

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques Bergier et M. Renault

Photo-montage de couverture de Jean Maroquène illustrant la nouvelle « *La planète Grenville* ».

2e Année — No 8. **Juillet 1954.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél.: TRI. 16-31. — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs ; Belgique* 17 *fr.* 50 *; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

La planète des tumulus

(*Judgment planet*)

par IDRIS SEABRIGHT

Ce récit, qui se situe au cours d'un avenir très lointain, présente la caractéristique assez rare d'être tout entier centré sur un seul personnage : un explorateur tragiquement isolé, dans le désert d'une planète vide, d'où il n'a plus la possibilité de repartir. Aux rêveries imaginatives que nous offrent souvent les écrivains d'anticipation, pour décrire l'aspect d'autres parties de l'univers, se substitue donc ici la simple évocation insolite d'un monde mort, mais détenteur d'étranges secrets : un monde qui a été de longs siècles plus tôt le théâtre d'un obscur châtiment dont le héros est venu précisément tenter d'élucider le sens. Le conflit qui se joue ensuite dans son esprit — conflit né de l'opposition entre l'idéologie raffinée d'une ancienne civilisation évanouie et celle, primaire en comparaison, de sa propre race — a été traité par Miss Seabright, à qui nous devons déjà la nouvelle « Se battre et mourir » (1), *avec une intensité qui le rend captivant. Non moins captivant que le déroulement mystérieux de l'histoire, jusqu'à sa conclusion aux prolongements inattendus.*



INNES regarda son colis de ravitaillement disparaître dans la crevasse. Il semblait tomber lentement. Innes le suivit longtemps des yeux avant qu'il se perdît dans les profondeurs verdâtres et, même lorsqu'il eut disparu de sa vue, il lui sembla encore entendre le bruit de sa chute. Mais la seconde après que le colis lui eut échappé des mains, il était déjà aussi loin de sa portée que s'il était passé dans un autre monde.

Si ses doigts n'avaient pas été engourdis par le froid... s'il n'avait pas déjà été inquiet, se demandant s'il serait capable de regagner l'astronef malgré son pied blessé... s'il n'avait pas trouvé le carnet... s'il n'avait pas lu l'article dans *Antika*... si... si... si... Tous ces « si » le ramenaient à ce premier « si » final : s'il n'était jamais né, il ne serait pas, à présent, sur le point d'avoir à mourir.

Pendant un instant il entendit dans sa tête la voix odieuse de Bjornson :

(1) Voir « *FICTION* » n° 7.

— « *Tous* les gouvernements sont obligés d'employer la force, » avait dit le bureaucrate. « Ne soyez pas idiot. Vous avez presque une adoration pour la culture et l'art d'Elée. Mais un de ces jours, vous découvrirez quelque chose qui vous forcera à vous rendre compte que les Eléens, également, furent obligés d'avoir recours à la violence. La force nue. C'est le propre des gouvernements. »

Et n'avait-il pas découvert ce à quoi Bjornson avait fait allusion? Les tumulus mortuaires. Il était venu sur Amorgos décidé à trouver la preuve que l'article d'*Antika* se trompait. Mais l'article avait raison.

Avait-il *voulu* perdre son colis de ravitaillement? Avait-il voulu mourir? Oh ! non, certainement pas, mais... S'il lui fallait laisser tomber quelque chose dans cette crevasse, pourquoi n'avait-ce pas été le carnet? Il en haïssait la vue. Mais c'était son colis de ravitaillement qu'il avait laissé tomber. Il lui avait échappé des mains, s'était mis à rouler et, avant qu'il ait pu le rattraper, avait plongé dans les profondeurs désespérantes. Etait-ce *voulu?*

Trêve de tout cela. Il n'essaierait même pas de répondre à cette question. Elle était éclipsée par une autre, plus pressante : dans combien de temps pourrait-il décemment abandonner et se laisser mourir?

Il poussa un soupir. Ses yeux firent le tour du morne horizon. Il avait déjà froid malgré ses fourrures et la nuit tombait. Il n'y avait pas une chance, il n'y avait pas la moindre chance qu'il soit encore en vie dans dix jours. Retourner à pied à son astronef était déjà plus que problématique auparavant, alors que la seule chose qui le handicapait était la grande coupure au travers de son talon (par la faute du carnet). Maintenant, sans nourriture, cela devenait tout bonnement impossible. Dans dix jours, il serait mort. Mais oh ! quelle écœurante et inexprimable amertume l'attendait dans l'intervalle ! Des expédients désespérés, des stratagèmes condamnés à l'avance à l'insuccès, une activité insensée, désordonnée. L'anxiété et le sentiment de culpabilité montaient en lui, aussi toxiques que de l'arsenic. Son corps continuerait ses tentatives aveugles. Et à la fin il mourrait.

Dans l'astronef il y avait des stupéfiants, des drogues qui pourraient lui procurer un soulagement et faciliter les choses. Mais s'il avait été près de l'astronef, il n'aurait pas à... Il lui semblait que la vie lui avait offert une série de pilules à avaler. Et jusqu'à présent celle-ci était certainement la plus amère, la plus étouffante.

En attendant... le premier des expédients. La nuit tombait. Or, dès le coucher du soleil, le glacial vent nocturne se lèverait. S'il ne voulait pas mourir de froid cette nuit même, il lui fallait trouver un abri contre ce vent.

Plate comme un dessus de table, la plaine autour de lui s'étendait monotone et vide jusqu'à l'horizon. Elle ne présentait pas la moindre irrégularité. La couche de neige n'était pas assez épaisse pour lui permettre de s'y creuser un abri. La lumière était mauvaise et il ne pouvait voir loin. Il devait bien y avoir un tumulus quelque part par là !

S'abriter pour la nuit parmi un tas d'hommes morts? Pourquoi pas? Il rit. Ils avaient été des victimes, tout comme lui en ce moment. Et ils n'étaient plus que des ossements, plus rien que des ossements depuis au moins un millénaire. Ils ne lui seraient pas hostiles.

Il se mit à avancer rapidement en boitant, traînant son pied inerte, en direction du soleil couchant. Cela lui procurait une sorte de joie sadique de savoir qu'il s'éloignait de l'astronef. C'était une gifle en pleine figure à cette garce : l'espérance. S'il ne trouvait pas de tumulus, tant pis, cela n'y changerait rien. Si les choses tournaient au pire, il lui restait toujours son pistolet.

Son pied le tracassait plus que les douleurs de la faim dans son estomac. Il le sentait engourdi et brûlant en même temps. S'il n'avait pas trouvé ce carnet, il ne se serait pas blessé au pied sur la pelle... Avait-il *voulu* mourir?

Il avait eu de la malchance. S'il n'avait pas vu l'article dans *Antika* — c'était un magazine de vulgarisation de l'archéologie, une chose qu'il ne lisait pas habituellement — il n'aurait jamais adressé au Répartiteur des Combustibles une demande d'attribution pour lui permettre de venir sur Amorgos. Une fois ici, il était naturellement inévitable qu'il découvrît les tumulus mortuaires. Leurs longues rangées, tracées comme au cordeau à travers cette plaine si uniforme, se détachaient nettement. Cependant, il aurait été capable de trouver quelque explication à la présence des corps.

Mais dans le second tumulus qu'il avait ouvert, il avait trouvé *le carnet*. Ce qui avait été de la malchance pure, on ne pouvait pas dire le contraire. Et ce carnet, au lieu d'être en une matière éphémère quelconque, comme par exemple le paptex de la civilisation dont Innes faisait partie, était en vélum éléen dont la durée était absolument fantastique. En outre, les inscriptions étaient en écriture démotique, susceptible d'être lue par n'importe qui. Innes n'avait pas eu la moindre difficulté à les déchiffrer. Après cette lecture il ne lui avait plus été possible de se leurrer encore longtemps. Et c'était alors qu'il s'était blessé au pied.

L'obscurité s'épaississait. Les dernières traînées rouges disparaissaient du ciel. Malgré le vent glacé, Innes ne grelottait plus. Il avait marché vite et sous ses fourrures son corps était couvert de sueur. Mais il commençait à sentir la fatigue l'envahir. Il n'avait pas trouvé la moindre trace d'un abri quelconque. Il était sûr que lorsqu'il s'arrêterait de marcher, la sueur gèlerait sur son corps. Et alors... Mais probablement pas ce soir. Les gens disaient que geler était une façon très douce de...

Oh ! Mon Dieu ! Quel élancement ! Qu'avait-il fait à son pied? Il lui semblait qu'on le lui arrachait.

Il baissa les yeux. A présent la plaine était entièrement plongée dans les ténèbres. Avait-il heurté son pied contre un tertre funéraire invisible?

Oh ! comme ça faisait mal ! Pendant un instant, la douleur lui donna la nausée et sa tête tourna. Il se plia en deux et resta dans cette position, haletant, essayant de se ressaisir. Puis il se pencha et ses mains tâtonnèrent dans la neige.

Non, ce n'était pas un tertre funéraire. Mais dans la terre dure il y avait quelque chose de métallique, dépassant d'environ quinze centimètres. Il avait dû heurter son pied malade contre cette chose.

Il se redressa. Il se sentait irrité. Il en avait déjà bien assez avec tous les désastres qui s'étaient abattus sur lui et cette trouvaille, quelle qu'elle fût, ne représentait pas un répit à ses tourments. Puis il se dit : « Tu désirais quelque chose pour t'aider à supporter tes ennuis. Une distraction. Tu es, ou du moins tu étais, un homme de science. Alors, examine ceci. »

Il se pencha de nouveau et se mit à déblayer la neige. Elle paraissait plus meuble ici, ayant été amoncelée par le vent, et le travail était facile. Il prit la pelle sur son dos et se mit à enlever la neige et la terre mêlée de gravier. Il faisait tellement sombre qu'il était obligé de vérifier ses progrès en tâtonnant.

La chose métallique, quelle qu'elle pût être, avait des dimensions plus grandes qu'il ne l'avait supposé. C'était une large saillie, arrondie, qui avançait et se renfonçait dans le sol. Ce qui stupéfiait Innes, c'était la facilité avec laquelle il parvenait à dégager le métal. Malgré leur peu de profondeur, les tumulus avaient été recouverts d'une carapace de terre dure comme du roc. Ici, le travail de déblayage progressait avec la célérité d'un rêve.

Le métal paraissait être enfoui très profondément. A présent, Innes se trouvait dans une tranchée qu'il creusait toujours davantage. Et toujours le métal continuait à s'enfoncer à travers cette terre étrangement meuble. Du métal sur Amorgos... comment était-ce possible? Amorgos était une *planète de mort*, un endroit où on avait déporté, pour les y laisser mourir, les récalcitrants, les raisonneurs, ceux qui ne voulaient pas marcher au pas. Il n'aurait pas dû y avoir de métal ici.

Il fut obligé de s'interrompre pour se reposer. Il haletait. Il repoussa en arrière son capuchon de fourrure et aspira l'air arctique à larges bouffées. Il ferait mieux de ralentir la cadence de ses aspirations. S'il continuait ainsi, il gèlerait ses poumons... Il réalisa, en éprouvant un choc, qu'au fond, cela n'avait aucune importance qu'il les gèle ou non. Mais, pendant un moment, il avait oublié tout ça.

Si seulement il avait eu une torche électrique ! Il ressentait une ardente curiosité de voir ce qu'il déblayait. Mais la pile de sa torche était morte la veille et il avait jeté l'ustensile désormais inutile. Qu'à cela ne tienne ! Demain, au jour, il verrait bien ce que c'était. Il ne gèlerait plus. A présent, il était certain qu'il serait encore en vie demain.

Demain il aurait encore plus à faire. Il se tenait debout, appuyé sur sa pelle, sentant une obscurité étrange l'envahir doucement. Ses

oreilles bourdonnaient. Il ne savait plus où il était, ni dans le corps de qui il se trouvait. Était-il en train de rêver? Il était chez lui... il avait lu un article dans *Antika*... non, il était en sécurité à bord de l'astronef... ou étendu dans la plaine vide et morne d'Amorgos...

Puis sa tête devint plus claire. Il se dit : « J'ai eu une sorte d'évanouissement et j'ai dû perdre connaissance pendant quelques minutes. Rien d'étonnant à cela. Je n'ai rien mangé de la journée et mon pied est certainement infecté. Dans ces conditions, n'importe qui aurait le délire... »

Pourquoi attendre demain? Il serait encore plus mal en point demain. Il enleva ses moufles et, grimaçant de douleur au contact glacé du métal, commença à tâtonner prudemment autour de la saillie.

Celle-ci avait une largeur d'environ soixante centimètres. C'était une bande métallique, incurvée, froide, qui contournait un genre de diaphragme. Et bien que cette saillie fut certainement métallique, le diaphragme paraissait être en une autre matière. Il n'était pas chaud, mais se révélait au toucher certainement moins froid que la bande métallique. Innes eut l'impression qu'il cédait légèrement lorsqu'on y exerçait une pression.

Une saillie métallique de soixante centimètres de large, autour d'un diaphragme d'une largeur d'environ un mètre vingt, posé obliquement dans la terre. Il ne pouvait évaluer la longueur... la taille... de ce diaphragme. Il en avait déjà déblayé environ un mètre cinquante.

Que pouvait-ce bien être? Innes mordilla sa lèvre supérieure, remarquant distraitement que sa lèvre avait un goût salé de sueur, bien qu'elle fût froide contre ses dents. Que pouvait bien être ce diaphragme? Eh bien, l'idée était complètement absurde, mais il avait toutes les apparences d'une porte.

Une... Il recommença à manier la pelle. Il travaillait avec une sorte de furie, jetant la terre meuble par-dessus son épaule, grattant, creusant, haletant. Il s'arrêta deux fois pour reprendre son souffle, lésinant sur les secondes perdues. Finalement il découvrit que la saillie encerclait une ellipse d'environ un mètre vingt sur un mètre cinquante. Naturellement, cela pouvait être bien des choses... un appareil à capter l'énergie solaire, un récepteur de signaux radio, un relais de signalisation? Mais ça ressemblait surtout à une porte.

Innes hésita. Il tremblait d'émotion et de fatigue. Puis il se pencha en avant et se mit à pousser, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Le diaphragme parut ployer. Puis il céda.

Il était à l'intérieur d'un espace complètement obscur, il y faisait tiède, cela sentait l'huile et les machines. L'obscurité était si totale qu'elle lui faisait mal aux yeux. Il se tourna vers le diaphragme de la tranchée, vers le monde extérieur, mais ne put distinguer quoi que ce fût. Cependant, avant d'avoir même eu le temps de ressentir la moindre impression de claustrophobie, il vit apparaître une faible lueur nacrée.

Il se trouvait debout, à l'intérieur d'une grande salle voûtée. Il y avait des lits de repos le long des parois, un bassin qui ressemblait à une fontaine desséchée se dressait au centre et, sur les murs, s'étalaient des fresques faites d'une sorte de mosaïque très riche en couleurs.

Une architecture typiquement éléenne. Mais ici, sur Amorgos? Innes se rendit subitement compte qu'il était épuisé. S'il restait debout, il allait certainement tomber. Il se dirigea vers le plus proche des lits de repos et s'y assit.

Il s'endormit avant même de s'allonger complètement. Sa fatigue dominait tout : la curiosité, la faim, la douleur. Il dormit profondément pendant environ une heure. Puis il se réveilla, reposé, mais avec une douleur atroce au pied.

La faible lumière nacrée continuait à luire. A présent il remarquait, ce qui lui avait échappé à première vue, que le lit de repos sur lequel il était assis était recouvert d'une couche de poussière duveteuse. Elle avait littéralement près de 2 centimètres d'épaisseur. La poussière était extrêmement fine et, en effet, il fallait qu'elle le soit pour pouvoir s'infiltrer dans cette salle malgré la fermeture presque hermétique constituée par le diaphragme. Une telle masse de poussière sur une planète sans poussière, sur une planète gelée, devait signifier qu'un temps très long s'était écoulé depuis la construction de cette salle. Elle devait être contemporaine des tumulus mortuaires de l'extérieur.

Une telle salle sur Amorgos était une énigme. Malheureusement les tumulus n'en étaient pas une. Pourtant... Il se leva de sa couche et se mit à boitiller dans la salle, examinant d'un œil avide les hautes fresques murales, indistinctes. Si seulement la lumière avait été moins mauvaise ! Il fut néanmoins capable de distinguer que ces fresques, comme presque tout ce qui venait d'Elée, étaient d'une grande beauté. Comment des gens capables de peindre de telles fresques avaient-ils pu concevoir une planète destinée à la mort?

La douleur de son pied semblait rejoindre celle que lui causait la faim. De toute façon le problème de l'abri paraissait être résolu. Il résisterait bien plus longtemps dans cet endroit chaud et confortable que dans le froid sinistre de l'extérieur. Il n'était pas certain d'en éprouver de la reconnaissance. Il... Il vit alors ce qu'il n'avait pas encore aperçu jusqu'à présent : sous la fresque la plus vive en couleurs qui paraissait lancer des flammes, il y avait une ouverture dans le mur. Un couloir.

Il ne sut pas pourquoi il était tellement étonné. Il était plausible que cette salle ne soit pas la seule pièce cachée derrière le diaphragme. Néanmoins il resta à regarder cette ouverture bouche bée et le cœur battant. Puis il y entra.

La lumière nacrée avait disparu. Au bout d'un moment il y eut une lueur faible, très faible. Il fut obligé d'avancer en tâtonnant, en suivant des mains les murs lisses. Le couloir n'était pas très large, il pouvait en toucher les deux parois.

Brusquement le mur de droite s'évanouit sous sa main. Il le chercha des doigts. Le mur faisait un coude à angle obtus. Le mur de gauche continuait tout droit. Innes hésita. Puis il suivit le mur de droite. Il aurait tout le temps d'explorer le couloir principal plus tard.

Il avança d'une dizaine de pas peut-être, la main droite sur le mur, le bras gauche tendu devant lui. Le mur de droite s'évanouit à nouveau et, à l'atmosphère, il se rendit compte qu'il se trouvait dans une petite pièce. Si seulement il avait eu sa torche...

Comme en réponse à sa prière, la lumière, cette fois-ci légèrement bleuâtre, reparut. Il avait dû déclencher une cellule photo-électrique quelconque. (Encore en état de fonctionnement après des siècles? Mais les constructions des Eléens étaient singulièrement durables. Alors, pourquoi pas?) Il était debout dans une petite pièce de peut-être trois mètres carrés. Cela devait être une réserve. Il y avait des choses entassées contre trois des murs de la pièce, des choses qui formaient un certain nombre de pyramides irrégulières.

Les objets composant ces pyramides paraissaient être tous de la même dimension, mais ils étaient recouverts d'une telle couche de poussière que leurs contours et leurs arêtes étaient estompés ; il était impossible de préciser leur nature. Innes se dirigea, toujours en boitant, vers la plus proche des pyramides et prit ce qui se trouvait au-dessus. Ses doigts s'enfoncèrent presque de deux centimètres dans une poussière duveteuse. Il s'était attendu à ce que cet objet soit lourd, mais il était léger dans sa main.

Il le secoua et souffla dessus pour en enlever les particules de poussière qui y adhéraient. C'était une petite boîte ronde, faite d'un métal qui ressemblait à de l'étain. Sur le côté, en grands caractères d'écriture démotique, facilement déchiffrables par conséquent même dans cette faible lumière bleue, il lut les mots : *Aliment Universel.*

Aliment ! Cela ne pouvait certainement plus être mangeable après tous ces siècles. Et, n'importe comment, cela ne pouvait être réel. Personne n'avait jamais trouvé le moindre indice, la moindre trace, d'un produit alimentaire quelconque dans les ruines éléennes. Lorsque la catastrophe ultime s'était abattue sur Elée, quelle qu'elle ait été, elle avait laissé les villes vides de toute nourriture, comme si elles avaient été balayées. Ce devait être une illusion, un rêve... Et pendant tout ce temps où l'esprit d'Innes était occupé par ces considérations, ses doigts ouvraient activement la boîte.

La fermeture cassa avec un faible sifflement d'air. L'*Aliment Universel* avait été emballé sous vide. Une légère odeur, pas désagréable, lui monta aux narines. Il souleva le couvercle. Une surface brunâtre, tachetée, s'offrit à sa vue. Il la gratta avec un ongle. Il y goûta.

Ce n'était pas mauvais. Cela avait un léger goût de viande, assez agréable même, quoiqu'il y eût, dans la masse, des particules sablonneuses, ressemblant à du charbon de bois ou à du sucre carbonisé. Cela n'avait pas du tout le goût d'une chose malsaine ou avariée. Rassuré,

Innes s'accroupit sur le sol et sortit son couteau. Il vida le contenu de la boîte, le mastiqua lentement et l'avala.

Lorsqu'il eut terminé, il avait soif. Mais il avait de l'eau dans sa gourde et il y avait de la neige en abondance dehors. Il but.

Il fronça les sourcils. Brusquement il se redressa et se mit à enlever des boîtes sur la pyramide. Cinq... neuf... vingt... il devait y en avoir cent par pile. Et chaque boîte dont il enlevait la poussière portait l'estampille : *Aliment Universel*.

Il préleva des échantillons au hasard sur les autres tas. Boîte après boîte, toutes recouvertes de poussière et toutes, pour autant qu'il le constatait, en parfait état. Il y avait là au moins mille boîtes... plus probablement quinze cents... dans cette petite pièce.

Il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. Maintenant que son estomac était rempli, la douleur de son pied ne semblait plus être aussi forte et il aurait dû pouvoir réfléchir plus facilement. Mais ce n'était pas le cas. La découverte de cette nourriture... de toute cette nourriture... avait modifié la situation à un tel point qu'il ne parvenait pas encore à le réaliser. Il restait incrédule en face de cet important fait nouveau : il n'était plus obligé de mourir.

Plus maintenant. C'était réellement vrai. Il n'était plus un condamné à mort. Il avait obtenu un sursis.

En souriant, il détacha le havresac de son dos et se mit à y entasser des boîtes d'*Aliment Universel*. Disons cinq jours, au maximum, pour retourner à l'astronef... Une boîte par jour devait amplement suffire, mais il en emporterait cinq supplémentaires pour parer à toute éventualité... cela ferait dix boîtes en tout. Elles étaient tellement légères que cinq de plus ne constitueraient pas une entrave.

Il noterait très soigneusement sa position avant de partir et il se dit que, malgré la mesquinerie du Répartiteur des Combustibles, il avait une réserve suffisante pour lui permettre de venir poser son astronef à côté du diaphragme à saillie. Une fois qu'il aurait à sa disposition l'équipement qui se trouvait dans l'astronef, il pourrait photographier, mesurer, peser, analyser, dessiner. Il pourrait consacrer les six mois à venir, même toute l'année, à faire une étude préliminaire de sa découverte. Jusqu'à présent, il n'avait vu que la grande salle et la petite réserve, mais il devait y avoir de nombreuses autres pièces le long du couloir, l'attendant dans l'obscurité. Il...

Il marqua un temps, une des boîtes encore à la main. Et pour quelle raison retournerait-il à l'astronef?

Oh ! naturellement, il serait bien obligé d'y retourner un jour ou l'autre. Mais son pied était si douloureux, probablement infecté. Une longue marche aggraverait certainement le mal. Qu'est-ce qui l'empêchait de rester ici jusqu'à ce que sa jambe soit guérie? Il avait de la nourriture en masse.

De la nourriture en masse et de plus il serait préférable pour son pied qu'il restât ici. Mais la raison véritable qui l'y poussait — il sentit une

envie de rire — la raison véritable était qu'il ne pouvait supporter l'idée d'abandonner sa découverte, même pour cinq jours seulement. Ce qu'il avait trouvé derrière le diaphragme devait élever son nom au rang de ceux de Schlieman et Evans, de Duncan et Blane. Innes, l'homme qui avait prouvé qu'Amorgos était bien plus qu'une planète de la mort, l'homme qui avait découvert qu'elle renfermait bien d'autres choses que des ossements. (Non pas que sa découverte fut susceptible de plaire particulièrement aux autorités. Elles désiraient que le passé soit aussi... cruel que l'était le présent, mais l'archéologie était relativement indépendante. Il pensait qu'il réussirait tout de même à faire publier une partie de ses découvertes.) Non, il ne voulait pas retourner à l'astronef maintenant en abandonnant sa trouvaille. Il avait envie de la serrer dans ses bras.

Debout là, la main suspendue au-dessus de son havresac, il sentit un retour de l'obscurité qui l'avait envahi sur la plaine sinistre à l'extérieur. Cela ne dura qu'une minute. Oui, il allait rester ici !

***

Il perdit toute notion du temps. Il mangeait quand il avait faim, dormait lorsque la fatigue l'obligeait au repos. Son pied, lorsqu'il le regardait, paraissait aller mieux. Il ne le regardait que rarement. Toute son attention était concentrée vers l'extérieur de la salle, le couloir et les galeries.

Au début, il avait essayé de conserver l'attitude d'un homme dévoué à la discipline scientifique. Il avait essayé de prendre mentalement des notes, de compter les pas et de les transformer en centimètres, d'estimer les hauteurs et les distances. Mais la grandeur de ce qu'il découvrait avait d'abord minimisé, puis réduit au silence son objectivité détachée. Elle fut remplacée par l'émerveillement, par une avidité passionnée. Il voulait voir plus... plus... Et il y avait toujours plus à voir.

Naturellement il était curieux de connaître les causes. Quel avait été le but de ces vastes galeries où les échos de ses pas de nain sonnaient creux, si faiblement éclairées par la lumière nacrée ou bleu pâle? (Ce manque de lumière, c'était ce qui le contrariait le plus. Il ne pouvait jamais rien voir convenablement. Il frottait bien des allumettes, mais elles ne faisaient qu'augmenter l'obscurité.) Pourquoi sur les murs tous ces nobles visages peints, qui baissaient les yeux sur lui pendant un instant, comme en signe d'accueil et de protection, avant d'être ravalés par l'obscurité profonde? Quel motif avait poussé Elée à apporter ici les échantillons les plus choisis de ses trésors artistiques — tout ce qui s'était fait à Elée était admirable, mais Innes n'avait jamais rêvé quelque chose de semblable — oui, quel motif avait pu pousser Elée à enfouir ces gloires sur cette planète désolée? Mais la plupart du temps sa curiosité était anéantie par l'émerveillement. Il y en avait tellement... tellement.

Il ressentait une sorte de désespoir heureux devant tout ce qui s'étalait sous ses yeux. L'examen convenable d'une seule de ces fresques, peinte ou en mosaïque, lui aurait demandé de nombreux mois. Il n'avait pas d'éclairage, pas d'échelle. Il était comme un enfant errant dans la plus vaste des caves à trésor, ignorant et ravi.

Il réussit à oublier presque complètement le carnet.

Le souvenir lui en revenait de temps en temps, au moment où il s'éveillait de son sommeil léger et peu reposant, lorsqu'il passait d'une galerie dans une autre, lorsqu'il mangeait. Des phrases qu'il y avait lues résonnaient dans sa tête.

« *Je découvre en moi-même une résistance et une rébellion croissantes. Mes actions m'alarment... Mes rêves sont hideux. Leur dois-je la détresse de mon esprit?... J'ai reçu une convocation pour demain en vue de l'examen mental. En bon citoyen, j'obéirai.* »

Et puis cette dernière inscription, après laquelle les pages du carnet étaient vierges :

« *Je vais être abandonné sur Amorgos. Je n'en rejette pas le blâme sur les autorités. En effet, que pouvaient-elles faire d'autre? C'est une épidémie, un fléau qui menace l'existence même d'Elée. Etre exposé sur Amorgos ne sera pas douloureux. J'en suis certain. Les installations sont excellentes. Nous sommes un peuple qui a bon cœur. Et, naturellement, je pourrai peut-être survivre au froid. Certains ont réussi et sont guéris. Je ne cesse de me le répéter.* »

Apparemment, le scripteur n'avait pas survécu. Innes avait retrouvé le carnet parmi des ossements. Mais il constituait la preuve définitive de ce que l'article d'*Antika* n'avait fait qu'exposer dogmatiquement, c'est-à-dire qu'Elée avait fait usage, contre des opinions dissidentes, de méthodes de *répression* aussi despotiques que celles en cours à l'époque d'Innes. Or, la culture éléenne, avec sa beauté et sa liberté, avait eu une signification énorme pour Innes. Il n'était donc pas étonnant qu'il désirât oublier les inscriptions figurant sur le carnet.

La plupart du temps il y réussissait. Mais l'énigme d'Amorgos, qui était celle d'Elée, restait entière. Et la raison pour laquelle ces fresques avaient été peintes, ces galeries construites dans cet endroit désolé, n'était pas la question la plus troublante. Il s'agissait d'un problème bien plus vaste : comment une civilisation qui déportait ses mécontents et les abandonnait à mourir de froid avait-elle été capable de produire des œuvres d'art aussi libres et aussi splendides?

Six des boîtes d'*Aliment Universel* avaient été vidées et soigneusement alignées sur le sol de la petite pièce servant de réserve, quand Innes découvrit l'inscription dans une des galeries sur la gauche.

C'était la première qu'il ait jamais vue dans toutes ses pérégrinations. Elle se trouvait à peu près à mi-hauteur du mur, plus à la portée de son regard que les fresques ne l'étaient habituellement, mais elle était en caractères « politiques » très compliqués, presque impossibles à déchiffrer.

Innes la regarda fixement, haletant presque d'émotion. C'est là que pouvait se trouver— que se trouvait probablement — la réponse à toutes ses questions au sujet d'Amorgos. Et il ne réussissait à en comprendre qu'un mot ou deux : une date, le nom d' « Amorgos » et des locutions qui revenaient à plusieurs reprises : « contaminé »... « épidémie »... Pour la première fois, il souhaitait passionnément être retourné à l'astronef. Dans sa cabine il avait une monographie : « *Prolégomènes du déchiffrage d'inscriptions en écriture dite* « politique », qui aurait été d'une aide considérable. Mais, voilà ! La monographie était sur l'astronef et l'inscription était ici. Si seulement il arrivait à la lire, elle... Il allait la copier. La lumière était mauvaise, l'inscription mal placée, mais le simple fait de la copier la rendrait peut-être déjà plus claire pour lui.

Il fouilla dans ses poches à la recherche d'un carnet ou de quelque chose sur quoi écrire. Il en sortit *le* carnet, celui qu'il avait ramassé parmi les ossements du tumulus. Dans son état de surexcitation, il remarqua à peine qu'il l'avait à la main. Il ouvrit le carnet aux dernières pages vierges et se mit à recopier soigneusement les caractères « politiques » avec un *stylus*.

Le travail de copie s'avéra long et difficile. Ses mains tremblaient — il inversait continuellement les traits — et la lumière était tellement mauvaise que les caractères de l'inscription paraissaient danser et se mélanger devant ses yeux. Mais finalement il réussit à venir à bout de sa tâche. Il collationna deux fois sa copie avec le texte original et ne trouva aucune faute.

Il se dirigea en traînant son pied malade vers la salle des lits de repos et de la fontaine, le carnet ouvert à la main. A présent il était déjà tellement avancé dans son exploration des galeries que cela lui prenait un certain temps de revenir à la grande salle. Mais il ne s'égarait jamais.

Il s'assit sur le lit de repos le plus proche de lui et se mit à examiner l'inscription d'un regard scrutateur. « *En l'année de Tertullo...* » — c'eût été environ 1.200 ans plus tôt — et puis une grande lacune. Puis les mots « *une maladie épidémique de...* » de la volonté? de l'esprit? Il était difficile de déchiffrer exactement la signification de ces caractères... et puis une autre lacune.

Les yeux d'Innes brillaient et larmoyaient. La lumière dans la salle des lits de repos était meilleure que dans les autres pièces, mais elle n'était néanmoins pas très bonne. Il cilla et poursuivit l'étude du texte. Et, avant d'être si fatigué que le sommeil le prit, il réussit à déchiffrer la dernière ligne. C'était une variante de la conclusion habituelle des inscriptions « politiques ». La variante avait probablement un sens. Cette fois-ci elle disait : « *Que les puissances involontaires leur accordent, ainsi qu'à nous, une vie douce.* »

Il dormit et mangea, il mangea et dormit. Les phrases énigmatiques de l'inscription flottaient dans ses rêves et troublaient son sommeil. Il travailla. Ses yeux lui faisaient constamment mal. Enfin, après avoir

dormi pour la quatrième fois, il réussit à avoir toute l'inscription en clair.

Voici ce qu'elle disait :

« *En l'année de Tertullo, lorsqu'Elée était unie, prospère et en paix, une maladie épidémique de la volonté s'abattit sur nous. Ceux qui avaient été contaminés le montraient d'abord par leurs actions désordonnées et dénuées de raison, et ensuite par l'incapacité d'obéir aux règlements en vigueur, même les plus simples. Le quarante-troisième jour après leur contamination, ils étaient pris de délire et mouraient.*

» *Nos médecins et docteurs de l'esprit ne connaissent ni les causes de cette maladie ni son remède. En conséquence, pour tenter de préserver ceux d'entre nous qui sont encore sains, nous avons déporté tous ceux qui avaient été contaminés par l'épidémie sur Amorgos. Que l'avenir ait pitié d'eux et de leur détresse. Que nos concitoyens nous soient rendus et qu'Elée retrouve son intégralité. Que les puissances involontaires leur accordent, ainsi qu'à nous, une vie douce.* »

Innes referma le calepin. Il se sentait envahi par un bonheur extrême.

Oui, Amorgos avait été la planète de la mort. Oui, c'était ici qu'Elée avait déporté ses malades, ses mourants, en une quarantaine désespérée. Mais elle les y avait envoyés avec dévotion. Avec espoir.

L'expérience n'avait pas réussi. Les longues rangées de tumulus mortuaires en étaient le témoignage muet. Elée ne s'était jamais relevée. Mais l'article d'*Antika* était faux. Et Innes avait eu raison en refusant avec obstination d'y croire.

Il sentit une subite vague d'obscurité. Il essaya d'y résister, de se raccrocher aux choses. Mais elle était plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant. Il ne put s'y opposer. Elle l'emporta.

***

Il avait froid. Le froid semblait le pénétrer comme une vrille, le traverser jusqu'aux os. Il avait trop froid pour grelotter. Il en avait mal.

Il était faible. Il respirait avec effort et consciemment. Son cœur ne paraissait battre qu'en réponse à sa volonté. Il y avait un grand creux de faiblesse sous ses côtes.

Et au-dessus de ces deux réalités : la faiblesse et le froid, il y avait l'odeur. Elle planait, nauséeuse et persistante, dans l'air ambiant.

Au prix d'un énorme effort, il réussit à lever la tête. Il dut battre des paupières pour décoller ses yeux. Où... ?

Non, il n'était pas à bord de l'astronef. Ni en sécurité à l'abri du diaphragme. Il était étendu sur la glaciale surface d'Amorgos, à même le sol dur comme du fer, dans une neige peu abondante. C'était le petit matin, le soleil projetait de longues ombres sur le blanc de la neige. Il leva la tête de deux centimètres de plus et vit son pied, terriblement enflé, faisant éclater ses enveloppes, tordu et flasque. C'était de là que se dégageait l'odeur nauséabonde.

Il se laissa retomber. La faiblesse chassa pendant un instant son ahurissement. Puis il se dit : « Qu'est-ce que c'est? Que m'est-il arrivé? »

Il avait été en sécurité et au chaud derrière le diaphragme. Il venait de réussir à traduire une inscription difficile à déchiffrer. Puis il s'était évanoui. Et il se réveillait à l'extérieur. Ici, dans la neige. Malade et faible. Prêt — mais cette pensée n'était plus effrayante — prêt à mourir. Qu'était-ce à dire? Que lui était-il arrivé?

Il avait été derrière le diaphragme... A moins que... Il sursauta et cligna des paupières. Peut-être n'avait-il jamais été derrière le diaphragme. Les événements de ces derniers jours avaient-ils eu la moindre réalité?

Un rêve? Une vaste hallucination raisonnable? Mais pourquoi aurait-il le moins du monde *rêvé?* Il avait été à bout de ressources, sans nourriture, condamné à mort. Et puis il avait découvert une saillie métallique dans la neige. Mais peut-être n'y avait-il jamais eu de saillie.

Il était tellement faible que tirer le carnet de sa poche lui fit l'effet de lever un fardeau extrêmement lourd. Et lorsqu'enfin il eut réussi à le sortir, les forces lui manquèrent pour l'ouvrir et en tourner les pages. Il sentait la fatigue terrible des muscles de son cœur.

Enfin il réussit à ouvrir le carnet. Il n'y avait *rien* d'inscrit sur les dernières pages et il savait qu'il en serait ainsi. Il n'avait jamais copié aucune inscription. Mais il y avait quelque chose *d'écrit* dans ce carnet qu'il voulait absolument voir, la dernière inscription qui y avait été faite. Il feuilleta le carnet pour la trouver.

Il la lut avec difficulté, en clignant des paupières, — comme il faisait sombre ! Le soleil devait être sur le point de se coucher ! — et puis il se laissa aller en arrière. Il pensa avoir enfin compris.

La saillie, le diaphragme, les galeries, la nourriture, les inscriptions, tout avait été une vaste hallucination, un rêve raisonnable et organisé. Mais l'inscription qu'il avait cru avoir lue, avait dit la vérité, comme cela arrive fréquemment dans les rêves : la maladie qui s'était abattue sur Elée n'était pas imaginaire et les victimes avaient été déportées sur Amorgos afin de ne pas propager la contagion, avec l'espoir que certains d'entre eux survivraient.

En était-il absolument certain? Il voulait croire en la bonté d'Elée. Pouvait-il être absolument positif? Oui, parce qu'il avait une double preuve. D'abord, la dernière inscription dans le carnet ; ensuite ce qui lui était arrivé à lui.

« *Etre exposé sur Amorgos ne sera pas douloureux* » avait écrit l'auteur de ce journal. « *J'en suis certain. Les installations sont excellentes. Nous sommes un peuple qui a bon cœur.* »

Et dans ce passage les mots clefs étaient : « *Les installations sont excellentes.* »

Lorsqu'il avait lu cette phrase pour la première fois, Innes l'avait mal interprétée. « *Installations* » avait eu pour lui le sens que ce mot aurait eu dans son propre monde, c'est-à-dire les dispositifs pour châtier

et corriger, ou, en mettant les choses au mieux, quelque abri contre les éléments.

Mais les « installations »? Innes n'avait rien vu sur Amorgos qui aurait pu ressembler à des installations quelconques. Bien sûr que non. Elée cachait toujours les machines qui fournissaient ses villes en énergie. Les installations étaient à l'intérieur. Les installations étaient *toute* la planète.

Et leur but? Eviter — comme c'était simple une fois qu'on l'avait compris! — éviter aux mourants de souffrir de détresse mentale et physique.

Quoi d'autre? Ils avaient été déportés d'Elée sur Amorgos, les contaminés, les condamnés à mort. Ils savaient qu'ils allaient mourir, qu'il n'y avait aucune guérison possible. Et les installations avaient été conçues pour donner un goût agréable au fait et à l'expérience de la mort.

C'était exactement ce qui s'était passé pour lui. Il avait été condamné, depuis l'instant où il avait laissé échapper de ses mains le colis de ravitaillement. Aussi les grandes installations *hypnotiques* avaient-elles fait leur devoir en tissant autour de lui un mirage heureux.

Tout n'avait été qu'illusion. La pilule de la mort habilement enrobée de sucre.

Innes se mit à sourire. Mais n'avait-ce pas été fort aimable de leur part d'enrober de sucre... Oui, d'une bonté et d'une bienveillance inouïes.

Il avait eu besoin d'être convaincu de leur bonté. C'était le mirage *approprié* que les installations avaient formé pour lui. Et le fait même qu'elles le lui avaient fourni était la preuve que ce mirage était la vérité.

Alors que son existence même était menacée par l'épidémie, Elée avait encore été capable de penser à être miséricordieuse. Un millénaire s'était écoulé depuis et cette miséricorde lui avait encore profité, à lui, Innes. C'était parfait. A présent, il pourrait avaler sans trop de haut-le-cœur la dernière grande pilule amère que la vie lui réservait, la pilule de la mort.

Il est à noter que la « maladie de la volonté » dont il est question dans cette nouvelle existe : il s'agit de l'aboulie. (La seule différence est qu'elle ne s'est jamais révélée comme étant contagieuse!...)



Pour agrandir le domaine

(*Extending the holdings*)

par DAVID GRINNEL

Le progrès scientifique ne suit pas une courbe continue. Il arrive que des inventions tombent dans l'oubli pour être redécouvertes plusieurs décades, sinon plusieurs siècles, plus tard.

C'est à une telle notion que se rattache cette courte nouvelle où la « science-fiction », qui spécule si souvent sur l'avenir, le fait pour une fois sur le passé. Vous y apprendrez en effet (surprenante révélation !) que le premier engin interplanétaire en direction de la lune a fait son départ... il y a plus de cinquante ans. Pourquoi aucun de nos livres d'histoire ne fait-il mention de cet événement sensationnel ? C'est là tout le sujet du récit...



IL s'en faut que tout marche toujours selon le plan prévu. Pour le voyage dans l'espace d'Edward Rosinger, rien ne marcha normalement. La publicité, d'abord, fut un fiasco complet.

Rosinger, sa sœur, son frère, la femme de son frère, avaient écrit, chacun pour sa part, et de sa plus belle calligraphie, plusieurs douzaines de lettres aux principaux quotidiens et périodiques. Toutes, considérées comme de la prose de maboul, avaient pris le chemin de la corbeille à papier. Si Rosinger avait attendu l'été, quand revient pour la presse la saison du serpent de mer, quelques-unes de ces lettres auraient pu avoir les honneurs de la publication. Mais les journaux étaient fort occupés avec les intrigues de la cour de Guillaume Ier à Potsdam et avec le meurtre stupéfiant d'un citoyen par sa femme, sur la voie publique, au moyen d'un fiacre mal conduit à dessein.

Rosinger reçut pourtant une note très aimable du directeur du *Littell's Living Age,* lui demandant des détails complémentaires sur les résultats de l' « expérience », mais dans la fureur qui ne le quittait pas, il ne daigna pas lui faire réponse. Sa barbe noire taillée courte se hérissa et des flammes bleues jaillirent littéralement de ses yeux quand sa sœur osa insinuer que, peut-être, les journaux préféraient des résultats à des paroles. Rosinger ne sut qu'exhaler son mépris pour les scélérats qui avaient passé sous silence le voyage de Fulton (1) un demi-siècle aupara-

(1) Fulton, mécanicien américain (1765-1815) qui, le premier, réalisa pratiquement la propulsion des bateaux par la vapeur.

vant et saboté toutes les grandes découvertes depuis lors. Que tous ces gens aillent au diable ! Il ne publierait rien de ses travaux avant que l'exploit ait été réalisé. Et alors, il frapperait le monde de stupeur et confondrait les journalistes en faisant personnellement présent au Président Cleveland d'un authentique morceau de lave rapporté de la Lune.

Les quelques voisins de la ferme isolée de Rosinger ne s'occupaient pas beaucoup de ses faits et gestes. Ils étaient habitués à voir toutes sortes d'excentricités dans cette maison et les naturels de l'Etat du Maine n'ont jamais fait preuve d'une curiosité excessive pour les entreprises de leurs voisins. Si des feux d'artifice insolites partaient de la ferme Rosinger à diverses époques de l'année et non pas seulement à l'occasion de l'*Indépendence Day,* cela ne regardait que Rosinger. Et si, un beau jour, plusieurs ouvriers agricoles avaient signalé une sorte de grosse boule de fils métalliques enchevêtrés, suspendue sans support apparent à une centaine de pieds au-dessus du grand hangar peint en rouge de la ferme Rosinger, ce n'était pas encore une raison suffisante pour aller s'en mêler. Sans aucun doute, cela n'était nullement leur affaire.

Bien entendu, quand la boule de fils entortillés — elle avait six pieds de diamètre et était creuse, avec un curieux éclat bleuté frémissant sur tout son pourtour intérieur — quand cette boule tomba tout à coup avec un grondement sourd et explosa en plein milieu du hangar, les voisins accoururent avec des seaux à incendie. Rosinger donna aussitôt après l'accident une démonstration de ses crises de fureur, proclamant avec des gestes désordonnés que ses stupides voisins avaient délibérément inondé son dépôt de produits chimiques par la même occasion, et que ses plans allaient s'en trouver retardés de plusieurs jours. Sa sœur et sa belle-sœur durent mettre en œuvre tous leurs talents de persuasion pour l'empêcher de charger son fusil de chasse et d'aller faire un carton ou deux sur le fermier le plus proche. Et tandis que les deux femmes se cramponnaient à lui, l'exhortant au calme, son frère nettoyait patiemment le gâchis et se mettait à tracer des plans pour la construction du globe qui devait faire le voyage de la Lune.

Quand ils l'eurent enfin terminé, l'engin ressemblait encore à une grosse boule faite d'un réseau de fils à mailles larges. Les cercles de fils métalliques blancs entrecroisés formaient un globe de plusieurs mètres de diamètre, assez grand pour pouvoir renfermer un coffre massif, mesurant environ huit pieds sur chacune de ses faces, à vrai dire une énorme caisse d'emballage, faite de planches épaisses, fermement assemblées, assujetties avec de gros boulons, bien calfatées et goudronnées pour assurer une parfaite imperméabilité. Le coffre était muni d'un hublot sur chaque face, ce qui faisait six en tout, et il était boulonné fermement à la carcasse de fils métalliques.

A l'intérieur de la caisse étaient placés un hamac et plusieurs coffrets contenant des aliments qui ne nécessitaient pas de préparation, tels que biscuits de mer, chocolat, bœuf séché. On y avait mis aussi des récipients

pleins d'eau et divers instruments d'observation et de mesure, ainsi que certains petits appareils et objets mystérieux reliés par des fils à la sphère extérieure. Ces derniers accessoires étaient en rapport avec quelques découvertes galvaniques dont Rosinger était très fier et qui motivaient tout ce bataclan.

Ainsi donc, lorsque, après divers échecs, l'appareil fut enfin terminé et que Rosinger annonça son intention de s'envoler sans plus attendre, le soir même, ce fut, pour être tout à fait franc, un grand soulagement pour sa sœur et sa belle-sœur. Il faut dire que cette dernière avait commencé à exprimer ouvertement l'opinion qu'Edward Rosinger était légèrement détraqué.

Le frère de Rosinger, homme taciturne de trois ans son cadet, gardait le silence. En réalité, c'est surtout lui qui avait fait le travail manuel dans l'histoire et il semblait assez intéressé à la réussite de ce projet fantasque.

Ce soir-là, comme il allait être dix heures, Edward Rosinger et son frère, suivis des deux femmes, se rendirent derrière le hangar reconstruit, à l'endroit où était amarré le bazar volant. La lune venait de se lever ; elle était presque pleine et luisait d'un éclat rouge orangé sinistre au-dessus de l'horizon. Rosinger tira de sa poche sa grosse montre bombée, merveille de précision, la consulta soigneusement, fit un rapide calcul mental et annonça : « Cela fera quatre heures. »

Serrant avec gravité la main de son frère et négligeant de dire au revoir aux deux femmes, il ouvrit le côté à charnières de la caisse et, s'insinuant entre les mailles de la sphère, il grimpa dans la petite cabine qu'il referma bien hermétiquement. Son frère se mit alors à enduire d'une substance goudronnée les gonds et les boulons pour augmenter l'étanchéité.

Les trois spectateurs se reculèrent et attendirent. Le frère de Rosinger consulta sa montre, écarquillant les yeux sur le cadran. Puis il referma le boîtier avec un bruit sec, remit la montre dans sa poche et leva les yeux.

A peu près à ce moment, un bourdonnement particulier s'éleva des fils de la grosse boule. Une auréole bleu pâle apparut autour de chaque ruban métallique et augmenta rapidement de volume à mesure que les étranges courants galvaniques de Rosinger se propageaient. Il se produisit un grésillement de forces à l'intérieur du réseau de fils. La petite cabane en bois, avec les disques sombres de ses hublots, sembla flamboyer à l'intérieur des cercles bleuâtres. Avec un imperceptible soupir, toute la masse se détacha doucement de la terre et se mit à dériver en flottant très lentement comme une bulle de savon.

Bientôt la boule atteignit la hauteur du toit du hangar, tandis que les trois personnages demeurés à terre renversaient la tête en arrière pour la suivre des yeux. Elle sembla prendre un peu de vitesse et bondit légèrement dans l'air. Edward devait être en train de régler la puissance au deuxième cran, il y en avait douze sur son tableau de commande.

La sphère commença de s'élever de plus en plus rapidement. En regardant cette masse d'étincelles bleues diminuer sans cesse, ils remarquèrent qu'elle prenait de façon certaine la direction de la Lune.

Quelques minutes encore et la lueur bleue avait disparu parmi les étoiles.

Quand ils ne purent plus la discerner, l'homme et les deux femmes baissèrent graduellement la tête et poussèrent un soupir unanime. Sans plus de cérémonie et sans échanger une parole, ils regagnèrent la ferme et se mirent au lit.

Comme ils étaient gens économes, ils avaient déjà préparé des lettres pour les diverses revues scientifiques qu'Edward Rosinger recevait, afin de demander l'annulation des abonnements et le remboursement de l'argent restant sur ceux-ci. Le frère de Rosinger prit aussi les notes qu'il avait préparées en vue de faire paraître une annonce dans les journaux de Bangor, pour la vente au plus offrant de bonbonnes de produits chimiques et de matériel varié.

Enfin, juste avant d'étouffer pour la nuit le feu qui flambait dans la cheminée du salon, le frère de Rosinger y jeta un numéro d'un journal londonien sur lequel il était tombé par hasard en examinant le courrier plusieurs mois auparavant et qu'il avait prudemment caché à son frère prodigue et d'esprit peu pratique. Ce journal contenait une étude détaillée qui prouvait de façon assez concluante que l'espace entre la Terre et la Lune *était complètement dépourvu de chaleur,* qu'il était en fait incomparablement plus froid que les pôles glacés et inaccessibles de la Terre elle-même. Il savait parfaitement qu'il n'y avait pas d'appareil de chauffage dans la cabine d'Edward Rosinger. Et il ne voyait pas pourquoi il aurait risqué de provoquer l'achat d'un fourneau à pétrole, dépense supplémentaire que son frère eût faite sans aucun doute si l'article de journal en question lui était tombé sous les yeux.

Après tout, William Rosinger avait aussi ses plans. Et il lui en fallait de l'argent pour agrandir son nouveau domaine.



La chambre au portrait

par HENRI MONTOCCHIO

Henri Montocchio a eu une vie aux aspects divers et mouvementés. Né en 1911, à l'île Maurice, après avoir fait des études littéraires et scientifiques, il est tour à tour chimiste, géologue, ethnographe (il écrit un manuel de paléontologie), chercheur d'or dans la Cordillère des Andes et journaliste à Paris. En juillet 1940, il rallie à Londres la France Libre et, en tant qu'officier de renseignements et de contre-espionnage, il est envoyé en missions en Afrique et dans le Moyen-Orient. Il devient ensuite chef des services français d'information en Grande-Bretagne et est le co-fondateur de la station de radio « France Libre d'Outre-Mer ». Il trouve encore l'occasion d'être secrétaire d'ambassade en Amérique du Sud avant d'être condamné finalement à l'immobilité, à cause de suites de maladies tropicales. Il s'est fixé maintenant dans les solitudes relatives de l'Armagnac et, « pour se distraire », enseigne les Sciences naturelles, à Tarbes.

Au cours des voyages qu'il a faits à travers une trentaine de pays du monde, il déclare « avoir beaucoup vu et beaucoup retenu » (on n'a pas de peine à le croire !). Il s'intéresse en outre à toutes les questions mystiques, au yoga, à l'ancienne religion thibétaine, ainsi qu'aux civilisations de l'Amérique pré-colombienne.

Sans doute est-ce en partie cette attirance pour des religions aux éléments occultes qui l'a poussé à écrire des nouvelles fantastiques à la tournure « métapsychique ». C'est l'une de celles-ci que vous allez lire, dont le thème est très classique, mais frappe toujours l'esprit.



Il y a quelques mois je descendais les Champs-Elysées sur le trottoir de droite et respirais l'air parisien avec la satisfaction qu'éprouve le voyageur revenu, pour un temps limité, à son lieu d'attache. Le globe-trotter, s'il est vrai qu'il a des amis dans chaque port et des habitudes dans une multitude d'endroits, éprouve le besoin de se fixer un havre de grâce, même théorique, en un certain point du monde ; son esprit se repose à cette pensée dans le tourbillon des kilomètres et des semaines. Le déroulement perpétuel du décor accouplé à l'accélération du temps augmenterait la lassitude réelle de cet agité s'il ne pouvait se dire, de temps à autre : « Quand je rentrerai chez moi... »

Je descendais donc les Champs-Elysées... Je traversai l'avenue pour changer de côté et m'installer à la terrasse d'un café afin de devenir,

à mon tour, spectateur et de contempler l'humanité qui défile sous les yeux admiratifs, ironiques ou simplement pitoyables des consommateurs assis à l'extérieur. J'étais là depuis trois quarts d'heure et commençais à m'engourdir quand une carrure connue passa à mes côtés en cherchant une table : « Charles, Charles ! long time... not seen you, comment vas-tu? Viens t'asseoir. » Je l'installai d'autorité sur la chaise voisine de la mienne.

Deux ans que je n'avais revu Charles de M... Nous nous étions connus au Chili où j'exerçais alors des fonctions diplomatiques ; j'avais eu l'occasion de lui rendre service... de le dépanner, enfin ! Il attendait, de ses parents, je ne sais quels subsides qui n'arrivaient jamais et avait été obligé de chanter dans un cabaret pour assurer sa provende quotidienne. Par-dessus le marché, il avait eu des difficultés avec une jeune fille de très bonne famille dont le père, haut fonctionnaire, ne parlait pas moins que de le faire déporter dans les déserts à salpêtres du nord... Bref, je l'avais aidé à s'embarquer et à regagner la France. Il m'avait écrit une ou deux fois et semblait me témoigner une sympathie reconnaissante.

Charles me raconta ses derniers déboires, parisiens cette fois-ci. Malgré ses trente ans bien sonnés il vivait aux crochets de ses parents dont la fortune pouvait parfaitement supporter cette charge. Il m'amusa avec de bonnes histoires et, au moment où il me quittait — il devait aller de toute urgence inaugurer un nouveau thé dansant, rue de Berri — il me cria : « A bientôt, je te ferai envoyer une invitation pour le bal costumé des dix-huit ans de ma petite sœur, ma mère sera contente de te connaître. » Puis il disparut dans la foule de six heures.

Quinze jours plus tard, je ne pensais plus à la promesse de Charles quand m'arriva, au courrier, une carte en fort bristol, sur laquelle était gravée l'invitation du comte et de la comtesse de M... qui recevraient, dans leur château de Torgy (Yonne), à un bal Second Empire, costumé et masqué, les amis de leurs enfants, le 28 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de leur fille Christine... Les invités seraient attendus en fin d'après-midi et auraient le temps de s'habiller pour le dîner, le bal et le souper (on ne parlait pas du petit déjeuner, mais c'était sous-entendu). Je répondis aussitôt, priant la comtesse de M... de bien vouloir accepter mes respectueux hommages et la remerciant de son aimable invitation à laquelle je me rendrais avec le plus grand plaisir.

Quel peut être l'homme assez fou (ou assez sage) qui puisse refuser une occasion de se costumer et de se masquer? De changer de peau... d'essayer de se faire croire qu'on a une âme toute neuve, des sentiments tout frais éclos... qu'un être nouveau est là devant le miroir qui va, cette fois-ci, se conquérir lui-même et conquérir le monde, pour de bon, puisqu'il a maintenant l'expérience d'un vieillard et toute la puissance de la jeunesse. Les déceptions, les illusions perdues, l'usure des idées et des sens, les vieilles défroques qui pendent lamentablement des épaules d'un homme mûr brilleront de nouveau pour quelques heures, reluiront

de tous leurs clinquants. Un brûlant soleil de Messidor va, d'un maigre épouvantail, d'un triste vagabond, faire un fringant cavalier à qui s'offrira l'univers... pendant l'espace d'une nuit... mais les nuits de décembre sont les plus longues.

Au jour fixé, j'arrivai dans ma petite voiture, vers six heures du soir, au bourg de Torgy où l'on m'indiqua la route à suivre pour me rendre au château. Il faisait un temps détestable à Paris depuis quelques jours. Toute la matinée, le ciel n'avait cessé de s'obscurcir en prenant une teinte jaunâtre et la neige avait commencé de tomber vers quatre heures. Les larges flocons semblaient choisir leur point de chute et se glissaient lentement dans l'air glacial comme s'ils prenaient calmement possession d'un domaine où tout était préparé dans leur attente. La terre était noire, les champs vides et les naturels des pays traversés, calfeutrés dans les masures.

Les bois qui couvrent les collines de l'Yonne (pays de sabotiers et de bûcherons, nous apprenait-on autrefois dans les livres de classe) sont à l'aise au cœur de l'hiver ; ils se sentent vraiment des reliques de la grande forêt gauloise qui recouvrait cette terre secrète, il y a deux mille ans, de l'Ile-de-France aux monts du Jura... La sève endormie pour plusieurs mois se souvient pourtant... Plus personne ne vient couper les boules de gui avec la faucille d'or ; les sacrifices humains ne sont plus solennellement offerts sur les tables de pierre... Les meutes de loups ne passent plus sous les branches basses. Au cœur de l'hiver, quand la chouette reste silencieuse, quand vous entendez gémir ou pleurer dans les ramures, en frissonnant vous vous dites : « C'est la bise qui souffle, il va neiger. » La bise souffle peut-être, il va peut-être neiger, mais ce sont les chênes de la forêt qui empruntent au vent sa voix pour regretter le temps passé...

Après un ou deux tournants, je m'engageai dans une allée qui montait fortement et me conduisit jusqu'au perron du château. Les flocons tombaient serrés et je ne pus avoir aucune idée de la maison qui m'accueillait sinon que la terrasse devant la porte d'entrée était éclairée par deux torchères en bronze ; aucune ampoule électrique n'était allumée à l'extérieur, pas plus qu'à l'intérieur comme je m'en rendis compte un instant plus tard. Un valet en livrée à boutons d'argent me débarrassa de mon pardessus, se saisit de ma valise et me conduisit dans une chambre, au deuxième étage. Je n'avais rencontré personne et je crus comprendre que j'étais arrivé l'un des premiers. Pendant que je me rasais et m'habillais, une douzaine d'invités prirent possession de leur chambre respective, à en juger par les bruits de pas dans le couloir et les portes ouvertes et fermées. Mes volets étaient clos, un épais tapis de neige devait couvrir le sol au dehors car on n'entendait que le bruit des moteurs et non celui des pneus crissant sur le gravier.

Au bout d'un instant on frappa à la porte. Je criai : « Entrez. » C'était Charles qui venait me dire bonsoir et me prier d'excuser ses parents ; dans le remue-ménage des préparatifs ils n'avaient pas été

prêts à temps pour m'accueillir. Il me souhaita la bienvenue toujours sur ce ton mi-ironique, mi-affectueux qui lui était propre, puis me dit : « Dépêche-toi. Dès que tu seras habillé, descends dans le petit salon, tu y trouveras ma mère et mes sœurs entourées de charmantes jeunes femmes. » Il m'expliqua le chemin à suivre pour m'y rendre. Il me confirma que, pour donner plus de caractère à la fête, tout le château n'était éclairé qu'aux bougies, puis il me quitta pour d'autres invités.

Bien que, pour une soirée, nous nous trouvions transportés cent ans en arrière, le chauffage central fonctionnait à la perfection et une douce chaleur régnait dans la pièce, ainsi que dans le couloir après que j'eusse refermé la porte de ma chambre. Une paire de candélabres posés sur le dessus de marbre d'un secrétaire ancien éclairait le petit vestibule que je traversai, cherchant l'escalier pour me rendre au rez-de-chaussée. Je passai devant une glace de Venise aux mille facettes et trouvai fort à mon goût l'uniforme de lancier qui m'allait bien ; je tenais avec précaution la « czapska » héritée des chevaux légers polonais du grand Empereur, car je craignais que cette coiffure haute et compliquée ne se heurtât au chambranles des portes.

Je m'engageai donc dans un passage qui s'ouvrait à droite dans la petite antichambre. Il était sombre, les bougies avaient dû s'éteindre dans le courant d'air. A son extrémité, environ une dizaine de pas plus loin, on voyait une lueur qui annonçait probablement le palier d'où devaient descendre les marches que je cherchais. J'allai par là et pénétrai quelques secondes plus tard, dans un boudoir... Deux délicieuses créatures en crinoline y étaient assises sur des poufs en tapisserie. L'une brodait, l'autre lisait en silence. Par jeu, pour dissimuler l'embarras dans lequel je me trouvais, je me présentai : Capitaine de S... du 3e régiment de lanciers, et je m'excusai de mon irruption en expliquant que je m'étais égaré dans les couloirs de la maison. La liseuse avait levé sur moi deux grands yeux noisette ; on ne voyait qu'eux dans une figure mate encadrée d'anglaises châtain. Elle se leva, me fit une légère révérence : « Je suis Caroline de M... et voici ma jeune sœur Sylvie... Vous êtes le bienvenu, Capitaine, approchez-vous du feu, il fait très froid ce soir. » En effet, depuis un moment, il me semblait que la température avait baissé de plusieurs degrés. Après avoir déposé ma coiffure sur un guéridon, je tendis mes mains vers les flammes qui s'élevaient, claires, dans le foyer ; la cheminée d'angle était recouverte de boiseries et il y brûlait trois bûches sur un monceau de braises, ce qui dénotait un feu entretenu sans arrêt depuis plusieurs jours. Deux candélabres d'argent répandaient la tendre lumière de leurs cierges de cire jaune sur les meubles « Directoire ». Cette charmante et intime petite pièce devait être réservée aux jeunes filles de la maison ; on y voyait un clavecin couvert d'un châle des Indes, une table à ouvrage, un divan genre « Récamier », une petite bibliothèque, quelques sièges bas et de nombreuses miniatures surmontées de trois grands portraits.

Un seul d'entre eux était très éclairé... le vernis brillant qui le recouvrait montrait qu'il n'était pas accroché au mur depuis bien longtemps. Il représentait les deux sœurs se tenant par la main ; l'artiste avait su rendre à la perfection leurs deux regards, si semblables malgré les différences physiques qu'offraient Caroline et Sylvie. L'une, la plus âgée, dominatrice, entière, cachant, par une hérédité de courtoisie, l'insolence naturelle de son comportement, passionnée, aussi ardente à prendre qu'à donner ; l'autre, plus jeune de quatre ou cinq ans, possédant déjà, au sortir de l'enfance, dans des yeux bleus et un aspect d'ange blond, cette expression débordant de sa calme beauté, annonçant, elle aussi, mais sous une apparence de douce tendresse : « Je brûle ce que je touche. »

Sylvie continuait son travail et, de temps à autre, me glissait un regard de côté tandis que son aînée, le livre entre les doigts, semblait laisser errer sa pensée vers quelque horizon très lointain. Trois minutes plus tôt, j'étais un étranger entré par erreur dans une pièce où je n'avais rien à faire. Maintenant, je recevais l'impression d'être partie intégrante du petit groupe que nous formions tous les trois, assez étrange dans nos costumes désuets... J'étais accepté tout naturellement, et plus qu'accepté, saisi plutôt... Il était juste que je fusse là, attendant... mais quoi? Le dîner? Non pas! Attendant que le Destin qui nous avait réunis eût jugé bon de terminer ce tableau vivant. De nous dire en nous-mêmes par l'organe de cette voix secrète qui commande nos actions sans souvent passer par l'intermédiaire de la conscience : « C'est fini, dispersez-vous... Que chacun regagne sa vraie place dans l'existence... Que chacun continue de vivre comme auparavant... » — mais sans ajouter toutefois : « ...intimement marqués par les instants arrachés au déroulement normal de la vie de chaque jour, vous ne retrouverez jamais ce que vous croirez avoir été... »

J'aurais dû offrir aux jeunes filles de descendre avec elles au salon pour rejoindre le reste des invités. Je n'en faisais rien... J'étais là, c'est tout... L'esprit embrumé par des vapeurs de souvenirs anciens qui ne se matérialisaient pas, je continuais à me chauffer machinalement...

Tout avait disparu au monde, il ne restait plus que nous trois : Caroline, Sylvie et moi. Je sentais que nous communiions dans cette sensation, dans ce sentiment, dans cette pensée... Les pommettes de Sylvie étaient devenues très colorées ; elle continuait à tirer l'aiguille avec application, avec trop d'application. Le visage mat de Caroline paraissait durci dans un raidissement de son cœur et de sa volonté. Des instants passèrent, des heures peut-être... J'étais assis sur un tabouret devant le feu, je savourais cette atmosphère comme quelqu'un sachant qu'il allait la perdre. Je goûtais les secondes précieuses qui s'écoulaient et qui ne reviendraient jamais plus. A ce moment, Caroline reposa son regard sur la page ouverte du livre qu'elle tenait encore et lut d'une voix ferme — mais dont on eût pu craindre qu'elle se brisât à chaque

mot, n'eût été sa force de caractère qui la soutenait — le dernier vers du poème « *Le Corbeau* » d'Edgar Poe :

« *And my soul from that shadow that lies floating on the floor.* »
« *Shall be lifted never more.* »(1)

Là-dessus je quittai la pièce sans un mot après une dernière vision de celles qui étaient là, et ce furent deux regards déchirants qui m'accompagnèrent jusqu'à la porte... Poussé aux épaules par une force invisible, il fallait que je parte, que je m'en aille. C'était non seulement une fuite devant quelque chose de menaçant, mais aussi le besoin de retrouver... un autre monde. Je ne m'en suis d'ailleurs jamais consolé ; je regretterai dans toute l'éternité cette séparation... Je ne m'explique pas encore comment j'ai pu me condamner ainsi à la souffrance qu'est pour moi dorénavant l'absence de Caroline et de Sylvie... Peut-être l'instinct de conservation? J'avais peut-être franchi je ne sais quelle limite interdite? Quelque frontière du réel?... Je ne me suis posé ces questions que beaucoup plus tard et elles me torturent jour et nuit...

Je fis donc à contresens le trajet parcouru auparavant et descendis sans encombre l'escalier conduisant au petit salon dans lequel la comtesse de M..., sous l'apparence de l'Impératrice, était entourée de crinolines et d'uniformes chamarrés. Le dîner ne fut annoncé que dix minutes plus tard. Il s'était passé exactement cinq minutes entre mon départ de ma chambre et mon arrivée en bas... Cinq minutes... et pourtant!... Je passai le reste de la soirée comme dans un rêve ; ma personne était apparemment très occupée à remplir ses devoirs normaux de courtoisie à l'égard de mes deux voisines de table, puis à tenir une place honorable au bal et à une table de jeu, alors que quelqu'un d'autre en moi revivait sans cesse les instants terribles et merveilleux passés au coin du feu, là-haut, dans le boudoir des jeunes filles, ces jeunes filles que je cherchais des yeux parmi les invitées qui m'entouraient. Je ne les cherchais que pour me rassurer. Je savais bien qu'elles n'étaient pas ici...

A deux heures du matin, je quittai la table de jeu où j'avais ramassé plusieurs milliers de francs en jouant contre des jeunes gens qui n'avaient, certes pas, mon expérience du poker et Charles, en Cent-Garde de l'Empereur Napoléon III, me prit par le coude :

— « Il y a longtemps que je te regarde, tu me parais souffrant. Viens donc prendre une aspirine avec un punch. Tu fais un début de grippe, c'est le trajet sous la neige. Tu n'es plus habitué à ce sale climat. »

Il m'entraîna dans un recoin de la bibliothèque, m'installa sur un divan.

— « Assieds-toi, mon vieux, je vais m'occuper de toi. » Et pendant qu'il donnait des ordres, une pensée précise traversa mon cerveau : « J'ai laissé ma « czapska » devant le feu, dans la petite pièce aux jeunes filles, là-haut. »

(1) Et mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus! » (Traduction Baudelaire).

Je me levai et partis comme un fou à la recherche de cette coiffure qui était un souvenir de famille et que je voulais retrouver. Je déambulais dans la grande maison, silencieuse à l'étage, quand Charles me rattrapa. Il me calma en me disant que j'avais de la fièvre, que tout cela n'avait pas d'importance, qu'on la retrouverait certainement. Je n'avais pas soufflé mot de cette aventure qui me laissait un goût de cendre dans la bouche et une réelle souffrance à la pensée de ces deux jeunes filles que j'aimais, l'une et l'autre à la fois, ensemble ou séparément. C'était incroyable...

Je bus mon punch et Charles me proposa de m'accompagner jusqu'à ma chambre. Il était plein de sollicitude. Il me dit qu'il allait me coucher, m'administrer une seconde boisson chaude et que, demain, tout serait dissipé. Non, rien ne serait dissipé... Ni demain, ni jamais !...

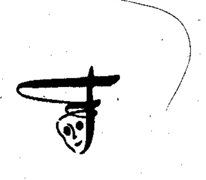
Il me conduisit à travers un autre petit salon et là, à la lueur d'une lampe à huile, je vis... le tableau... le portrait de Caroline et de Sylvie qui me regardait, comme là-haut, quelques heures auparavant. Charles avait suivi mon regard : « Elles sont mignonnes, mes grand-tantes, n'est-ce pas? Mais on n'aime pas en parler dans la famille... Les pauvres étaient un peu folles... Elles se sont jetées ensemble dans l'étang... Elles aimaient le même homme, » parait-il. « Un officier... On les a retrouvées dans les bras l'une de l'autre... Une histoire curieuse ; c'est ma vieille nounou qui me l'a racontée. »

Je perdis connaissance.

Je fus malade toute la semaine d'une grippe infectieuse.

— « Ah ! ces coureurs d'aventures, ils ont la vie dure, » me dit Charles quand je le rencontre. Il m'a soigné lui-même, m'a-t-on dit, avec dévouement, nuit et jour, jusqu'à ce que je sois hors de danger. Il m'a expliqué qu'il avait, lui-même également, beaucoup cherché la coiffure militaire de mon grand-père. Il n'avait jamais pu remettre la main dessus... Et, en me disant cela, une expression inaccoutumée passait sur son visage. Une sorte de frayeur se lisait dans ses traits habituellement détendus et bon enfant.

Il n'est plus tout à fait le même avec moi... Il a l'air de me craindre un peu.



La planète Grenville

(*Grenville's planet*)

par MICHAEL SHAARA

Un des thèmes primordiaux de la littérature d'anticipation — et un de ceux qui restent encore les plus excitants pour l'esprit — est celui de l'exploration de l'espace, qui se base en général sur le mythe de la « planète inconnue » avec tout ce qu'il entraîne de mystère indicible, de menace latente. Les actuels écrivains de « science-fiction *» très souvent brûlent les étapes et, plutôt que les découvertes planétaires, préfèrent nous montrer leurs résultats, qui offrent un champ beaucoup plus vaste à leur génie inventif. L'auteur de cette histoire (un nouveau venu parmi les plus brillants aux U. S. A.) nous prouve cependant avec elle que les ressources des thèmes primitifs ne sont jamais épuisées, et que la simple relation de la découverte d'un monde, même sans péripéties spectaculaires, suffit à réveiller en nous l'intérêt mêlé d'appréhension de l'enfant dévorant les récits des voyages faits par les grands explorateurs : et ceci dans la mesure où « ce qu'on ne connaît pas » parle toujours à l'imagination et alerte une sorte de sens du danger (surtout, et c'est ici le cas, si les apparences sont quasi rassurantes...).*



WISHER n'aperçut pas la clarté parce qu'il se trouvait à l'arrière, seul. Il restait tranquillement assis dans l'astronef silencieux, les muscles détendus, le cerveau vide de pensées. Ce n'était pas qu'il s'ennuyât, mais simplement il ne se passionnait plus. Après quatorze années passées au Service Cartographique, même le plus étrange des mondes inconnus était, pour lui, dénué d'attraits, et le peu d'imagination dont il était doué commençait à se concentrer sur une petite ferme qu'il avait vue dans les plaines méridionales de Véga VII.

La clarté que Wisher ne voyait pas augmentait de minute en minute. Son coéquipier, un jeune homme au teint blême, du nom de Grenville, observa un long moment le phénomène, d'un esprit distrait. Quand la lueur se fit plus vive, pour resplendir d'un éclat éblouissant, blanc bleuté, Grenville marqua de la surprise. Il scruta l'écran longuement, puis mesura avec soin la distance. Bien qu'encore éloignée de quelques minutes-lumière, la planète était déjà extraordinairement brillante.

Grenville, qu'une agréable émotion envahissait, regarda la planète croître en volume. Lentement, les satellites apparurent. Il en vit quatre,

qui scintillaient autour de ce monde lumineux comme les perles d'un vaste collier. Grenville ouvrait des yeux émerveillés. La coloration bleue et la clarté étaient intimement mêlées ; c'était le spectacle le plus magnifique qu'il eût jamais vu.

De plus en plus ému, il actionna le bourdon électrique pour appeler Wisher. Celui-ci ne parut pas.

Grenville garda à l'astronef toute sa vitesse et il eut bientôt l'occasion de s'étonner davantage. L'intensité lumineuse était inimaginable. Qu'une planète puisse briller de la sorte, jeter des feux comme un énorme diamant, était incroyable. Tandis qu'il ne cessait de l'observer, la clarté commença à prendre vaguement la forme de nuages floconneux. La coloration bleue devint plus vive, plus profonde. Longtemps avant de percer la première nappe de nuages, Grenville comprit ce dont il s'agissait. Il sonna Wisher avec insistance et, cette fois, Wisher apparut.

Quand il aperçut l'eau dans l'écran, il s'arrêta net :

— « Ça alors, » murmura-t-il, « c'est un peu fort ! »

A l'exception de quelques lambeaux de nuages, tout était bleu. Ce monde tout entier était bleu. Il y avait le blanc des nuages et des calottes polaires, mais tout le reste était bleu, et ce reste était de l'eau.

Grenville fit un large sourire. Un monde liquide !

— « Eh bien, que dis-tu de ce caprice de la nature ? » dit-il gaiement. « C'est un cas sur un million, pas vrai, Sam ? Je parie que tu n'as jamais rien vu de semblable. »

Wisher secoua la tête, regardant toujours l'écran. Puis il se saisit rapidement des commandes et amorça une manœuvre pour s'assurer du fait. Ils tournèrent autour de la planète en un mouvement lent, en spirale, selon la technique du Service Cartographique, explorant au radar le côté sombre. Quand ils revinrent à la lumière, ils avaient une certitude : il n'y avait pas de terres émergées sur cette planète.

Grenville, à son habitude, se mit à parler avec volubilité.

— « Eh bien, naturellement, » dit-il, « cela devait arriver un jour ou l'autre. Si l'on considère la Terre, dont la superficie émergée ne représente que le quart... »

— « Ouais, » fit distraitement Wisher.

— « ...et si l'on examine les probabilités, il y a des chances qu'il existe bon nombre de planètes pratiquement sans terre du tout. »

Wisher était revenu se poster devant l'écran.

— « Descendons, » dit-il.

Grenville sursauta et le regarda, étonné.

— « Où ça ? »

— « Plus bas, simplement. Je veux voir ce qu'il y a de vivant dans cet océan. »

*
* *

Etant donné que chaque planète était un monde entièrement nouveau et qu'il ne pouvait par conséquent pas être question d'appliquer les leçons de l'expérience, Wisher avait depuis fort longtemps décidé d'observer sans discussion les règles de sécurité. Car sans celles-ci, le travail pour le Service Cartographique était un piège mortel. Nulle part dans l'espace, le besoin de règlements n'était aussi grand que dans les régions vierges où les lois généralement admises n'avaient pas cours. Les règles de sécurité étaient complexes, efficaces et visaient tous les cas. C'était à elles que les hommes du Service Cartographique devaient leur vie et le reste de l'humanité la conquête de l'espace.

Mais fatalement, inévitablement, il y avait des choses que les règlements n'avaient pu prévoir. Wisher ne l'ignorait pas, mais il s'efforçait de ne pas y penser.

Selon le plan prévu, ils descendirent donc dans la stratosphère, continuèrent jusqu'à trouer la zone principale de nuages et se redressèrent à mille pieds d'altitude. En dessous d'eux, la mer étendait sur des milles et des milles ses flots houleux, jusqu'au cercle immense et nu de l'horizon.

Ils scrutèrent l'eau sur l'écran réglé à l'agrandissement maximum.

Ce qui surprenait, dans toute cette étendue liquide, c'était de voir si peu de chose. Pas de bancs de poissons d'une sorte ou d'une autre ; pas de masses flottantes d'algues marines ; rien que, çà et là, une petite forme fugitive et, occasionnellement, un groupe de minuscules organismes végétaux.

Wisher descendit encore d'une centaine de pieds, pas davantage. Dans un monde où l'évolution s'était trouvée limitée aux profondeurs sous-marines, il était préférable de se tenir à distance. Sur les autres mondes où il avait été envoyé, Wisher avait vu des choses immenses et incroyables. « Huit cents pieds, » pensait-il, « représentaient une bonne distance du point de vue de la sécurité. »

C'est donc de cette hauteur qu'ils découvrirent l'île.

Elle était petite, trop petite pour être aperçue de loin : à peine cinq milles en longueur sur moins de deux en largeur. Un petit cigare brun, eût-on dit, posé solitaire sur la plaine liquide aux reflets bleus tirant parfois sur le vert.

Grenville, qui avait commencé par sourire, éclata brusquement d'un rire sonore. Il n'était pas de ces hommes à se laisser facilement décontenancer, et la vue de cette tache dénudée, de cet unique chicot de rocher qui persistait à émerger au milieu d'un monde liquide lui paraissait du plus haut comique.

— « Attends que nous montrions ça aux copains, » dit-il tout joyeux à Wisher. « Mets la camera en batterie. Bon Dieu ! Quel film ça va donner ! »

Grenville était aux anges. Cette planète, après tout, était l'objectif qui lui avait été assigné personnellement. C'est à lui qu'il incomberait

de rédiger un rapport sur elle : elle était *sa découverte.* Il eut une pensée soudaine : on pourrait même lui donner son nom !

Le sang lui monta aux joues et son cœur se mit à battre plus vite. Le cas s'était déjà produit. Un certain nombre de planètes secondaires avaient reçu le nom d'hommes du Service Cartographique. Quand les touristes viendraient, ils verraient la planète Grenville, l'une des merveilles les plus sensationnelles de l'Univers.

Pendant que le jeune homme s'abandonnait ainsi à ses rêveries, Wisher avait fait faire demi-tour à l'engin et survolait lentement l'île. Celle-ci était couverte d'une sorte de végétation fibreuse d'un ton verdâtre. Wisher fut tenté de descendre encore plus bas, à la recherche d'une quelconque vie animale, mais il décida de s'assurer d'abord s'il existait d'autres îles.

Toujours à une altitude de huit cents pieds, ils survolèrent en spirale la planète. Ils ne virent pas la deuxième île, mais le radar la leur détecta.

Celle-là était plus grande que la première et il y en avait même une autre tout près, au sud. Toutes deux étaient étroites et allongées, en forme de cigare comme la première. Elles pouvaient avoir vingt milles de longueur et une même végétation brun verdâtre les recouvrait. Elles étaient de dimensions suffisamment réduites pour que quelques nuages épars les aient dissimulées à la vue des deux hommes lors de leur premier examen.

La découverte de ces deux nouvelles îles rompait le charme ; c'était une déception. Grenville se fût senti plus heureux si la planète avait été totalement dépourvue d'étendue terrestre. Mais il retrouva en partie son enthousiasme en réfléchissant que ceci n'empêcherait pas les touristes de venir et que, puisqu'il en était ainsi, du moins serait-il possible d'atterrir.

Du côté où il faisait nuit, ils ne repérèrent absolument rien. Quand ils réapparurent au jour, Wisher décida d'atterrir prudemment.

*
* *

— « Etrange, » dit Wisher, observant les dunes du rivage.

— « Quoi donc? » Grenville scruta le visage de son compagnon à travers les hublots renflés de leurs deux casques.

— « Je ne sais pas. » Wisher pivota lentement, jetant des regards attentifs sur la broussaille qui les entourait. « L'endroit ne m'emballe pas du tout. »

Grenville resta silencieux. Il n'y avait rien sur l'île qui pût les attaquer, ils en étaient tout à fait sûrs. Leur vérification avait révélé la présence d'un grand nombre de petits quadrupèdes, mais une seule espèce avait une taille supérieure au chien et il s'agissait d'animaux bruyants, aux mouvements lents.

— « Il faut se méfier des serpents, » dit Wisher d'un air absent, se

rappelant les consignes relatives aux serpents et aux insectes. C'était d'ailleurs chose bizarre qu'il n'y eût ainsi presque pas d'insectes.

Les deux hommes se tenaient à proximité de leur appareil. Le règlement, cela se comprend, le prescrivait. Il ne fallait jamais quitter l'astronef avant d'être en sûreté. Et Wisher, pour une vague raison qu'il n'aurait su dire, ne se sentait précisément pas en sûreté.

— « Que donne l'examen de l'air? »

Grenville était justement occupé à lire les appareils de mesure. Au bout d'un moment, il répondit :

— « Ça va, il est bon. »

Wisher détendit ses muscles, ouvrit son casque et respira profondément. L'air frais et pur lui emplit les poumons et revivifia tout son être. Il dévissa entièrement son casque et regarda autour de lui.

L'engin avait atterri à l'endroit le plus élevé de la plage, à une assez grande distance de la mer, et il reposait à présent sur un sable rougeâtre et mou. Au nord, c'était la mer à perte de vue et, au sud, la végétation rabougrie qu'ils avaient vue d'en haut. Ce n'était pas la jungle — les plantes étaient trop droites et trop raides pour cela — et la hauteur des plus hautes tiges n'atteignait pas dix pieds. Mais c'était leur rigidité même et la régularité étrange selon laquelle elles étaient disposées qui faisaient tiquer Wisher.

Pourtant, lorsqu'il respira la fraîcheur de l'air marin, il commença à reprendre confiance. Ils avaient leurs fusils, l'astronef et le dispositif d'alarme. Rien, sur cette île, ne pouvait leur être néfaste.

Grenville alla chercher des chaises pliantes dans l'astronef et ils s'assirent et devisèrent gaiement jusqu'au crépuscule.

Juste avant la tombée de la nuit, deux des satellites apparurent.

— « Des lunes, » s'écria subitement Wisher.

— « Quoi? »

— « Je pensais, c'est tout, » dit Wisher.

— « A quoi donc, aux lunes? »

— « Pas exactement aux lunes ; je pensais à la marée. Quatre lunes de fortes dimensions conjuguant leurs effets pourraient provoquer une marée de tous les diables. »

Grenville se laissa aller en arrière et ferma les yeux.

— « Et alors? »

— « Alors, c'est probablement comme ça que les continents ont disparu. »

Grenville était trop occupé à rêver de sa gloire comme découvreur de la Planète Grenville pour s'occuper de marées et de lunes.

— « Laissons les techniciens se casser la tête là-dessus, » dit-il avec indifférence.

Mais Wisher continuait de réfléchir.

La marée pouvait fort bien être la cause de cette disparition. Quand les quatre satellites se présentaient ensemble et se mettaient à exercer leur force d'attraction, ils devaient soulever une masse d'eau phénoménale

et développer une puissance de frottement comme nul agent d'érosion ne l'avait jamais fait dans l'histoire. A supposer un milliard d'années pendant lesquelles ce travail d'érosion s'accomplirait... mais Wisher se rappela soudain une chose singulière au sujet de l'île.

Si les marées avaient raboté les continents de cette planète jusqu'à les faire disparaître, ces îles n'avaient aucune raison de se trouver là, certainement pas sous forme de sable et de rocs détachés, en tout cas. Une seule marée comme celle que ces satellites étaient capables de soulever suffirait à tout désagréger.

« Eh bien ! » songea-t-il, « les marées sont sans doute très espacées, peut-être même par des siècles. »

Il consulta le ciel avec appréhension. Les deux satellites visibles étaient à une distance rassurante l'un de l'autre.

Ses yeux se portèrent alors sur la mer et il se souvint de la première impression que cette planète lui avait faite, de ce sentiment de malaise que la vue d'une étendue terrestre avait ensuite dissipé. Il se reprit à y penser.

L'évolution.

Un milliard d'années sous la mer, sans aucune terre ferme pour accueillir les premières espèces mammifères en voie de développement. Que se passait-il, à cet instant même où il la contemplait, sous la surface ondoyante de cette mer tranquille?

Cette pensée ne laissait pas de l'inquiéter. Quand ils rentrèrent dans l'astronef pour la nuit, Wisher n'eut pas besoin de se remémorer les règles de sécurité pour fermer hermétiquement la vanne à air et brancher les écrans d'alerte.

⁂

L'alerte qui les surprit au milieu de la nuit, causant à Wisher une peur atroce, fut déclenchée par l'approche d'un vulgaire animal. C'était un membre de l'espèce la plus grosse, d'une étrangeté inquiétante, au corps maigre et puissant, recouvert de soies. Il s'éloigna avant que les deux hommes aient pu se lever pour l'observer, mais il laissa son image photographique.

En dépit de tous ses efforts, Wisher eut du mal à se rendormir et, le matin venu, il pensa sérieusement, sans en faire part à son compagnon, à partir pour le dernier astre dont ils devaient dresser la carte avant de rentrer à leur base. Mais les règlements stipulaient de rapporter des spécimens vivants de tous les mondes habités chaque fois qu'il y avait possibilité de le faire, chaque fois qu'il n'y avait pas « manifestation d'un danger, même faible ». Certes, ils pouvaient en rapporter dans le cas présent. Ils n'avaient qu'à rester le temps suffisant pour grouper rapidement quelques échantillons de plantes et d'animaux, ainsi que de la vie marine.

Grenville était tout aussi impatient de regagner la base, mais pour d'autres raisons.

« Me voilà célèbre maintenant, moi Grenville, » ne cessait-il de penser.

Le matin, de bonne heure, ils décollèrent donc et survolèrent une fois de plus en spirale la planète. Une fois que le radar cartographique eut enregistré la forme, les dimensions et la situation des îles, ils descendirent à basse altitude pour un examen approfondi des traces de vie animale.

Ils ne trouvèrent, comme la première fois, que peu de chose. On voyait les animaux aux poils durs et — comme Wisher l'avait pressenti — une grande quantité de serpents et de lézards. Par contre, on n'observait que très peu de poissons et pas du tout d'oiseaux.

Quand ce fut fini, ils revinrent se poser sur la première île. Dans l'intervalle, Grenville lui avait trouvé un nom. Puisqu'il y en avait une autre à proximité, située au sud, Grenville baptisa cette dernière South Grenville, la première étant naturellement appelée North Grenville. Il resta longtemps à sourire béatement de sa trouvaille.

*
* *

— « Ne t'approche pas trop près de l'eau. »

— « Oui, maman, » dit Grenville d'une voix flûtée, le visage épanoui. « Je vais explorer la lisière de cette végétation. »

— « Laisse le fusil, prends le revolver, c'est moins encombrant. »

Grenville fit un signe affirmatif et s'éloigna, traînant après lui le sac à spécimens. Wisher, marmonnant, se tourna vers la mer.

« Il n'est pas naturel, » pensait-il, « qu'un immense océan aux eaux tempérées soit à ce point privé de corps vivants. Parce que l'océan est, sans aucun doute possible, l'endroit où commence la vie. Dans son esprit passèrent en foule des visions de créatures mauvaises, inimaginables, gluantes, dont cette mer était le milieu naturel et qui étaient responsables de la stérilité anormale de ses eaux. En approchant des flots, tous ses sens étaient en alerte.

La première chose qu'il remarqua, et qui le surprit désagréablement, fut l'absence de coquillages.

Pas un crustacé. Ni crabes, ni gastéropodes, ni même le plus minuscule des êtres marins. Rien. La plage était une étendue sablonneuse, nue et morte.

Il se tint immobile à quelques mètres des vagues. Il avait maintenant la quasi-certitude qu'un danger les menaçait. Les rivages de toutes les mers tempérées qu'il avait vues, de la Terre jusqu'à Deneb, débordaient littéralement de vie et de vestiges de vie. On trouvait toujours des coquillages et des arêtes de poisson, et aussi des littorines, des vers, des insectes, des fragments de méduses, de tentacules, des parties infinitésimales de cent millions d'espèces, le tout serré, empilé, sur chaque

pouce carré des plages et des mers. Et, cependant, ici, il n'y avait rien. Rien que du sable et de l'eau.

Wisher eut à faire preuve de beaucoup de courage pour s'approcher de ces vagues, quoique l'eau fût très peu profonde en cet endroit. Il se baissa rapidement pour en prélever un échantillon et retourna en hâte à l'astronef.

Quelques minutes plus tard, il était perché sur le côté du cylindre, à l'ombre, et regardait l'océan d'un air morose. L'eau était semblable à celle qu'on trouvait sur la Terre, autant que ses instruments pouvaient lui permettre de le contrôler. Elle n'avait rien de nocif, mais ne renfermait guère de substances vivantes.

Quand Grenville revint avec des spécimens de la flore, Wisher mentionna incidemment le manque de coquillages.

— « Eh bien, du diable, » dit Grenville, se grattant laborieusement la tête, « c'est sans doute qu'ils ne se plaisent pas ici. »

« Et sans doute ont-ils raison, » se dit Wisher, qui ajouta tout haut :

— « Le calculateur électronique vient de finir d'établir les éléments d'orbites de ces satellites. »

— « Et alors? »

— « Alors, ces satellites s'associent tous les cent douze ans. Et ils soulèvent une marée de six cents pieds. »

Grenville ne suivait pas.

— « La marée, » dit Wisher avec un étrange sourire, « dépasse d'au moins quatre cents pieds la hauteur de n'importe laquelle de ces îles. »

Quand Grenville ouvrit de grands yeux, toujours perplexe, Wisher émit un grognement et donna un coup de pied dans le sable.

— « Et maintenant, d'où diable supposes-tu que sont venus les animaux? »

— « Ils auraient dû être noyés, » dit Grenville lentement.

— « Exact. A moins qu'ils ne soient amphibies, ce qui n'est certainement pas le cas. Ou à moins qu'il n'en apparaisse une nouvelle espèce par évolution tous les cent ans. »

— « Hum. » Grenville s'assit pour mieux réfléchir. « Ça ne se conçoit pas, » dit-il au bout d'un moment.

Ayant ainsi jeté Grenville dans une profonde confusion, Wisher fit demi-tour et se mit à parcourir la plage à pas mesurés.

« Le sable, » pensa-t-il, l'esprit tourmenté, « c'est autre chose. Mais pourquoi diable cette île est-elle là? »

Une île artificielle.

Le qualificatif jaillit spontanément dans son cerveau.

Ce devait être ça. Il fallait qu'il en fût ainsi.

L'île était artificielle, elle avait été... reconstruite. Bâtie là par les créatures qui vivaient sous la mer, quelles qu'elles fussent.

*
* *

Grenville était prêt à partir. Il restait debout, considérant les vagues avec nervosité, ses doigts crispés sur le revolver pendu à sa ceinture. Il attendait que Wisher donnât le signal.

Wisher se tenait appuyé contre l'astronef, à portée de la vanne à air. Il regretta de décevoir Grenville.

— « Nous ne pouvons pas partir maintenant, » dit-il calmement. « Nous n'avons aucune preuve et, de plus, il n'y a pas eu « manifestation de danger. »

— « Les preuves sont suffisantes en ce qui me concerne, » dit vivement Grenville.

Wisher fit un signe de tête, l'esprit occupé ailleurs.

« C'est facile à comprendre, » se disait-il. « L'évolution a continué sans interruption, avec des phases d'adaptation et des modifications exactement comme partout ailleurs dans l'Univers. Seulement, ici, quand les mammifères ont commencé à apparaître sur la terre ferme, ils n'avaient pas d'espace où se répandre. Et tous les cent ans, ils se trouvaient tous emportés par la mer, quand les marées désagrégeaient et engloutissaient les continents. Mais cela n'a pas arrêté l'évolution. Elle a continué sous l'eau. Et, finalement, il en est sorti une race intelligente. Dieu sait à quoi elle ressemble ou jusqu'à quel point elle a progressé. Elle doit être considérablement évoluée, sinon elle n'aurait pu faire une telle œuvre. »

Il interrompit le fil de ses pensées, se rendant compte que la construction des îles ne prouvait rien. Sur la Terre, les anciens Egyptiens avaient bien construit les pyramides, travail assurément plus difficile. On ne pouvait affirmer jusqu'à quel point cette race était évoluée. Ni dire à quelle fin cette île était là.

Un zoo?

Non. Il chassa cette conception de son esprit confus. Si les créatures de la mer désiraient un zoo, elles le construiraient naturellement sous la surface de l'eau, en un lieu où elles-mêmes pourraient se déplacer sans difficulté et où les animaux pourraient être conservés dans des compartiments étanches. Et si l'île était un zoo, des visiteurs auraient dû s'y présenter depuis leur arrivée.

C'était là une cause supplémentaire de trouble. Pourquoi n'avaient-ils rien vu venir? Il était inconcevable qu'une île comme celle-ci fût complètement abandonnée, que l'arrivée de leur engin fût passée inaperçue.

Ici encore, le fil de ses pensées se brisa. Ces créatures ne pouvaient être de simples poissons. Elles avaient nécessairement des mains... ou des tentacules. Il s'imagina quelque chose comme une seiche douée de génie et un frisson lui parcourut le corps.

Il se tourna vers Grenville.

— « As-tu capturé des spécimens d'animaux? »

Grenville secoua négativement la tête.

— « Non, à part un petit lézard. Autrement, je n'ai que des plantes. »

Le visage de Wisher, que des années de vigilante réflexion avaient creusé de rides, trahit pour la première fois son agitation.

— « Il faut nous emparer d'une de ces bêtes qui ont déclenché l'alerte la nuit dernière. Mais au diable le reste ! Nous laisserons le Q. G. se tracasser à se sujet. » Il ouvrit le panneau et pénétra dans l'engin, tenant à la main le sac de spécimens. « Je vais faire les préparatifs de départ, » dit-il. « Va attraper cet animal. »

Grenville fit demi-tour comme un automate et s'éloigna en suivant la plage.

Il ne devait jamais revenir.

*
* *

Quand trois heures se furent écoulées après le départ de Grenville, Wisher alla au coffre à armes et y prit un fusil de gros calibre. Il regretta amèrement de ne pas avoir de petit avion de reconnaissance. Il ne pouvait prendre l'astronef. Celui-ci était trop gros et trop peu maniable pour un vol lent et à basse altitude. Il ne voulait pas courir le risque de le mettre en pièces.

Il transgressait les règlements, c'était évident. Du moment que Grenville n'avait pas reparu, il devait le considérer comme mort et il lui incombait de décoller seul. Un détachement serait envoyé plus tard pour retrouver Grenville ou ce qu'il en resterait. Wisher savait tout cela. Il y pensa tout en chargeant son fusil. Il se rappela le vœu qu'il avait fait de ne jamais enfreindre les consignes et n'en continua pas moins à charger le fusil. Il se dit qu'il ne s'exposerait pas inutilement et que s'il ne trouvait pas Grenville tout de suite, il reviendrait à l'astronef et quitterait la planète, mais il savait parfaitement qu'il violait le règlement. En même temps, il savait qu'il n'y avait pas d'alternative. C'était la seule règle dont il n'avait pas encore eu lieu de se préoccuper et c'était celle précisément qu'il violerait toujours si l'occasion s'en présentait. Pour Grenville ou pour n'importe quel autre camarade. Pour une tête de linotte comme Grenville ou pour quiconque.

Avant de se mettre en route, il prit les précautions habituelles concernant l'astronef. Il régla les écrans d'alerte de façon que toute créature s'en approchant dans un rayon de deux cents pieds fût immédiatement pulvérisée. Si Grenville revenait avant lui, il ne courrait aucun danger, car le système d'alerte était réglé pour que ses relais tombent sur la position de repos s'il enregistrait les caractéristiques sonores de sa propre voix ou de celle de Grenville. Si Grenville revenait et ne voyait pas son camarade, il saurait que le système d'alerte était branché.

Et si ni l'un ni l'autre ne revenaient, l'astronef exploserait finalement sans aucune intervention.

La plage était large et dessinait un arc de cercle à perte de vue. Les empreintes profondes de Grenville étaient faciles à suivre.

Les tiges de la végétation brune, toutes droites, frémissaient au vent

et grinçaient les unes contre les autres. Wisher s'engagea sur la piste de Grenville. Il eut envie d'appeler mais s'en abstint. Pas de bruit. Il ne fallait faire aucun bruit.

« Voilà qui met un terme à l'aventure, » se disait-il tout en marchant. « Si j'en sors, je rentre définitivement chez moi. »

Les empreintes tournaient brusquement pour entrer dans la forêt sinistre. Wisher continua jusqu'à un endroit relativement dégagé un peu plus loin. Marchant avec précaution, il commença à contourner le point où Grenville s'était enfoncé plus avant. Le bois, autour de lui, était stérile et saturé d'humidité. Il ne voyait rien bouger. Mais soudain le fracas d'une explosion lui parvint à travers l'air calme.

Elle fit vibrer les couches d'air de proche en proche et Wisher fut pris d'un tremblement spasmodique. L'astronef! Quelque chose s'était approché de l'astronef. Il réfréna une envie irrésistible de courir, parvint à rester calme, le fusil prêt à tirer, sachant que l'astronef pouvait se défendre seul. Puis il avança avec précaution. Et il s'écroula.

Il glissa dans un trou à travers une faible épaisseur de broussailles molles. Il y eut un claquement et un grincement et il sentit qu'un étau métallique se fermait sur ses jambes, déchirant ses chairs et broyant ses os. Il disparut dans le trou jusqu'aux épaules. En un éclair, glacé d'horreur, il comprit ce qui lui arrivait. C'était un *piège à animaux*.

Il étendit le bras pour prendre son fusil, mais celui-ci était hors de sa portée ; il gisait sur le sol du taillis, près de lui et, cependant, à un pied trop loin. Ses jambes, ses jambes... il ressentait une douleur intolérable quand il essayait de bouger.

La douleur flamboya dans son cerveau et lui fit reprendre ses sens. Il tira son revolver de sa ceinture et, envahi par une souffrance infinie, maintenu debout par la forme du piège, il attendit. Il n'éprouvait pas de crainte. Il avait transgressé les règlements et voilà ce qui était arrivé. Il en avait eu le pressentiment. Il attendit.

Rien ne vint.

Pourquoi? Oh! pourquoi?

C'est cela qui était aussi arrivé à Grenville, il en était sûr. Pourquoi?

C'était son tour d'être la victime maintenant et, pendant un moment, il ne put comprendre pour quelle raison, au lieu de s'en soucier, il éprouvait simplement... de la curiosité. Alors, il regarda au fond du trou et vit la teinte rouge du sang tiède qui s'échappait de son corps, et tout en le regardant bouillonner, il comprit qu'il allait mourir.

Il lui restait très peu de temps. Il ne perdait pas espoir. Peut-être quelque créature allait-elle venir et il verrait alors à quoi elle ressemblait. Il désirait ardemment en voir approcher une. Dans la brume rouge qui enveloppait son esprit, il débattait avec lui-même pour savoir s'il devait ou non tuer la chose si elle se présentait et, sans répit, il se posait cette question : pourquoi, pourquoi? Malheureusement, avant que quelque chose survînt, il expira.

∴

Les pièges avaient été creusés dans la nuit. Les créatures étaient sorties de la mer pour creuser dans le sol de la réserve — *car l'île était une réserve,* que pouvait-elle être d'autre? — puis elles étaient retournées attendre dans la mer.

Car les créatures avaient repéré l'astronef dès le début et elles avaient compris le but de sa venue. Les meilleurs cerveaux de la mer s'étaient réunis et avaient dressé leur plan ; les êtres énormes, semblables à des baudroies, dont le nom était imprononçable, mais dont la technologie n'avait guère de retard sur celle des Terriens, s'étaient consultés et avaient aussitôt compris. Il leur fallait s'emparer de l'engin. C'est pourquoi il était nécessaire d'en éloigner les Terriens et c'était pour cette raison que Wisher était mort.

Mais maintenant, au grand étonnement des créatures, l'astronef était encore vivant. Il se dressait, silencieux et solitaire sur la blancheur de la plage ; une pulsation régulière accompagnée d'étincelles continuait à l'intérieur, et non loin, sur le sable couvert de sang, gisaient les restes de l'être qui s'était approché trop près. Les autres avaient fui, pris de panique.

Le temps était un facteur négligeable pour ces créatures intelligentes, à l'apparence de seiches. Elles avaient déjà gagné la bataille ; elles pouvaient attendre et réfléchir. C'est ainsi que les heures passaient et que l'après-midi vint, tandis que les vagues — les vagues aseptiques, stériles, qui constituaient en elles-mêmes un signe de la plus grande de toutes les civilisations océaniques — venaient se briser sur la plage en une écume blanche. Les créatures exultaient. La conquête de l'espace leur était ouverte.

A l'intérieur du grand vaisseau, bien entendu, le tic-tac du mouvement d'horlogerie continuait et une petite aiguille rouge se déplaçait vers le zéro.

Dans quelques instants, l'astronef exploserait, et avec lui l'île se volatiliserait, ainsi qu'une grande masse d'eau. Mais les créatures ne pouvaient le savoir. Elles se trouvaient devant un fait étranger, un fait qu'elles étaient incapables de pressentir. De même que Wisher n'avait pu matériellement connaître la nature de cette planète, ces créatures ne pouvaient maintenant entrevoir la nature de l'astronef et ainsi le cycle *se refermait.* Seconde après seconde, avec la fidélité aveugle de la machine, la petite aiguille rouge avançait vers son but.

Sur la plage, les vagues étaient couronnées d'écume blanche.

Un attroupement se formait.



Le spectre amical

(*The friendly demon*)

par DANIEL DEFOE

Bien qu'on ne connaisse en général que son immortel « Robinson Crusoe », *le talent de Daniel Defoe présentait des aspects tout différents, comme en témoignent ses romans* « Moll Flanders », « Lady Roxana » *ou* « Les pirateries du capitaine Singleton ».

Mais il a également écrit — et c'est en ce sens qu'il nous intéresse ici — des contes surnaturels, dont le plus célèbre est « L'apparition de Mrs. Veal ». *Celui que vous allez lire aujourd'hui est à peu près ignoré. C'est une histoire d'* « *esprits* » *farceurs, racontée avec un humour à froid qu'on ne trouve pas en général dans les* ghost stories *plutôt horrifiques de l'époque classique. C'est surtout à ce titre, et en tant que curiosité littéraire, que nous le publions.*



Un gentleman irlandais, qui habitait près de la demeure du Comte d'Orrery, envoya un après-midi son majordome au village afin qu'il achète des cartes à jouer. Tandis qu'il longeait un champ, le majordome avisa au beau milieu de celui-ci une compagnie de gens assis autour d'une table, devant plusieurs plats de bonne chère. Alors qu'il se dirigeait vers eux, ils se levèrent tous et, le saluant très civilement, le convièrent à s'asseoir et à prendre part à leur festin. Mais l'un d'eux murmura ces paroles à l'oreille du majordome :

— « Ne faites rien de ce que cette aimable société pourrait vous proposer. »

Sur ce, comme il refusait d'accepter leur invitation, la table et toutes les friandises dont elle était garnie, s'évanouit immédiatement, mais les convives se mirent à danser et à jouer de divers instruments de musique.

Le majordome fut une seconde fois sollicité de prendre part à leurs divertissements, mais ils ne purent le convaincre de se joindre à eux. Sur quoi ils abandonnèrent leurs réjouissances et se mirent à travailler, continuant à le presser de devenir un des leurs, mais sans succès. De sorte que, après son troisième refus, ils s'évanouirent en fumée, laissant le majordome seul. Tout troublé, celui-ci rentra chez lui sans les cartes,

tomba en convulsions en entrant dans la maison, mais recouvra bientôt ses sens et relata à son maître tout ce qui s'était passé.

La nuit suivante, un des membres de la compagnie fantomatique vint au chevet de son lit et l'avertit que s'il tentait de sortir le lendemain, il se ferait enlever. Suivant son conseil, il resta à l'intérieur jusque vers le soir, mais obligé de sortir pour satisfaire un besoin naturel, il se risqua à poser un pied au-delà du seuil de la porte. A peine l'eût-il fait qu'une corde fut lancée autour de sa taille devant plusieurs spectateurs qui se tenaient là et le pauvre homme fut précipitamment entraîné loin du porche, à une vitesse inexplicable, tandis que le suivaient de nombreuses personnes.

Mais celles-ci ne furent pas suffisamment agiles pour le gagner de vitesse jusqu'au moment où un cavalier, bien monté, le rencontrant par hasard sur la route et voyant de nombreuses gens à la poursuite de cet homme entraîné par une corde, sans que personne ne l'y contraignit, saisit la corde et l'arrêta dans sa course ; mais le cavalier pour sa peine reçut du bout de la corde une telle correction sur le dos qu'il faillit être jeté à bas de sa monture. Toutefois, étant bon chrétien, il était plus fort que le diable, aussi put-il enlever le majordome aux griffes des esprits et le ramener à ses amis.

Le Seigneur d'Orrery, ayant ouï parler de ces étranges événements, voulut s'informer plus avant sur leur authenticité et envoyant chercher le majordome, avec la permission de son maître, il l'invita à venir dans sa demeure pour y rester quelques jours et quelques nuits, ce qu'en obéissance à Sa Seigneurie fit le serviteur. Après sa première nuit passée là-bas, il rapporta au Comte le lendemain matin que son spectre était de nouveau venu le voir et lui avait affirmé que ce jour même il serait enlevé par les esprits, malgré toutes les mesures possibles qui pourraient être prises pour éviter cet enlèvement. A la suite de quoi il fut conduit dans une grande pièce où un nombre considérable de personnes dévotes se trouvaient réunies pour le protéger des attaques de Satan, et parmi elles le fameux exorciseur Mr. Greatrix, qui habitait dans les environs et connaissait, comme on le pense, l'art d'avoir affaire au diable bien mieux que quiconque. En outre, plusieurs éminents personnages de qualité étaient présents dans la demeure, entre autres, deux évêques, et tous attendaient les événements étranges de ce prodige incompréhensible.

Jusqu'à ce qu'une partie de l'après-midi fût passée, le temps s'écoula dans la paix et le calme, mais à la longue il apparut que le patient ensorcelé s'élevait du plancher sans aucune aide visible, sur quoi Mr. Greatrix ainsi qu'un autre homme vigoureux abattirent leurs bras sur ses épaules et tentèrent de l'attirer vers le sol de toutes leurs forces, mais sans résultat. Car le diable se trouva être le plus puissant et, après une lutte ardente de part et d'autre, leur fit lâcher prise. Puis, leur arrachant le majordome, il le transporta au-dessus de leurs têtes et le lança en l'air, de-ci, de-là, comme un chien dans une couverture,

pendant que les membres de l'assistance couraient sous le pauvre hère pour l'empêcher de se fracasser au sol. Cependant, lorsque le divertissement des esprits cessa, ils purent constater que dans tout ce remue-ménage, le majordome n'avait pas subi le moindre mal et il fut abandonné dans les mêmes locaux pour prouver que le diable était un menteur.

Les lutins, après cette partie, avaient délaissé leur passe-temps pour prendre un peu de repos, afin qu'en une certaine mesure leur victime pût être fraîche et dispose pour leur prochain jeu. La nuit suivante, le Seigneur ordonna à deux de ses serviteurs de coucher en compagnie du majordome, de crainte que quelque diable ou autre créature pût venir et le surprendre dans son sommeil. Nonobstant quoi le majordome raconta à Sa Seigneurie, le lendemain matin, que l'esprit était venu le voir de nouveau sous l'aspect d'un médicastre, tenant dans sa main droite un plat de bois rempli d'une liqueur verte, comme un plat de bouillie d'avoine ; en voyant cela, il avait essayé de réveiller ses compagnons de lit.

Mais le spectre lui dit que ses tentatives étaient vaines, parce que ses compagnons avaient été frappés d'un sommeil enchanté, et il lui conseilla de ne pas avoir peur, car il venait en qualité d'ami, étant ce même esprit qui l'avait mis en garde, dans le champ, de ne pas céder aux invites de la compagnie qu'il y avait rencontrée ; il ajouta que s'il avait accepté de participer à leurs activités il aurait été misérable pour l'éternité. Le spectre s'étonna également qu'il eût pu s'échapper la veille étant donné qu'il y avait un concours de forces très puissant contre lui et il l'informa qu'à l'avenir il n'y aurait plus de tentative du même genre ; enfin il déclara au pauvre majordome tremblant qu'il le savait affligé de deux genres de fièvres malignes, et que, par conséquent, étant son ami, il lui avait apporté un médicament qui le guérirait de toutes deux, et qu'il l'implorait de le prendre.

Mais le pauvre patient, qui avait été bassement abusé par ce genre de médicastres et craignait que le diable pût se trouver au fond de la coupe, ne se laissa pas convaincre d'avaler la dose, ce qui eut pour effet de rendre l'esprit furieux ; ce dernier lui dit cependant qu'il avait pour lui de la bienveillance et que s'il écrasait des racines de plantain, sans les feuilles, et en buvait le jus, cela le guérirait certainement d'une des deux fièvres ; cependant, comme punition de son entêtement à refuser la liqueur, il porterait l'autre en lui jusqu'au tombeau.

Puis le spectre-médecin demanda à son patient s'il le connaissait. Le majordome répondit que non.

— « Je suis, » dit-il alors, « le fantôme errant de votre vieille connaissance John Hobby, qui est mort et a été enterré voici sept ans, et depuis lors, en raison de la méchanceté de ma vie, je suis resté dans la compagnie de ces esprits du mal que vous avez aperçus dans le champ. Je suis bousculé de-ci, de-là, sans pouvoir trouver de repos, et condamné à continuer dans ce même état misérable jusqu'au jour

du jugement dernier. » Et il ajouta : « Si vous aviez servi votre Créateur dans les jours de votre jeunesse et si vous aviez récité vos prières l'autre matin avant d'être envoyé chercher des cartes à jouer, vous n'auriez pas été traité avec autant de rigueur et de sévérité par les esprits qui vous ont tourmenté. »

Après que le majordome eut rapporté ces événements merveilleux au Seigneur et à sa famille, les deux évêques qui étaient présents, parmi les autres gens de qualité, furent consultés pour savoir s'il convenait ou non que le majordome prît du jus de plantain pour la guérison de ses accès et s'il avait bien ou mal fait en refusant la potion liquide offerte par le spectre. La question ressembla au début à un point de droit, mais après une certaine lutte dans les débats, leur conclusion fut que le majordome avait agi tout au long de cette affaire en bon chrétien, parce que c'était pécher grandement que de suivre le conseil du Diable en quoi que ce fût et qu'aucun homme ne devait faire du mal même s'il devait en résulter un bien.

De sorte qu'en définitive le pauvre majordome, après toutes ses tribulations, n'eut aucune compensation pour ses peines, car les évêques lui refusèrent même le bienfait apparent que lui destinait l'esprit.



Couvée astrale

(*The star ducks*)

par BILL BROWN

Il est toujours amusant de voir un auteur prendre exactement le contre-pied des thèmes traditionnels d'un genre. La « science-fiction » nous a assez souvent montré les « visiteurs venus de l'espace » comme des monstres exterminateurs ou des savants hyper-évolués pour qu'on sache gré à Bill Brown, pour une fois, de nous en donner une vision aussi peu conformiste. Il imagine simplement de bons... fermiers, bien braves, venus faire une visite de courtoisie sans formalités, comme on en fait à des voisins de banlieue. En corrélation avec ceci, autre renversement des données habituelles : au lieu de dépeindre, dans un climat d'angoisse, les êtres humains terrifiés par ceux d'un autre monde, il met en scène un couple de paysans bornés qui ne leur trouvent absolument rien d'extraordinaire et acceptent leur présence comme toute naturelle (un peu à l'égal du héros de : « Adieu, veau, vache... couvées ! », *dans notre numéro* 4).

Il s'ensuit un « humour de décalage » particulièrement subtil en la circonstance.



Dès que Ward Rafferty aperçut la vieille ferme des Alsop, son long nez fouineur d'as du reportage subodora un canular. Pas d'attroupement de paysans attirés par la curiosité ; pas d'ambulance.

Il laissa la voiture de presse sous un noisetier, dans l'allée d'accès, et s'immobilisa un instant, enregistrant les plus menus détails avec cette puissance d'observation qui avait fait de lui le meilleur reporter du *Times*.

La ferme Alsop était un bâtiment de deux étages, d'un brun délavé par les intempéries, aux fenêtres encadrées d'un filet de peinture crème. Devant s'étendait une pelouse envahie par les mauvaises herbes. Derrière on entrevoyait la grange, le poulailler, des clôtures rapiécées de planches et de bouts de tuyaux.

La barrière de l'entrée pendait sur un seul gond. Mais on pouvait l'ouvrir en la soulevant. Rafferty la franchit et escalada le perron en prenant garde aux marches démolies.

Mr. Alsop sortit pour l'accueillir :

— « Bonjour, » fit-il, « comment que ça va ? »

Rafferty rejeta son chapeau en arrière, comme il avait toujours accoutumé de le faire avant de proclamer : « Je suis Rafferty, du

Times. » La plupart des gens à qui il s'adressait connaissaient ses articles, et il lui était doux de guigner l'expression de leur physionomie tandis qu'il prononçait la phrase magique.

— « Rafferty? » fit bonnement Mr. Alsop. Et Rafferty dut reconnaître qu'il ne lisait pas le *Times*.

— « Je suis reporter, » reprit Rafferty. « On nous a téléphoné pour nous dire qu'il était tombé un avion quelque part par ici. »

Mr. Alsop parut réfléchir, puis secoua lentement la tête.

— « Ma foi, non, » dit-il.

Rafferty avait vu du premier coup que Mr. Alsop n'était pas un esprit très vif, aussi lui laissa-t-il du temps, tout en l'étiquetant, à part soi, « Yankee taciturne ». Mr. Alsop réitéra gravement sa réponse : « Nooooooooooooon ».

La porte grillagée — à cause des mouches — grinça et Mrs. Alsop sortit à son tour. Mr. Alsop étant toujours plongé dans un abîme de réflexions, Rafferty, qui la jugea un peu plus éveillée que son mari, répéta son petit discours à son intention. Mais elle proféra un « nooooooooooooon » modulé exactement sur le ton de celui de son conjoint.

Rafferty se détourna, une main sur la rampe, prêt à redescendre :

— « Evidemment, c'était une simple blague. C'est très fréquent. Un inconnu avait téléphoné au journal qu'un aéroplane, suivi d'une traînée de feu, avait piqué à la verticale dans votre pré, ce matin. »

Le visage de Mrs. Alsop s'illumina :

— « Ohhhhhhhhhhhh ! Oui ! Mais c'était pas un accident. Et puis, c'est pas un avion. Je veux dire qu'il a pas d'ailes. »

Rafferty s'arrêta sur la première marche, un pied en l'air.

— « Comment dites-vous? Un avion s'est posé? Et il n'a pas d'ailes? »

— « Eh ! oui, » acquiesça Mr. Alsop. « Il est là, dans la grange, à c't' heure. Il est à des gens qui cognent sur du fer avec un marteau. »

« Tiens, tiens, » pensa Rafferty, « on dirait tout de même qu'il y a quelque chose. »

— « Oh ! » fit-il, « je vois : un hélicoptère. »

Mrs. Alsop fit posément un signe négatif :

— « Non, je crois pas que c'est un comme vous dites. Il a pas de ces tourniquets, au-dessus. Mais vous n'avez qu'à aller le regarder dans la grange. Conduis-le, Alfred. Dis-lui de rester sur le gravier, vu qu'il y a de la boue. »

— « Allez, venez, » dit Mr. Alsop, tout guilleret. « Je ne serai pas fâché de la voir encore, cette mécanique. »

Rafferty contourna la maison à la suite de Mr. Alsop. « J'ai vu, » se disait-il, « bien des gens bizarres : j'ai vu des toqués et des mabouls, des dingos et des imbéciles, mais pour ce qui est du simple abrutissement, au couple Alsop le pompon ! »

— « Pour une année à poussins, » fit Mr. Alsop, « c'est une année à poussins. Rien que de la bonne race. Des minorques. J'ai fait venir

comme ça des jeunes coqs et puis voilà que je me suis fait un beau poulailler. Mais vous croyez-t-y, vous, que des poulets, ça peut prospérer sur une étoile, Mr. Rafferty? »

Rafferty leva involontairement les yeux vers le ciel et glissa aussitôt dans la boue.

— « Sur une quoi? »

— « Je dis comme ça : sur une étoile. »

Mr. Alsop était parvenu à la porte de la grange et s'efforçait de la tirer. « Elle colle, » fit-il. Rafferty la poussa de l'épaule et la porte roula sur ses galets. Dès qu'elle se fut écartée d'un pied, Rafferty jeta un coup d'œil à l'intérieur et acquit la conviction qu'il tenait son article.

L'objet entreposé à l'intérieur avait l'air d'un ballon géant, en matière plastique, à moitié gonflé, si bien que le sommet était en forme de coupole et que la base, aplatie, reposait sur la paille éparse à terre. Il était juste de taille à passer par la porte. Evidemment, c'était la réalisation de l'idée qu'un farfelu pouvait se faire d'un appareil à naviguer dans les espaces interstellaires. Un titre lui traversa l'esprit, à composer en Bodoni 36 : « *Un fermier de chez nous construit une fusée pour aller dans la Lune.* »

— « Mr. Alsop, » questionna-t-il plein d'espoir, « ce ne serait pas vous qui auriez bâti ce truc-là, non? »

Mr. Alsop eut un bon rire : « Oh ! non, ce n'est pas moi qui ai fabriqué ça. Je ne saurais pas fabriquer un machin pareil, voyez-vous. C'est des amis à nous, ils sont venus dedans. Bon sang, je ne saurais pas seulement le faire marcher, moi. »

Rafferty scruta intensément le visage du bonhomme et s'assura qu'il était parfaitement sérieux.

— « Ces amis à vous, » demanda-t-il prudemment, « qui est-ce, exactement? »

— « Eh bien, vous allez trouver ça drôle, mais je ne sais pas trop bien. Ils ne causent pas comme il faut, ils ne causent même pas du tout. Tout ce que nous avons pu en tirer c'est qu'ils s'appellent comme quand on tape sur du fer avec un marteau. »

Rafferty avait entrepris de faire le tour de l'objet inconnu et s'en rapprochait graduellement. Il se cogna soudain contre un obstacle invisible. Il cria : « Aïe ! » et se frictionna la cheville.

— « Eh ! Mr. Rafferty, j'avais oublié de vous dire : ils ont mis un truc qui empêche d'approcher, comme qui dirait un mur qu'on pourrait pas voir. C'est pour empêcher les gamins. »

— « Mais ces amis, Mr. Alsop, où sont-ils, en ce moment? »

— « Où ils sont? A la maison, tiens. Vous pouvez venir les voir si vous voulez. Mais je crois que vous aurez du mal à leur causer. »

— « Des Russes? »

— « Oh ! ma foi non, je ne crois pas. Ils n'ont pas de bonnets à poil. »

— « Allons voir ça, » murmura Rafferty qui reprit le chemin de la maison à travers la boue de la cour.

— « Ils sont venus la première fois, ça fait comme qui dirait six ans, » déclara Mr. Alsop. « Ils voulaient des œufs. Ils pensaient comme ça qu'ils pourraient peut-être élever des poules là-haut où ils demeurent. Leur faut trois ans pour rentrer chez eux. Alors, bien sûr, les œufs, ils se sont gâtés en route. Alors qu'est-ce qu'ils ont fait, ces gens? Demi-tour, allez! Et ils sont revenus. Cette fois, le père Alsop leur a fabriqué un genre de petite couveuse pour qu'ils puissent élever leurs poussins tout en rentrant chez eux. » Il eut de nouveau son bon rire : « Je la vois d'ici, tiens, ma petite couveuse, dans le ciel, toute grouillante de petits poussins! »

Rafferty passa le premier par la porte de derrière et entra directement dans la cuisine. Mr. Alsop l'arrêta avant qu'il pénétrât dans la pièce commune.

— « Attendez voir, Mr. Rafferty, ma femme, elle sait mieux leur causer que moi, à ces gens. Alors demandez-lui plutôt à elle tout ce que vous voudrez savoir. La dame et ma femme, elles s'entendent ma foi pas mal. »

— « Okay, » fit Rafferty. Il poussa gentiment Mr. Alsop devant lui, se disant qu'il jouerait le jeu, qu'il ferait l'idiot.

Mrs. Alsop était assise dans son fauteuil, près d'un poêle portatif. Rafferty vit les deux visiteurs, assis côte à côte sur le canapé. Il les vit agiter délicatement leurs longues antennes flexibles, il vit leurs visages bleu lavande, aussi peu expressifs que des objets de verre, il vit les yeux ronds qui paraissaient peints.

Il se cramponna au chambranle de la porte et ouvrit, lui aussi, des yeux ronds.

Mrs. Alsop se tourna vers lui, rayonnante :

— « Mr. Rafferty, » dit-elle, « les voilà, ces personnes qui sont venues nous voir dans ce fameux avion. »

Elle leva un doigt et les deux « personnes » inclinèrent leurs antennes dans sa direction.

— « C'est Mr. Rafferty, » poursuivit Mrs. Alsop. « Il écrit sur les journaux. Il voulait voir votre aéroplane. »

Rafferty parvint à esquisser un signe de tête ; les visiteurs enroulèrent leurs antennes et s'inclinèrent poliment. La femme se gratta soudain le flanc avec une de ses pinces.

Dans le crâne de Rafferty, quelque chose allait répétant : « Tu n'es pas idiot, Rafferty, tu n'es pas idiot, on ne te la fait pas. Quelqu'un est en train de lancer un coup de publicité, un coup astucieux, un coup formidable... Quelqu'un t'a fait venir pour se payer ta tête. Ou bien alors tu es fou, ou tu es saoul, ou tu rêves... »

Il s'efforça cependant de conserver un ton ordinaire :

— « Comment dites-vous qu'ils s'appellent, Mrs. Alsop? »

— « Ma foi, on n'en sait trop rien. Voyez-vous, ils ne savent que vous faire quelque chose comme des dessins dans la tête. Ils pointent sur vous ces drôles de cornes qui remuent et ils pensent, tout simple-

ment. Ça vous fait penser aussi ; ça vous fait penser la même chose qu'eux. La première fois, je leur ai demandé comment ils s'appelaient et je les ai laissé penser. Tout ce que j'ai vu, c'est une image, comme un homme qui bat du fer sur une enclume. Alors, moi, je crois qu'ils s'appellent quelque chose comme l'Homme-qui-bat-du-fer. C'est peut-être bien une espèce de nom Peau-Rouge. »

Rafferty considéra malicieusement les batteurs de fer et Mrs. Alsop.

— « Croyez-vous, » fit-il d'un air innocent, « qu'ils voudraient parler avec moi... ou *penser* avec moi? »

Mrs. Alsop parut embarrassée :

— « Ils ne demanderaient sûrement pas mieux, Mr. Rafferty. Seulement, voilà, c'est dur, au moins pour commencer. Dur pour vous, je veux dire. »

— « Tant pis, je vais essayer, » décréta Rafferty. Il tira une cigarette et l'alluma. L'allumette enflammée demeura entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle les brûle.

— « Jetez-la donc dans le siau à charbon, » lui dit Mr. Alsop.

Rafferty, docile, jeta l'allumette dans le seau à charbon.

— « Demandez à ces.. machins... à ces gens, enfin... D'où viennent-ils? »

— « C'est pas une question commode, » expliqua Mrs. Alsop, toujours souriante. « Je leur ai déjà demandé ça. Ça n'a pas fait grand-chose comme dessin dans ma tête. Enfin, on peut toujours leur redemander. »

Elle leva le doigt et les deux antennes s'inclinèrent dans sa direction, se braquèrent directement sur son front.

— « Le jeune homme, » articula-t-elle très haut, comme si elle parlait à des sourds, « il voudrait savoir d'où vous venez comme ça, vous deux. »

Elle administra un coup de coude au journaliste :

— « Levez votre doigt pour qu'ils vous répondent. »

Rafferty se sentit l'air d'un parfait imbécile, mais leva le doigt. La femme dont le mari battait le fer courba son antenne jusqu'à ce qu'elle le visât entre les deux yeux. D'un geste involontaire, il s'arc-bouta contre le montant de la porte. Soudain, il éprouva l'impression que son cerveau était devenu du caoutchouc et qu'on le tordait, qu'on le malaxait, qu'on le martelait jusqu'à lui faire perdre sa forme, puis qu'on en refaisait autre chose de tout à fait neuf. Terrorisé, il se sentit devenir aveugle. Il volait à travers l'espace, à travers un immense vide blanc. Des astres, des météores filaient à toute vitesse. Puis une étoile géante, au scintillement éblouissant, s'imposa un moment à son esprit, puis s'éclipsa. Le cerveau de Rafferty fut libéré. Mais il s'aperçut qu'il tremblait, cramponné au chambranle. Sa cigarette, allumée, se consumait toute seule sur le plancher. Mr. Alsop se baissa pour la ramasser.

— « Tenez, Mr. Rafferty, votre cigarette. Alors? Ils vous ont répondu? »

Rafferty était devenu très pâle :

— « Mr. Alsop ! Mrs. Alsop ! C'est vrai ! Ces créatures viennent réellement de là-bas... de l'infini ! »

— « Ça, pour sûr, ils viennent de loin, » opina Mr. Alsop.

— « Mais... Comprenez-vous ce que cela veut dire? »

Il sentit que sa voix déraillait et il fit un effort pour conserver son calme :

— « Comprenez-vous que c'est le fait le plus sensationnel qui se soit produit dans l'histoire de l'Univers? Savez-vous bien que c'est... oui, certainement... c'est l'affaire la plus formidable ! Et c'est à moi, à moi Rafferty, qu'elle arrive !... » Il avait beau essayer de se contenir, il hurlait. « Le téléphone ! Où est votre téléphone? »

— « Le téléphone? On 'a pas le téléphone. Par exemple, il y en a un, au poste d'essence. Mais ils vont s'en aller d'ici un moment. Restez donc, vous les verrez partir. Les œufs, la couveuse, le grain, tout ça est déjà embarqué dans leur mécanique. »

— « Non ! » cria Rafferty, suffoquant. « Non, ils ne peuvent pas s'en aller *avant un moment!* Écoutez-moi, il faut que je téléphone, il me faut un photographe ! »

Mrs. Alsop eut son placide sourire :

— « Pensez, Mr. Rafferty, nous avons bien essayé de les garder à dîner, mais il faut qu'ils s'en aillent à une certaine heure. Comme qui dirait, il faut qu'ils profitent de la marée. »

— « C'est la lune, » expliqua Mr. Alsop, doctement. « C'est rapport à ce qu'il faut que la lune se trouve au bon endroit. »

Les visiteurs de l'infini demeuraient discrètement assis, leurs pinces croisées sur ce qui leur servait de genoux, leurs antennes joliment roulées pour bien montrer qu'ils ne se permettaient pas de lire dans la pensée des gens.

Rafferty promena un regard angoissé autour de la pièce, cherchant un téléphone qu'il savait ne pas s'y trouver. Joe Pegley, au secrétariat de la rédaction. C'est Joe Pegley qu'il fallait toucher, coûte que coûte. Mais non ! Non, Joe Pegley dirait simplement : « T'es saoul, mon vieux ! »

« Mais c'est la plus formidable affaire du monde, la plus formidable affaire du monde, et tu restes planté là, tu restes... »

Ces mots tournoyaient dans la tête de Rafferty, qui éclata :

— « Alsop, écoutez-moi. Vous avez un appareil photo? N'importe quel appareil photo? Il me faut un appareil photo ! »

— « Un appareil photo? » répéta Mr. Alsop, plein d'obligeance. « Ça oui, j'ai un appareil photo. Même que c'est un bon appareil. Un petit box, tout simplement, mais il fait des bonnes photos. Attendez, je vais vous montrer des photos de mes poules que j'ai prises avec. »

— « Non, non, non ! Je ne veux pas voir des photos de poules ! Je veux l'*appareil!* »

Mr. Alsop se dirigea vers le salon et Rafferty le vit fouiller vaguement sur le dessus de l'harmonium.

— « Mrs. Alsop ! » rugit Rafferty. « Il faut que je leur pose des tas de questions ! »

— « Posez, posez, » fit Mrs. Alsop avec bonne humeur. « Ça ne les gêne pas. »

Mais que peut-on demander à des êtres venus du fin fond de l'univers stellaire? On a leur nom. Bon. On sait ce qu'ils sont venus chercher sur la terre : des œufs de poule. On sait d'où ils viennent...

Du fond du salon jaillit la voix plaintive de Mr. Alsop :

— « Ethel ! Tu ne l'as pas vu, mon appareil photo? »

Mrs. Alsop soupira :

— « Non. Je ne l'ai pas vu. Tu sais bien que tu l'as rangé. »

— « Le seul ennui, » observa Mr. Alsop, cherchant toujours, « c'est qu'on n'a pas de pellicule. »

Soudain, les visiteurs de l'infini tournèrent un instant leurs antennes l'une vers l'autre, puis, s'étant apparemment mis d'accord, se levèrent et se mirent à voltiger à travers la pièce avec une rapidité de lucioles. Ils se déplaçaient si vite que Rafferty les voyait à peine. Ils franchirent brusquement la porte et se dirigèrent vers la grange. Tout ce que Rafferty put se dire, consterné, c'est : « Grand Dieu ! Ils sont à moitié insectes ! »

Il se rua cependant au dehors, galopant dans la boue vers la grange et il hurlait : « Arrêtez ! Arrêtez-vous donc ! » Mais il n'était pas à mi-chemin du bâtiment que le luisant ballon plastique se faufila au dehors. Il y eut un léger sifflement et il disparut dans les nuages bas.

Rien ne s'offrait plus à l'avide curiosité de Rafferty qu'un cercle roussi, par terre, et une faible vapeur qui s'élevait de la boue. Il s'y laissa tomber, assis, avec, au niveau de l'épigastre, une douloureuse sensation de creux, de vide et, dans son esprit l'idée que la plus sensationnelle affaire du monde venait de s'évanouir dans les airs. Pas de photos. Pas de preuves, Pas d'article. Le néant. Morne, il repassa dans son esprit les éléments qu'il avait recueillis :

— « M. et Mme. L'homme-qui-bat-le-fer... »

Il s'avisa soudain de ce que cela voulait dire. Smith, parbleu ! (1) Smith, l'homme-qui-bat-le-fer-sur-une-enclume. Smith, évidemment !

« *M. et Mme Smith se sont rendus, dimanche, à la ferme d'Alfred Alsop. Ils ont regagné leur domicile, dans le système d'Alpha du Centaure, emportant deux colis d'œufs à couver...* »

Il se releva lentement et secoua la tête. Il resta immobile, les pieds dans la boue et, soudain, il plissa les yeux. On pouvait voir que le fameux cerveau de Rafferty fonctionnait : le cerveau de Rafferty d'où finissait par jaillir « le papier » (2).

Il s'élança vers la maison et fit irruption par la porte de derrière :

---

(1) *Smith* est, comme Johnson, un nom aussi répandu dans les pays anglo-saxons que Dupont l'est chez nous, mais « Smith » signifie également « forgeron ». On peut aussi porter un nom banal en habitant sur une étoile...

(2) « L'article », en argot de journaliste.

— « Alsop ! » cria-t-il à tue-tête. « Alsop ! Est-ce que ces gens vous ont payé les œufs? »

Mr. Alsop était grimpé sur une chaise, devant le placard où Mrs. Alsop rangeait la porcelaine. Il cherchait toujours son appareil photographique.

— « Oh ! mais oui, en un sens, » fit-il, « ils ont payé. »

— « Faites-moi voir leur argent, » implora Rafferty.

— « Oh ! ils ne m'ont pas payé avec de l'argent. De l'argent, ils n'en ont pas, voyez-vous. Mais quand ils sont venus la première fois, il y a six ans de cela, ils nous ont apporté des œufs de chez eux, comme qui dirait pour faire un échange. »

— « Six ans ! » gémit Rafferty. Puis il tressaillit : « Des œufs? Quelle sorte d'œufs? »

Mr. Alsop eut un petit gloussement.

— « Est-ce que je sais, moi ! On a dit, Ethel et moi, que c'étaient des œufs de canards d'étoile. Ils étaient en forme d'étoile, leurs œufs. Enfin, on les a donnés à couver à une poule. Vous ne pouvez pas vous figurer comme leurs pointes la tracassaient, cette pauvre vieille poule. C'était quelque chose ! » Mr. Alsop descendit lentement de sa chaise. « Entre nous, les canards d'étoile, ça ne vaut pas grand-chose. Ça ressemble à une espèce de petit hippopotame et ça ressemble aussi à une hirondelle. Seulement, ça a six pattes. Il n'y en a que deux qui sont venus à bien. On les a mangés pour le *Tanksgiving Day* (1) ».

Le cerveau de Rafferty travaillait toujours, quêtant désespérément l'indice, le bout de preuve qui convaincrait son rédacteur en chef... Qui convaincrait le monde...

Il se pencha sur le bonhomme et murmura presque :

— « Mr. Alsop... Vous ne sauriez pas par hasard où sont *les squelettes* de ces canards d'étoile? »

Mr. Alsop parut perplexe :

— « Les esque... Ah ! vous voulez dire les os? On les a donnés au chien. Ça fait cinq ans de cela. Oui, et le chien il est mort aussi, à présent. Par exemple, je sais où sont ses os, à lui. »

Rafferty prit son chapeau comme un homme en transes.

— « Merci, Mr. Alsop, » fit-il vaguement. « Merci bien. »

Il sortit sous le porche et mit son chapeau sur sa tête. Il le repoussa en arrière. Il leva les yeux vers les nuages. Il fixa les yeux sur les nuages jusqu'à se sentir étourdi, comme s'il s'enfonçait en vrille dans leur masse inconsistante...

Mr. Alsop rouvrit la porte et s'avança. De sa manche, il essuyait la poussière sur un petit objet carré.

— « Ça y est, Mr. Rafferty, » dit-il. « Je l'ai retrouvé, l'appareil photo ! »

---

(1) Une des grandes fêtes nationales américaines.

Mission

(*Mission*)

par KRIS NEVILLE

Cinquième chapitre de notre chronique permanente des voyages dans le temps, voici aujourd'hui un récit de Kris Neville, qui est aussi différent du précédent de cet auteur, publié le mois dernier, « L'histoire », *qu'il est possible de l'imaginer. Et pourtant...*

Et pourtant si vous vous remémorez le récit en question, vous ne serez pas étonnés si nous vous disons que la principale originalité de « Mission » *est de nature* psychologique *(et ainsi se rejoignent malgré tout ces deux nouvelles).*

En effet, dans ce conte tragique (dont il est à noter que le dénouement est laissé au choix du lecteur), Mr. Neville s'est attaché surtout au problème humain *du voyageur dans le temps et au fond au grand problème de la solitude. On avait jusqu'ici représenté le visiteur du futur tantôt sous les traits d'un touriste ironique et supérieur, tantôt comme un bienveillant et tout puissant* deus ex machina temporis, *tantôt enfin comme un observateur scientifique, soucieux de ne pas intervenir dans les phénomènes qu'il observait... Mais sous tous ces aspects, ce visiteur gardait la situation bien en main, soit pour le bonheur, soit pour le malheur des hommes du présent moins favorisés que lui. Celui qui nous est présenté ici est au contraire un être hanté, pris au terrible piège de son problème chronokinétique, poussé sans répit par les exigences de la mission qu'il doit accomplir, psychiquement et même physiquement tourmenté par le fait même de son déplacement dans le temps. Ce point de vue inédit suscite en nous une sympathie inusitée pour le héros de l'aventure (qui est, lui aussi, un vieillard, comme l'était « le vieux père Henderson » dans «* L'histoire *»).*

Enfin, l'autre caractéristique de « Mission » *réside dans les accommodements scientifiques ou parascientifiques dont l'auteur a pourvu son sujet. Ceci en rend peut-être la lecture un peu plus complexe, pour un esprit non initié, cependant vous pourrez constater au passage que Kris Neville n'a nullement fait une dissertation gratuite, mais que ses théories s'appuient sur des données sérieuses.*



La Ford modèle 1928 se matérialisa à quelques mètres de la grand-route conduisant à Washington. Il faisait nuit. La lune était encore basse sur l'horizon. L'écharpe scintillante de la Voie Lactée barrait le ciel ; les autres étoiles semblaient arrachées de sa masse comme des étincelles d'un silex. Le vent s'apaisa, se réduisit à un simple murmure.

Le conducteur de la Ford était un vieillard aux cheveux blancs rares et mal peignés. Sa figure était ridée, ses traits creux. Ses lèvres minces semblaient incapables d'exprimer une émotion quelconque. Son visage était celui d'un homme habitué à voir les autres plier devant lui. A ce point de vue, il avait même quelque chose d'enfantin : c'était un visage irascible, colérique, impatient. Le visage d'un homme aimant se mettre en vedette à ses propres yeux ; le visage d'un égoïste.

Il ne savait pas combien de temps il lui restait à vivre. Il n'avait à ce sujet que des éléments d'appréciation théoriques. Toute vérification expérimentale en était impossible, aussi impossible que celle de l'existence d'un Au-delà d'où personne n'était jamais revenu. La première bouffée d'air qu'il aspira faillit l'étouffer. Il eut du mal à s'empêcher d'arracher violemment le col de sa chemise. Pourtant il se contraignit à se détendre. Il était le maître de son corps. Son corps devait se soumettre à sa volonté. Il ne céderait pas à la peur.

Il aspira une petite gorgée d'air qu'il conserva un instant dans ses poumons. Le feu qui les brûlait s'apaisa quelque peu. Il respira alors plus profondément. Il manquait d'oxygène, comme s'il s'était trouvé sur une haute montagne. Ses poumons s'accommodaient mal de cet air qui, d'une manière indéfinissable, semblait différent de celui qu'ils respiraient encore quelques secondes plus tôt. Il se mit à respirer plus vite. Son souffle grinçant lui râpait la gorge.

Au bout de près de dix minutes, il estima qu'il respirait maintenant assez facilement pour essayer de se mettre en route.

Il mit le moteur en marche et s'engagea sur la grand-route, en longeant prudemment le bas-côté. Il roulait très lentement, craignant de se faire arrêter pour quelque infraction au code de la route. Tant qu'il ne saurait pas à quelle date exacte il était arrivé, il ne saurait pas quels papiers d'identité il devrait employer. Une boîte posée à côté de lui sur la banquette en contenait six jeux différents, dont l'ensemble était valable pour toute date située entre 1930 et 1950. Son auto était d'un modèle qui, à partir de 1928, ne devait pas attirer l'attention. Le châssis tremblait et vibrait désagréablement, mais le moteur tournait rond.

Il espérait bien être arrivé avant 1940, car, dans le cas contraire, les chances qu'il avait de mener sa mission à bien seraient considérablement amoindries. Mais sa « limite de compatibilité » déterminait une date extrême au-dessus de laquelle il ne pouvait remonter. Au-delà de cette limite (c'est-à-dire au-delà d'un certain laps de temps à partir de sa propre époque) il n'aurait pu se matérialiser.

Une voiture qui le dépassa rapidement dans la nuit lui prouva qu'il se trouvait, au plus tôt, dans les années 40. Il n'était pas de ces gens qui

peuvent vous dire la date d'une auto au premier coup d'œil, mais il savait que celle-ci était trop basse et trop aérodynamique pour pouvoir dater d'une époque antérieure.

Il s'aperçut qu'il avait oublié d'allumer ses phares et se hâta de réparer son omission. La conscience de son imprudence lui donna froid dans le dos.

Devant lui le ciel se colorait de la réverbération nocturne d'une ville qui ne dormait pas encore. Il imaginait sans peine le Capitole, le Palais de la Cour Suprême, le Cénotaphe de Lincoln, le Monument de Washington et la Maison Blanche, situés à leur place normale les uns par rapport aux autres, sur le carrelage des rues précis comme une figure géométrique. A ce point de vue, une année de plus ou de moins ne compterait pas beaucoup. Il parviendrait toujours à retrouver son chemin.

Il se souvenait de son entrevue avec Wilson, à Georgetown. Dire qu'on pouvait nommer de pareils hommes Secrétaires d'Etat ! Dès qu'on essaie de leur expliquer une chose bien simple pourtant, ils perdent les pédales... Aucune maîtrise de soi... On a beau insister...

Maintenant il respirait avec moins de difficulté. Pourtant il résolut de ne pas fumer. Ses poumons étaient bien assez surmenés comme cela.

Mais avant d'avoir parcouru deux kilomètres, il avait déjà allumé une cigarette. Il en tira nerveusement deux bouffées, puis, se souvenant de sa résolution, il jeta la cigarette par la portière. « Ce n'est rien, » pensa-t-il. « C'est l'effet de la fatigue. Deux bouffées n'ont pas pu me faire de mal. »

Il n'avait pas encore remarqué la fièvre qui faisait battre ses tempes. C'était la nervosité sans doute. Qu'éprouvait-il au juste? Il avait conscience d'être poussé par une impérieuse nécessité et, en même temps, redoutait la possibilité d'un échec. Non, il ne pouvait pas échouer ! Pourtant, la peur de l'échec existait bien, tout au fond de lui. C'était agaçant. Peut-être, après tout, un vieillard comme lui n'était-il pas à la hauteur de la tâche à accomplir.

« Quelle sottise ! » pensait-il. « Je ne peux pas échouer. La destinée sait en cas de besoin faire couler plus vite un vieux sang trop lent. Un homme qui a fait le sacrifice de sa vie ne peut pas échouer. Il existe une justice immanente pour récompenser le martyre par le succès. A condition que la cause soit juste... »

Il passa devant un restaurant ouvert toute la nuit. A travers la vitre il aperçut un éventaire de journaux. Il s'arrêta sur le bas-côté de la route. Il avait envie d'une tasse de café, d'un verre d'alcool, peut-être... Mais c'était mauvais pour son cœur...

« Un vieillard, » pensait-il, « a quand même droit à une cigarette. »
Il en alluma une dont il tira une bouffée et qu'il jeta ensuite.

« C'est une lâcheté, » s'était-il dit. « Je ne dois pas me laisser aller. Le corps, la volonté doivent plier... Je dois me concentrer... »

Une fois passée l'inévitable réaction, il descendit de voiture et revint

vers le restaurant. Il y acheta un numéro du *Washington Post* qu'il plia et mit sous son bras.

Il attendit d'être à l'abri dans sa Ford pour déployer le journal et l'examiner attentivement à la lueur de sa lampe de poche.

Il était plus près de son propre présent qu'il ne s'y était attendu.

C'était déjà la sixième décade.

« C'est une épreuve, » pensa-t-il. « On sème les obstacles sur ma route. Toutes ces complications sont un test. L'aveugle destin est contre moi, mais je ne m'apitoierai pas sur moi-même. »

Il prit le dernier jeu de papiers d'identité. Ceux-ci étaient établis pour la période comprise entre 1947 et 1950. Il allait falloir s'en contenter. Il déchiffra une carte portant le nom et l'adresse d'un hôtel, qui existait sans doute encore... Puis il glissa les autres papiers dans son portefeuille.

Il remit son moteur en marche et se dirigea lentement vers Washington. Les rues lui semblèrent changées, mais elles gardaient cependant un certain aspect familier. Il trouva sans peine son hôtel et s'arrêta dans la rue paisible.

Dans le hall, il régla sa montre sur l'horloge accrochée au-dessus du bureau. Il était près de minuit.

L'employé somnolent mit trop longtemps à remplir sa fiche d'arrivée. Cela l'agaça.

Quand l'employé demanda à être payé d'avance, le vieil homme se rebiffa.

— « J'ai des bagages, » annonça-t-il sèchement.

— « Très bien, Monsieur. »

Il surveilla le chasseur pendant que celui-ci déchargeait les quatre colis.

— « Attention », recommanda-t-il. « Doucement, voyons ! Que vous êtes donc maladroit ! »

Le chasseur vérifia la crémone de la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la penderie, ouvrit la porte du cabinet de toilette et alluma la lampe.

— « Quand vous aurez fini de tourniquer comme cela ! »

Le chasseur attendait, les bras ballants.

— « Non. Je ne donne jamais de pourboires. C'est un principe. »

Le chasseur disparut. Le vieil homme ferma sa porte à clé.

Il passa dans le cabinet de toilette et remplit un verre d'eau. Il le porta jusqu'à son lit, s'y assit et but le verre d'eau.

Il s'allongea sur le lit en se tordant de douleur.

« Mon Dieu, mon Dieu, » pensait-il, « pourquoi suis-je condamné à souffrir ainsi ? Pourquoi tout se ligue-t-il contre moi ? »

Au bout de cinq minutes, épuisé, trempé de sueur, il parvint enfin à se détendre. Son cœur battait à grands coups et il haletait.

Il se rassit en tremblant.

« Doucement, » se disait-il. « Attention à ton cœur ! Il est vieux. S'il allait s'arrêter... »

« Mais non, » protesta-t-il soudain. « Je ne peux pas mourir. Souffrir,

être torturé de douleur, oui ; mais pas mourir. Pas avant d'avoir fini ma tâche. Pas avant que j'y consente, que je dise moi-même à la mort de venir. »

Il frissonna.

« Ne pense donc pas à cela, » se répétait-il.

Il se leva et alla à la plus grande de ses valises. Il se pencha. C'était un mouvement dont il avait perdu l'habitude. Son corps était rouillé. Il tripota les courroies, parvint enfin à ouvrir la valise.

Elle contenait six casiers dont un seul pouvait lui être de quelque utilité. Il le posa sur la commode, referma la valise et la poussa sous le lit. Il savait n'en avoir plus besoin. « Ces comptes rendus détaillés de faits historiques universellement connus paraîtront bien bizarres, quand on les découvrira après ma mort, » pensait-il. « Sans parler de ces notes indéchiffrables... »

Il prit sur la commode les feuilles qui contenaient ses instructions et les rapporta jusqu'à son lit. Les vieillards aiment être assis : ils ont besoin de conserver leur énergie. Avant qu'il pût commencer à lire, son corps fut secoué d'un frisson.

« Eh bien, vas-y donc, que diable ! » pensa-t-il. « Fais ton possible ! On verra bien. »

Quand ses frissons se furent calmés, il alluma une cigarette tout en se disant qu'à ce train-là ses deux cartouches ne lui dureraient pas longtemps.

« Je n'aurais pas dû fumer du tout, » pensa-t-il. « Dire que plus on vieillit, plus on s'attache à ces petits agréments matériels de la vie ! »

Il parcourut ses instructions. Il y trouva un résumé des principaux événements survenus entre 1947 et 1950. Il pouvait se fier à ses propres souvenirs de cette période pour les informations générales dont il pourrait avoir besoin. Il tourna la page.

La suivante contenait le schéma de cinq différentes modalités d'action. Deux seulement restaient maintenant utilisables. L'une d'elles, il le savait, avait à peu près quatre-vingt chances sur cent de réussir, l'autre cinquante seulement. Leurs chances de succès étaient cependant nettement moindres que celles des trois autres qui étaient prévues pour avant 1940. Il étudia l'alternative.

Les psychologues qui avaient conçu ces plans pouvaient-ils vraiment en savoir si long sur l'écheveau embrouillé des mobiles humains? Pourtant il fallait bien qu'ils eussent raison.

(« J'ai beaucoup changé en vieillissant, » pensa-t-il. « Je vois les choses bien plus clairement. J'aurais du mal à reconnaître cet ancien moi-même qui vivait à cette époque au milieu des confusions et des incertitudes. Comment pourrais-je discuter avec lui? »)

Il frissonna. Les psychologues savent tout... et davantage encore. Mais comment se fier entièrement à eux? Il y a tant de choses qu'ils ne comprennent pas... Et pourtant...

Enfin, il rejeta résolument la deuxième solution.

Celle qu'il avait retenue ne consistait guère qu'en quelques mots-clés. Juste assez pour lui rafraîchir la mémoire. Elle se terminait par un numéro de téléphone.

« C'est Levos qui doit me servir de contact, » pensa-t-il. « Ce n'est pas si mal. »

Ray Levos, lut-il sur son papier, *Club de la Presse ; Shoreham Hôtel ; Club des Alliés* (*les membres amènent leurs propres bouteilles d'alcool après l'heure légale de fermeture*). *Adresse personnelle inconnue.*

Il regarda sa montre. « Avec un peu de veine, » pensa-t-il, « je trouverai Ray au *Club des Alliés,* ce soir. »

Il alla vers la commode. « Il faut que je le convainque, » pensa-t-il. « Il ne faut pas non plus que j'oublie d'apporter une bouteille pour ne pas me faire remarquer. »

Parmi les nombreux objets que contenait sa valise, il trouva une carte de membre du *Club des Alliés.* (Je me demande où ils ont pu dénicher ça, pensa-t-il). Il mit dans sa poche la petite boîte métallique contenant un tampon encreur et glissa une liasse de billets dans son portefeuille. (Les pièces d'argent qu'il avait en poche avaient toutes été frappées entre 1920 et 1930.)

Il ôta son veston et retira son gilet. « On ne devait plus beaucoup en porter maintenant, » pensa-t-il. Il remit le veston et ajusta son nœud de cravate.

Il demanda par téléphone à la réception qu'on lui trouvât un taxi. Il pouvait attendre au lendemain pour garer son auto qui ne lui était plus nécessaire.

*
* *

Une fois installé au *Club des Alliés,* un verre devant lui, il parcourut la salle d'un regard attentif.

« Peut-être ne viendra-t-il pas, » se disait-il. « Il va falloir que je téléphone à son journal demain matin. »

Sa consommation lui paraissait insipide.

« Le temps presse, pourtant, » pensa-t-il.

Il était plus de deux heures du matin quand Ray arriva enfin. L'homme venu du futur reconnut aussitôt le journaliste. Mais il s'aperçut que sa mémoire avait vieilli les autres, à la mesure de son propre vieillissement. Par le simple jeu de son imagination, il avait gratifié Ray de cheveux clairsemés, d'une taille épaissie et de bajoues pendantes Le Ray qu'il vit entrer lui sembla s'être baigné dans quelque fontaine de Jouvence. L'homme venu du futur le prit d'emblée en grippe.

Il se leva pourtant et se fraya un passage à travers la foule jusqu'à la table de Ray.

— « Vous êtes bien Ray? Ray Levos? »

— « Oui, pourquoi? »

— « Je crois, » lui dit l'homme venu du futur, de la voix qu'il réservait en général aux étudiants qu'il invitait à déjeuner, « que nous avons des amis communs. »

« Il faut faire bien attention, » pensait-il, « et surtout ne pas lui laisser la moindre chance de discuter, du moins pas avant que je sois dans une meilleure position qu'en ce moment pour le convaincre. C'est la première étape : il faut commencer par convaincre quelqu'un. »

Ray l'observait.

Il voyait un vieil homme vêtu d'un complet démodé et mal coupé, avec un col de chemise trop grand et tout fripé, au-dessus d'une cravate mal nouée. Des ongles douteux, des joues hérissées d'une barbe grise de la veille... Mais les yeux du vieil homme brillaient étrangement dans sa face ravinée.

— « Ah ! oui? » dit Ray. « Asseyez-vous donc. »

« Il entrevoit un article, » pensait le vieil homme. « Une note vécue pour son éditorial : *Hier soir, au Club des Alliés, un vieux monsieur d'allure universitaire venait s'asseoir à ma table... Excellent préambule.* »

Le vieil homme sourit à peine et s'installa dans un fauteuil.

— « Des amis communs? » fit Ray d'une voix où l'intérêt professionnel n'arrivait pas à dissimuler une vague irritation.

— « Je connais très bien Gene Martin... »

« Ne t'énerve donc pas comme cela ! » pensa-t-il.

— « Ah ! oui? Aux dernières nouvelles, Gene était chargé de cours à l'Université d'Oregon, n'est-ce pas? Comment va-t-il? »

— « Il aura une chaire l'année prochaine. »

— « Pas possible? Dites donc, » fit soudain Ray en regardant son interlocuteur de plus près, « vous ne seriez pas son père, par hasard? »

— « Non, je ne suis pas son père. »

— « Vous lui ressemblez un peu. Une cigarette?»

— « Merci, » dit l'homme venu du futur.

Ils allumèrent des cigarettes.

— « Gene est un garçon très brillant, » dit le journaliste.

— « Un des plus brillants du pays, » dit l'homme venu du futur, qui se mit à tousser.

Ray se leva à demi de son siège. « Ça ne va pas? »

— « Il fait... On manque d'air d'ici... J'ai du mal à respirer. Ça va passer... »

(Il se disait : « Comme Job, j'ai été affligé ; ma réussite sera en proportion de ma souffrance. Oh ! cette maudite douleur ! C'est dur de surmonter la réaction...) »

— « Je vais vous chercher quelque chose à boire, » proposa Ray.

— « Non, merci. Non, ne vous donnez pas cette peine. Je vais déjà mieux. »

— « C'est une mauvaise toux que vous avez là... »

— « ...C'est de l'asthme, je crois... Ouf... ça va mieux ! »

Ils se trouvaient à un moment crucial de l'Histoire, mais on ne s'en fût guère douté à en juger par ce cadre banal, ces tables, ces stupides clients pareils à tant d'autres et ce baldaquin de fumée bleuâtre... C'était

à vous donner le frisson de pouvoir se dire : pour une fois dans ma vie je suis l'être le plus important qui ait jamais vécu. C'était une chose effrayante...

Il tira de sa poche le tampon encreur et l'ouvrit. Il prenait plaisir à la lenteur de ses mouvements. Cela lui rappelait la vieille technique du « ralenti » au cinéma.

« Et pourtant, » pensait-il, « cet instant n'est pas au fond plus crucial que celui qui l'a précédé ou que ceux qui le suivront jusqu'à l'heure de mon succès définitif. Mais dans cette pièce sombre, toute remplie de fumée, on a cette impression... Mon nez me chatouille... Parviendrai-je à le convaincre? »

Il appuya les doigts de sa main droite sur le tampon et apposa ses empreintes sur le dos de sa carte de membre du club.

« Je suis arrivé à la conclusion que c'était la meilleure méthode, » pensait-il. « Ma démarche se colore ainsi fort à propos de secret et de mystère. »

Il contempla un instant le résultat de son geste et s'essuya les doigts avec son mouchoir. Il tendit la carte à Ray par-dessus la table.

— « Qu'est-ce que c'est que ça? » dit l'autre, surpris.

— « Vous êtes journaliste, Ray... »

« Du diable si je l'appelle Monsieur ! » pensait-il.

— « Vous connaissez sûrement des gens dans la police... enfin quelqu'un qui pourrait *corrélationner*... pardon, je veux dire vérifier ces... »

« Attention aux anachronismes de langage, » se disait-il. « Tiens-t'en aux mots du vocabulaire classique, au moins ce soir. Ne lui donne pas de soupçons... »

— « ...vérifier ces empreintes, aux archives du F.B.I.? » acheva-t-il.

— « C'est une requête assez étrange, Mr... euh? »

— « Mon nom est sur la carte. »

— « Ah ! en effet. Mr. Roberts... Bon... voyons, Mr. Roberts, que signifie toute cette plaisanterie? »

Le vieil homme se pencha en avant.

— « Je cherche à vous convaincre de mon identité. »

— « Vous pourriez commencer par me l'apprendre ! »

— « Je voudrais que vous me téléphoniez à l'hôtel Wilton quand vous aurez fait examiner ces empreintes, » dit-il en se levant. « Gene était votre camarade de chambre à l'Université. Je le connais très bien Il vous sera reconnaissant de tout ce que vous pourrez faire pour moi. »

Comment sonnaient ces dernières phrases? Dans quelle mesure cédait-il en les proférant à un goût caché pour le mélodrame? Avait-il fait tout ce qui était en son pouvoir? Etait-il digne de sa mission? (Non, à cela il ne fallait surtout pas penser : si on l'avait chargé de cette effroyable responsabilité, c'est qu'il en était digne). Mais n'espérait-il pas, dans son subconscient, que Ray ne vérifierait pas l'identité des empreintes? (Comment cette pensée lui était-elle donc venue? Bien sûr qu'il était digne de sa mission...)

— « Attendez un instant, Bon Dieu !... »

Mais l'homme venu du futur était déjà à mi-chemin de la porte.

« Et voilà, » pensa-t-il. « Il me rappellera. J'espère que j'ai bien joué mon rôle... »

Ray se renfonça dans son fauteuil en contemplant la carte.

***

Deux jours plus tard, dans sa chambre d'hôtel, le vieil homme était allongé sur son lit, en train de fumer une cigarette. Il en avait fumé quatre paquets depuis sa conversation avec Ray. Il achevait de se remettre d'un bon rhume. Il ne s'était fait servir qu'un seul repas en deux jours, mais il n'avait pas faim.

« La piqûre a mis plus longtemps qu'elle n'aurait dû à me débarrasser de mon rhume, » pensait-il. « Peut-être me la suis-je mal faite ; peut-être après tant d'années où je n'ai pas connu de rhume, ma résistance naturelle a-t-elle complètement disparu. Pourvu que je ne rattrape pas quelque autre maladie oubliée ! »

Il écrasa le reste de sa cigarette dans le cendrier.

« Je lui laisse encore un jour pour me téléphoner. S'il ne le fait pas avant que j'aie achevé les deux paquets de cigarettes qui me restent (en me rationnant à une par heure, pas plus) je tâcherai de trouver quelqu'un d'autre. Un membre du Congrès, peut-être... Oui, un parlementaire ferait bien l'affaire... Mais Ray me téléphonera... »

Il s'assit avec effort en pensant : « Mon rhume est fini, mais mes crises me reprennent. Leur intensité ne diminue pas, bien au contraire. »

Il se laissa retomber en arrière. « Si l'on est assez bon mathématicien, » pensait-il, « on comprend que le temps est pareil à une gelée sensible : chaque onde de compression que je produis le traverse et trouble mon « coefficient de compatibilité ». Les ondes progressent, rebondissent contre moi et mon corps les interprète en frissons et en accès de fièvre (1). »

Il avait envie de tendre le poing au mur. Mais cela aurait exigé une trop forte dépense d'énergie. Il resta immobile.

« Je devrais fumer une cigarette...

» Il faut que je mange... »

Il téléphona au restaurant de l'hôtel et fit sa commande.

« J'ai déjà provoqué certaines modifications dans le temps, » pensait-il. « Ce sont elles qui engendrent les ondes de compression. J'ai créé un nouveau temps historique différent du nôtre. Un temps à côté duquel le nôtre reste statique. Mais en quel point précis mes actions

---

(1) La théorie selon laquelle le temps n'est pas uniforme a été fréquemment utilisée dans les sciences. Dans la relativité d'Einstein, le temps varie avec la vitesse. Lecomte du Nouy, l'auteur de « *L'homme et sa destinée* », suppose un temps intérieur des organismes vivants, différent du temps extérieur des horloges. Enfin, la nouvelle relativité de Milne et Haldane envisage aussi deux temps différents : le temps cinématique et le temps dynamique.

L'idée de Kris Neville est celle d'un temps *humain*, superposé au temps des sciences physiques et dans lequel les événements passés peuvent être modifiés.

modifient-elles le futur? Ce doit être au point d'interférence directe où les deux temps coïncident. Dieu merci !... Je serais déjà mort s'ils ne se rejoignaient pas quelque part. C'est forcé, du reste, sinon le point d'interférence directe ne serait jamais atteint...

» Si seulement nous avions eu plus de temps pour nos expériences ! Si la chatte avait pu parler... Cette apparition des deux chattes un mois avant l'achèvement de la machine... Ce n'était pas une impression banale que d'entrer dans le laboratoire et de constater que Minouche s'était dédoublée, qu'il y avait maintenant deux Minouche : celle du présent et celle du passé. Après tout, cela ne faisait que deux sales bêtes. J'ai toujours eu les chats en horreur...

» Si la première Minouche avait pu parler, nous aurions compris que c'était une onde de compression qui l'avait tuée. L'onde engendrée par l' « accélération » subie par l'*autre* Minouche (1). C'est pénible comme mort : elle a hurlé, craché, griffé... Pourtant, avec cette preuve tangible de notre succès, nous avons pu finir en avance sur le programme.

» Ma « compatibilité » garantit l'existence d'une sorte d'élasticité temporelle, d'une « tolérance » du temps à ma propre influence. (Un simple coup de pouce donné aux événements, serait-ce au temps de la préhistoire, *pourrait* aboutir à créer un monde qui n'aurait jamais entendu parler de Hitler !) Aussi n'ai-je pas le droit de me laisser détruire par un acte inconsidéré. Si, par exemple, je prenais un taxi qui sans moi aurait servi à conduire une jeune fille à son train, et si cette jeune fille avait dû y rencontrer son futur mari, pour avoir de lui un enfant qui aurait pu devenir mon... C'est si difficile de savoir...

» Je me souviens qu'au moment de mettre Minouche dans la machine j'ai pensé : « Tu vas la tuer. » Mais je ne pouvais pas reculer. Je n'en étais pas capable.

» Le passé crée le futur, coule le futur dans un moule rigide. Cela, c'est sûr. On ne peut pas échapper au passé.

» Mais d'un autre côté, sans la deuxième Minouche, nous n'aurions pas su ce qu'exigeait le passé et, ne le sachant pas, nous n'aurions pas compris que nous faisions *seulement* les actes qui *devaient* être faits... Oh ! quel enfer !

» C'est prêt, » ai-je dit. — « *Essayons-la alors*... » J'ai mis l'aiguille du cadran à la puissance minima. — « L'essayer, mais avec quoi? » — « *Avec la chatte.* » — « Si tu veux, » ai-je dit...

» Mon Dieu ! cesse donc de penser à ça.

» Un bon steak me fera du bien. C'est nourrissant. Je voudrais bien qu'ils se pressent un peu de me l'apporter.

» Après, nous avons été très ébranlés. Nous avons expédié un cendrier dans le passé en mettant la machine à la puissance maxima : du coup nous avons fait sauter une demi-douzaine de circuits. A quelle

(1) Bien entendu, l'auteur se rend compte des limitations qui doivent naturellement s'opposer à toute modification du passé. Si son « pseudo-temps » possède une certaine élasticité, ce fait même entraîne le danger d'y créer des « vibrations » extrêmement violentes.

distance dans le passé avons-nous envoyé le cendrier, je l'ignore encore. En prenant comme base de calculs les résultats obtenus avec Minouche, ç'a dû être au moins jusqu'en 1929. Cependant, la « limite de compatibilité » peut avoir été plus proche de nous. Danny (mais je n'ai jamais vraiment eu confiance en lui) faisait les calculs avec moi pendant que les techniciens réparaient la machine.

» — Essaie donc avec la chatte, » avait dit Danny. Je voulais dire non, mais nous avons quand même pris la chatte...

» Assez ! Cesse donc d'y penser... »

Son corps était trempé de sueur quand il entendit frapper à sa porte.

— « C'est le maître d'hôtel, » dit une voix.

— « Entrez, entrez, » répondit-il désespérément...

Ray téléphona plusieurs heures après.

— « Je suis dans le hall, puis-je monter? »

— « Oui, montez, je vous en prie, » dit-il.

Il fut surpris lui-même du soulagement qui faisait trembler sa voix. C'en était honteux. « S'il n'était pas venu, » pensa-t-il, « j'aurais trouvé quelqu'un d'autre. »

Puis il pensa : « J'espère que le futur n'exige pas qu'il soit ailleurs qu'ici en ce moment ! »

Ces minimes changements apportés au futur étaient une épreuve pour lui : il était condamné à en souffrir.

« Mais je lutterai, » se promit-il. « Je ne plierai pas. Mes souffrances m'ennoblissent. (Pourtant je n'y prends pas plaisir : cette délectation morose n'est pas du plaisir.) »

Ray frappait à la porte.

— « Entrez ! »

Ray entra.

— « Asseyez-vous. »

« J'étais sûr qu'il viendrait, » pensait le vieil homme.

Ray s'assit.

— « Votre truc est bougrement astucieux, mon cher. Comment vous y êtes-vous donc pris? »

— « Je suis Gene Martin. »

Ray secoua la tête.

— « Vous ne me ferez pas avaler ce bobard ! Gene a un an de moins que moi. »

— « Regardez-moi mieux. »

— « Je suis prêt à admettre que vous êtes de sa famille, mais... »

— « Non, je suis « lui ». Je suis ce qu'il sera dans le futur. »

— « C'est grotesque, » répliqua Ray. « Où voulez-vous en venir? »

« *Il faut que j'arrive à te convaincre,* » pensait Gene. « *Il le faut.* »

— « Pose-moi des questions sur Gene, tu verras bien. »

— « Je me suis assuré que Gene était encore à l'Université d'Oregon. »

— « Pose-moi des questions, » supplia le vieil homme.

— « Soit. De quelle couleur était la robe de Mary le jour du bal de notre promotion? »

— « Non, pas cela ! » cria Gene avec affolement, en faisant craquer ses jointures. « Voyons, Ray, tu ne peux pas espérer que je me souvienne d'un détail pareil ! »

« Ai-je beaucoup oublié? » se demandait-il tout bas avec un sanglot muet.

— « Elle avait une robe bleue, » précisa Ray. « Pouvez-vous me décrire le tableau accroché au-dessus du lit de Gene? C'est là une question acceptable, j'espère? »

— « La gravure avec les Indiens? » dit Gene avec joie. « Elle a pour titre *Le Dernier Guerrier,* ou quelque chose comme cela... Tu l'appelais toujours : « *Retour d'une conférence avec le Grand Père Blanc de Washington.* »

Avec une lenteur calculée, Ray alluma une cigarette et en tira une profonde bouffée.

— « Vous souvenez-vous de ce que j'ai fait le jour où Ed a chipé le texte de la composition d'histoire au Dr. Ewing? »

— « Oui, » dit vivement Gene. « Ma réponse devrait te convaincre : tu as donné la liste des réponses aux étudiants et *tu as fait annuler la composition.* »

Ray s'agita sur son siège, de plus en plus mal à l'aise. « Vous devriez ouvrir la fenêtre. On étouffe ici. » Il posa sa cigarette sur le cendrier. « Je crois, » dit-il, « qu'il y a une question dont Gene et moi sommes seuls à connaître la réponse. »

— « Tu vas me demander qui était Nelly Striebor Dawes? Nous étions tous les deux en seconde année de licence, Ray. »

— « N... de D... ! » dit Ray. Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Il l'ouvrit et jeta un coup d'œil au dehors. A l'autre bout de la ville, les projecteurs du Monument de Washington s'étaient allumés. Le soleil ne laissait plus traîner dans le ciel que quelques lueurs crépusculaires. « N... de D... ! » répéta Ray.

Il tourna le dos à la fenêtre. « Vous jouez bien la comédie. Tellement bien que pour un peu je croirais que vous êtes vraiment Gene. »

« J'en étais sûr, » pensa Gene. « Je savais bien que j'arriverais à le convaincre. Je n'étais pas inquiet. »

— «Tu as constaté toi-même que mes empreintes étaient bien celles de Gene, » rappela-t-il au journaliste.

— « Que signifient toutes ces bêtises que vous racontiez à propos du futur? »

— « Regarde-moi : je suis vieux et le Gene de l'Université d'Oregon est plus jeune que toi. Téléphone à l'Université. Je paierai la communication si tu veux. Demande l'Institut de physique. On te dira que Gene y a fait normalement ses cours aujourd'hui. Tu pourras même peut-être l'avoir au bout du fil. Comment pourrais-je à la fois être ici et là-bas? »

— « Mais c'est impossible ! Ce serait un déplacement dans le temps... C'est impossible. »

Gene montra du doigt le téléphone.

— « Oh ! Je sais bien qu'il est là-bas, » dit Ray.

— « Tu te déplaces toi-même dans le temps, Ray ! Cela t'arrive à chaque seconde. C'est une route qui n'est pas à sens unique, voilà tout. »

— « C'est absurde, » protesta Ray. « Vous ne pouvez pas dire cela. On ne peut pas ralentir, ni accélérer le temps, ni le faire changer de sens. L'homme ne peut que le mesurer. »

« Il est décidément toujours aussi bête et aussi têtu, » pensait Gene.

— « Je ne peux pas t'expliquer la théorie mathématique du temps, Ray. Si tu avais réussi tes examens de mathématiques supérieures, tu ne serais pas devenu journaliste. »

— « Enfin, voyons, c'est contraire à la raison ! Le temps n'est qu'une mesure inventée pour évaluer le rapport de certaines transformations...

— « Je vais tâcher de t'expliquer, » dit Gene. « Ne pense pas au temps comme à un tout. Pense qu'il s'agit d'une chose divisible. Il y a un temps historique, qui gouverne l'histoire humaine. Mais ce temps est différent de celui qui détermine les phénomènes du monde physique, comme... mettons la dégénérescence de la radioactivité. Il est conditionné en effet par les événements humains. Le fait qu'un homme mette une heure ou une journée pour parcourir 200 kilomètres n'a pas d'influence sur le temps interstellaire, mais modifie grandement le temps historique. J'influence le temps historique et suis influencé par lui, mais je n'influence pas le temps radiologique (1).

Ray jeta un coup d'œil autour de lui.

— « Un verre ne me ferait pas de mal, » dit-il. « Soit. Je veux bien vous appeler Gene. Et j'écouterai ce que vous avez à me dire. »

— « Je vais commander une bouteille de quelque chose en bas. Du whisky ? »

— « Ce sera parfait, » dit Ray.

***

Tout en attendant la bouteille, Gene pensait : « Il faut que je m'efforce d'aller au-devant de ses arguments. Il faut que je tâche de deviner ses pensées pour contredire ses objections à l'avance. »

Quand chacun d'eux eut un whisky-et-soda à la main, Gene déclara : « Il faut que tu m'aides à voir le Président. »

— « Le Président ? » répéta Ray stupéfait. « Mais quand bien même je le voudrais, je ne pourrais pas vous obtenir une audience. »

« Il ment, » pensait Gene, « mais je ne me laisserai pas décourager. Il m'aurait mon audience, s'il le voulait. »

---

(1) L'explication donnée ici n'est nullement absurde. Des spéculations de ce genre se trouvent dans des livres aussi sérieux que « *Espace-Temps-Matière* » de Weyl ou « *Cybernétique* » de Wiener. Kris Neville a essayé de les exposer sans avoir recours aux mathématiques, ce qui, bien sûr, est extrêmement difficile.

— « Il le faut, entends-tu ? » dit-il tout haut.

Ray posa son verre sur le sol.

— « Je vous ai dit que je vous écouterais. Mais ça ne signifie pas que j'aie des ordres à recevoir de vous. Vos façons ne me plaisent pas, mon cher. »

Gene cligna rapidement des yeux.

— « Allons, allons, ne t'énerve pas, » dit-il.

« Tu t'y es mal pris, » pensait-il. « Il y a des gens qu'il ne faut pas brusquer. »

— « Je te demande pardon, Ray, » reprit-il. « Je me suis mal exprimé Je suis un vieil homme fatigué. Très fatigué, Ray. Ne me dis pas qu'il est impossible que je voie le Président, Ray. Je t'en prie, ne me dis pas cela. »

— « Je ne vous dis que la simple vérité. Même si je le voulais, je ne pourrais vous servir à rien. Le Président s'apprête à partir en croisière pour quinze jours. »

« Il ne m'aime pas, » pensa Gene. « Il ne m'a jamais aimé. »

— « Les gens ne m'aiment pas, » dit-il d'une voix pathétique. « Je sais bien que je n'ai pas le caractère facile. Je le reconnais. Je regrette de t'avoir fâché. Ce n'était pas mon intention. Je suis un vieillard et je croyais que tu m'aiderais. J'ai un tel besoin d'aide... » Il leva les deux mains. « Il faut que je m'humilie, » pensa-t-il. « Regarde ces mains : elles n'ont plus de force. On m'a chargé d'une tâche qui convenait à un homme jeune. On commet toujours la même grande erreur. On envoie les vieux en mission dès qu'il y a quelque chose d'important à faire. Hommes d'Etat, généraux... c'est toujours la même chose. On garde les jeunes pour les faire tuer. Dans mon cas il y a cependant une différence, Ray : ils ont envoyé un vieillard se faire tuer ! Il faut que je puisse remettre mon sort entre des mains jeunes. Seul, je ne peux rien. Je ne suis qu'un vieillard impuissant. »

— « Vous feriez mieux de m'expliquer d'abord pourquoi vous tenez à voir le Président. »

« Cela va mieux, » se dit Gene. « Je ne suis qu'un pauvre vieillard et il me prend en pitié. C'est vrai, du reste : je suis vieux et faible. Il va m'aider. Il faut qu'il m'aide... »

— « *Il faut que je modifie le futur,* » dit-il.

Ray s'enfonça plus profondément dans son fauteuil ; il observait son interlocuteur entre ses paupières mi-closes.

— « Je vous ai promis de vous écouter, » remarqua-t-il.

Les yeux du vieil homme brûlaient de fièvre. Il se pencha en avant, écartant ses mains tendues, comme si, à elles deux, elles soutenaient la substance matérielle de ses arguments, comme s'il pouvait offrir ceux-ci à Ray comme quelque chose de concret. Sa barbe de trois jours donnait à son visage une expression plus fanatique que jamais.

— « L'humanité est sur le point d'être détruite, » dit-il.

Il s'éclaircit la voix. « Il faut qu'il me croie, » pensa-t-il.

Il reprit :

— « Toute l'humanité. Sur la planète entière... » Il s'énervait maintenant. « En ce moment, dès l'époque où nous sommes, il existe une région où se prépare cette catastrophique destruction. Il faut l'éliminer, la neutraliser, la détruire... Il faut que nous menions notre guerre à sa fin sans détruire pour cela toute vie ! »

La voix de Ray était tendue.

— « Vous.. Si je vous comprends bien, vous voulez demander au Président de lancer des bombes atomiques sur je ne sais quelle ville de Russie? » Il reprit son verre.

Gene passa sa langue sur ses lèvres sèches. Ses mains tremblaient de surexcitation. « De Russie? Non, Ray, pas de Russie. »

— « Mais alors? »

— « Il s'agit de l'Australie, De l'Australie du Sud. »

— « Hé là, hé là... » protesta Ray.

— « Je t'en prie, » implora Gene qui se renversa en arrière en cherchant désespérément à reprendre son souffle.

Il se redressa en secouant la tête, se leva et se mit à arpenter la chambre.

— « Ton point de vue est erroné, Ray. Tu penses en chauvin. Tu te dis qu'en ce moment l'Australie est ton alliée. Mais comment sais-tu qui sera notre ennemi dans l'avenir? Comment peux-tu savoir l'état des alliances d'ici quelques années? Prévoir tous les renversements qui peuvent se produire? Pense à ce qui s'est passé ces dernières années... Peu m'importe de quel côté est l'Australie en ce moment ; ce qui m'intéresse c'est de sauver au moins une partie de l'espèce humaine. »

— « Votre histoire ne tient pas debout, » protesta Ray. « Si une explosion atomique avait provoqué une catastrophe et détruit l'univers, vous n'auriez pas eu le temps de vous échapper dans une machine à explorer le temps, et encore moins de vous préparer au voyage. »

— « Tu raisonnes avec les idées de ton temps, Ray. Il faut que tu adoptes celles du nôtre. Il ne s'agit pas d'une explosion atomique, mais d'une hormone de croissance. Elle inhibe toute vie végétale, elle neutralise la chlorophylle. Elle est transportée par une bactérie aérobie qui se multiplie avec une rapidité énorme. Elles ont pénétré partout. Si tu voyais nos champs de blé, nos forêts, nos pelouses, nos jardins (1)... » Il s'arrêta et ajouta soudain : « *Devrais-tu te trouver ailleurs qu'ici en ce moment ?* »

— « Hein? » dit Ray. « Qu'est-ce que cela a à voir avec... Oui, j'ai décommandé un rendez-vous, c'est vrai. Mais ce n'était rien d'important. »

Gene fit une grimace de douleur, en sentant l'onde de compression s'abattre sur lui. Il retomba sur le lit en se tenant les côtes. « Laisse-moi

(1) A rapprocher de l'écho publié dans notre numéro 7 (page 14) sous le titre : « *Une arme de guerre inattendue* », et où se trouve évoquée une identique utilisation des hormones végétales en matière de guerre, mais dans un but exactement contraire : celui de développer démesurément la végétation.

en repos un instant, je t'en prie. J'ai peur que ton rendez-vous... Ah ! au diable ce... »

Ray se leva avec une gaucherie soudaine. « Qu'est-ce qui se passe? Vous recommencez votre numéro de vieillard épuisé. Etes-vous seulement malade? »

Gene avait du mal à respirer. « Oh !... non... non !... » souffla-t-il.

— « Comment diantre voulez-vous que je devine ce qui se passe dans votre cerveau? Puis-je faire quelque chose pour vous? »

Gene secoua la tête. « J'ai encore... un peu mal au côté... Mais je crois que ça va aller. » Son visage trempé de sueur était couleur de sable. « Pourrais-tu me chercher un verre d'eau? L'eau semble me faire du bien. »

— « J'y vais, » dit Ray en courant à la toilette.

Gene tremblait. « Il a peur que je meure, » pensait-il. « Après, il ne pourrait plus jamais savoir ce qu'il doit penser au juste de moi. Mais je ne mourrai pas. Pas encore, du moins. »

Ray emplit un verre d'eau et l'apporta jusqu'au lit.

— « Merci, » dit Gene. Il but le verre d'eau. Quelques gouttes coulèrent sur son menton. Il haletait.

— « Nous avions plus d'un mois pour nous préparer, » dit-il au bout d'un instant. « Nous venions de terminer la machine... Nous avions un contrat avec l'Armée. Nous... »

Ray avait regagné son fauteuil. « Pourquoi est-ce vous que le gouvernement a choisi? » demanda-t-il.

— « Il ne m'a pas choisi. Tout est dans une extrême confusion là-bas. Le... enfin, notre groupe de recherches a agi de sa propre initiative. Nous n'avions pas beaucoup de temps... Rien qu'un mois. J'ai été choisi... du consentement général. On a pensé que c'était moi qui avais le plus de chances de contacter ceux qu'il fallait pour la tâche qui m'attendait. »

— « Mais de quelle tâche s'agit-il au juste? »

— « Ah ! cela, c'est mieux, Ray. Beaucoup mieux. Je ne te demande que de te montrer raisonnable et de m'écouter... Je ne crois pas qu'il sera nécessaire de bombarder l'Australie. Il n'y aura peut-être même pas besoin de verser le sang. Pas beaucoup, en tout cas. Le Président sera peut-être forcé d'envoyer des troupes. Il faudra sûrement qu'il démolisse... Tu comprends, je ne sais pas avec certitude où en sont les choses à l'heure actuelle. Mais lui, quand je lui aurai tout expliqué, il saura ce qu'il doit chercher. Il verra bien ce qu'il convient de faire. Les choses sont peut-être déjà allées trop loin pour qu'une solution indolore soit encore possible... »

Ray se détendit dans son fauteuil.

— « Mettons que vous m'ayez convaincu. Je reconnais que votre histoire se tient bien. Surtout si vous êtes effectivement Gene Martin. Oui, ça se tient. Mais qu'est-ce qui vous fait penser que vous parviendrez à convaincre le Président? Moi, je suis un cas particulier, parce que je

connais Gene Martin, mais je doute que vous puissiez convaincre quelqu'un, qui ne le connaîtrait pas, que vous êtes bien *lui*, sans parler de... »

— « Si seulement je pouvais voir le Président ! Je t'ai déjà convaincu. Je suis armé pour le convaincre. Il faut m'aider, Ray. Je fais appel à toi. »

« Ça y est, » pensait Gene. « C'est facile. J'ai bien présenté mon affaire. »

— « Mais, Bon Dieu ! pensez un peu à ce que le Président devrait croire, sur votre seule parole ! »

— « J'ai des documents, des photos... »

— « Qui prouvera que ce ne sont pas des faux? »

— « Je pourrais discuter avec vos savants. Mes connaissances ne peuvent pas être un faux, Ray. »

Ray secoua la tête.

— « Je t'ai bien convaincu, toi, » dit le vieil homme.

Il se laissa aller. « Ça y est, ça y est, ça y est, » pensait-il. « Tu vas m'aider à obtenir une audience du Président. C'est tout ce qu'il me faut. »

— « Je remuerai ciel et terre pour vous obtenir une audience, » promit Ray.

Gene sentit un flot de confiance réchauffer son vieux corps. « Ahhh !... ça y est, enfin ! » pensa-t-il.

— « Pour demain? » dit-il tout haut.

— « Il me faudra au moins un mois. »

— « Oh ! non... Ce n'est pas possible ! »

— « Je regrette, Gene. Ces choses exigent du temps. J'ai l'habitude du monde et je sais ce que je dis. Il est impossible de rien faire avant qu'il soit revenu de vacances. »

— « Non ! » cria Gene. « Le mois prochain? Je... je ne vivrai pas jusque-là. Mon cœur... ces attaques... je n'ai pas plus d'une semaine devant moi. Je le sais. » Il grimaçait de dépit en tripotant nerveusement son oreiller.

— « Mais pourquoi diable a-t-on chargé d'une telle mission un homme dans votre état? »

— « Je ne suis pas le premier diplomate qui ait une maladie de cœur. Ils ne le savaient pas... Il y a eu une grande... enfin beaucoup de confusion... Il y a des complications là-bas... tout le monde est surmené, énervé... Je vis sur mes nerfs, Ray. A force de volonté... »

— « Mais est-il nécessaire que vous voyiez le Président lui-même? Ne pourriez-vous pas vous adresser à quelqu'un d'autre? N'y a-t-il pas une autre manière de vous y prendre? »

— « Non, non... Enfin... si... Il y a une autre méthode. » Gene se sentait tout à coup vieux et las. Chaque endroit de son corps lui faisait mal. « Elle pourrait réussir aussi. Oui, peut-être. Mais comment le savoir? Quel acte en apparence insignifiant pourrait avoir pour nous

un résultat identique? Non, nous n'en savons rien. Nous avons choisi la méthode la plus directe, la plus facilement applicable par un homme isolé disposant d'un temps limité, mais il y a tant, tant d'impondérables... » Il sentit son énergie se vider de lui. « Si, par exemple, Hegel n'avait jamais écrit ses livres, quel effet cela aurait-il eu sur Marx? Ou sur la Révolution d'Octobre? » (« Assez, » pensa-t-il. « Ton esprit commence à vagabonder. Je ne suis pas vaincu encore. Non, je ne suis pas vaincu. ») Il alluma une cigarette. « Je... Il va falloir que j'adopte l'autre méthode. Maintenant je n'ai plus le temps de faire autrement. »

— « Dites-moi, » demanda Ray, « en supposant que vous réussissiez, à quoi ressemblera le nouvel avenir que vous aurez créé? »

Gene sentit que ses nerfs se mettaient à vibrer. « Je n'en sais rien, » dit-il.

— « Comment savez-vous que l'humanité ne découvrira pas une autre manière de se suicider? »

— « Je n'en sais rien non plus. »

— « C'est bon, Gene, » dit Ray. « J'ai écouté votre histoire. Je suis journaliste et j'ai l'habitude d'écouter les gens. J'ai même accepté de vous aider à obtenir une audience du Président... »

— « Je serai mort avant que tu l'aies obtenue ! »

— « Vous ne pouvez pas en être sûr. En attendant je vous aiderai à voir qui vous voudrez. »

— « J'en suis sûr, » dit Gene avec lassitude.

— « Nous verrons, » dit le journaliste. Il se versa un second whisky et y ajouta un peu d'eau du robinet. Debout à côté du lit, le verre dans sa main droite, il observait la silhouette recroquevillée de l'homme venu du futur. « Et maintenant, laissez-moi parler un moment à mon tour... Admettons que vous soyez bien Gene; admettons que j'en sois convaincu... Je me souviens très bien de Gene. Ce n'était pas un homme aimable : je l'ai vu se mettre dans des rages insensées. Mais laissons mes réactions personnelles de côté. Gene était un homme qui n'avait pas confiance en lui : un homme aigri, effrayé par la société. Peu à peu, il s'était complètement replié sur lui-même. Une seule chose comptait à ses yeux : lui-même. Il s'imaginait toujours tenant les premiers rôles. Il était brillant, certes, mais en même temps vindicatif, méchant... Il vivait dans son laboratoire au lieu de vivre dans le monde réel. Il n'aimait que ce qu'il pouvait peser, mesurer, résoudre en équations. Pour lui, tous les problèmes devaient avoir une solution ; tout devait être ou noir ou blanc. Pas de milieu. Il n'a jamais pu comprendre que la société n'est pas un laboratoire. Vous voyez où je veux en venir? Non, laissez-moi finir... Il a fort bien pu devenir un homme à l'esprit faussé, un homme dangereux... Comment savoir dans quelle mesure le temps l'aura changé? Ses rancœurs se sont-elles apaisées ou aggravées? Est-il devenu meilleur ou pire? Qui peut savoir ce que sont ses véritables mobiles? »

— « J'ai des documents, des photos..., » dit Gene en se tordant les mains dans sa surexcitation.

— « Ce sont peut-être des faux. »

Les lèvres de Gene se pincèrent en une mince ligne droite. Il fit un effort surhumain pour maîtriser sa rage. « N'oublie pas que je fais le sacrifice de ma vie ! » cria-t-il en se levant d'un bond et en agitant les mains. « Oui, de ma vieille vie. Ce n'est pas beaucoup. Mais j'offre tout ce que j'ai, tout ce qu'un vieillard peut avoir au monde... »

— « L'Histoire est pleine de fanatiques, » dit doucement Ray.

— « Oh ! sois maudit, oui, *maudit !* » hurla Gene en brandissant son poing sous le nez de Ray. « J'en ai assez supporté. J'ai le double de ton âge et tu n'es qu'un imbécile. Je ne supporterai pas davantage ton impudence. Tu m'as harcelé de questions destinées à me faire passer pour un menteur. Tu... »

Il retomba sur le lit, haletant, se tordant sur lui-même, une de ses mains griffant sa poitrine, du côté du cœur. Son visage avait pris une teinte violacée.

— « De l'eau ! » implora-t-il. « C'est encore pis que tout à l'heure... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! *Je ne peux pas mourir !* Je ne veux pas ! Je ne veux pas... Je ne veux pas... »

Ray remplit le verre d'eau avec des mains qui tremblaient. L'intonation aiguë, impérieuse, presque hystérique du vieil homme était effrayante à entendre.

— « Non ! Non !! Non !!! » hurla-t-il en s'efforçant de s'asseoir.

Ray revint près de lui. « Là, là... Buvez ça.... »

Gene ne faisait pas attention à lui. Il retomba sur le lit. Ses mains s'accrochaient nerveusement au dessus de lit. « Non, non, non ! » cria-t-il encore. Puis sa respiration se fit plus aisée. Il se détendit d'un seul coup et se mit à pleurer.

— « Je voudrais bien savoir ce que je dois penser, » dit lentement Ray. « Venez-vous parmi nous pour accomplir les desseins de la Providence ou ceux du Diable? Etes-vous un messie ou un démagogue? »

Avec effort, Gene parvint à s'asseoir. « Je te dis la vérité, Ray. Quelles garanties veux-tu avoir sur la personnalité d'un homme choisi par les circonstances et le destin pour tâcher de sauver ce qui reste de l'espèce humaine? *Peux-tu te permettre de ne pas me croire?* Voilà la vraie question. »

— « Je ne suis qu'un journaliste... »

D'un geste lourd, Gene prit le verre et en avala avidement le contenu. « C'est bon, » dit-il. Il reposa le verre et tendit le poing vers le mur. « Non, par tous les diables, tu ne m'arrêteras pas ! Frappe-moi, persécute-moi tant que tu veux, mais tu ne m'arrêteras pas ! »

Il se tourna vers Ray. « C'est la destinée, » gémit-il. Il tira gauchement une cigarette de sa poche. La précédente fumait encore dans le cendrier. « Il faut m'aider, Ray. Je n'en ai plus pour longtemps. Il faut que tu marches avec moi. »

— « Ce n'est pas à moi de dire si vous êtes animé de sentiments humanitaires au sens le plus élevé du mot, ou si vous êtes une espèce de fanatique ou de dément. Je n'ai pas qualité pour en juger. Qui voulez-vous voir? »

— « ...Gene Martin. » La douleur de son côté l'avait repris.

« Il faut que tu marches avec moi, » pensait-il. « Tout seul, je ne survivrai pas. Je suis un pauvre vieillard impuissant... A la prochaine vague de compression, mon cœur risque... »

— « Mais Gene Martin, c'est vous! Pour l'amour de Dieu, pourquoi voulez-vous *vous voir vous-même?* »

— « Il... Je... Enfin, Gene... connaissait un certain Wilson, » balbutia Gene. « Il avait une véritable vénération pour Gene... quand il était au collège. Tu n'as pas encore entendu parler de lui, mais normalement cela viendra. C'est ce Wilson qui prendra un jour la décision cruciale de répandre l'hormone dans le monde. Il sera placé devant une alternative. Il a choisi... il choisira la mauvaise solution. Le psychologue de notre groupe de recherches (n'oublie pas que la psychologie est devenue infiniment plus scientifique qu'aujourd'hui) pense que, s'il avait subi un choc émotif grave dans sa jeunesse, son choix aurait pu être différent. Comme ce choix est une question de vie ou de mort, le choc en question doit être judicieusement choisi. En ce moment il est jeune, il connaît Gene... Il a une vive affection pour lui; si cette affection est assez profonde, Gene peut provoquer le choc en question. Nous avions d'abord pensé supprimer Wilson, mais cela risquait d'être inutile parce que nous ignorions quel genre d'individu l'histoire choisirait alors pour tenir son rôle... Si le choc est assez grave, le psychologue pense qu'il y a une bonne chance pour que la décision future de Wilson soit alors la bonne... Oh! que j'ai mal!... J'espère pouvoir vivre assez longtemps... Il le faut; c'est tout ce que... »

— « Mais que devra donc faire Gene? »

— « Se suicider, » dit le vieillard. « Il faut qu'il se tue en présence de Wilson. J'ai sur moi une lettre toute prête annonçant son suicide. »

Ray, stupéfait, resta immobile.

— « Mon Dieu! Mais c'est... ce serait... Un suicide? Un *double* suicide? Vous vous détruiriez... »

— « C'est la seule solution maintenant. Il faut que j'arrive à me convaincre moi-même de me suicider pour sauver la vie sur notre planète. » Il frissonna en pensant à la vague de compression qui déchirerait son corps actuel. Il se souvenait de Minouche.

Le visage de Ray était livide. Ses mains tremblaient. Ses sourcils se froncèrent. « *Vous rendez-vous compte de ce que vous venez de faire?* » dit-il.

— « Quoi? Quoi? » dit Gene, sentant son estomac se glacer.

Ray parlait d'une voix lente, comme avec effort. « Si je vous avais offert de vous obtenir une audience du Président... »

— « Il n'y a plus assez de temps. »

— ... c'était parce que l'ultime décision n'aurait pas eu à être prise par moi. Je pouvais vous présenter à n'importe quel personnage haut placé sans engager ma propre responsabilité. Mais maintenant... Si je vous laisse sortir vivant de cette pièce, ce sera *moi* qui aurai pris la suprême décision. *Etes-vous l'agent d'un futur Hitler? Ou d'un autre Staline? Il faut que je sache la vérité!* Je suis le seul homme au monde qui puisse empêcher Gene Martin de mettre son plan à exécution !... »

« Mon Dieu, mon Dieu... » pensa le vieil homme. Ses lèvres étaient exsangues.

— « Eh bien, » demanda-t-il faiblement, « que vas-tu faire? »

Sans revenir sur les développements que lui a donnés Kris Neville, on peut rappeler pour finir que l'idée du « passé modifiable » servait de base au « Voyageur imprudent », *de René Barjavel, un des romans les plus étonnants qui aient été écrits à propos de voyages dans le temps (il semble d'ailleurs que nous ne puissions publier une nouvelle sur ce sujet sans le citer, puisque nous l'avons déjà fait pour* « Désirs de roi », *dans notre numéro* 4, *et pour* « Un nouveau départ », *le mois dernier*).

On y voit le héros, après une succession d'aventures, décider finalement de tuer Bonaparte au siège de Toulon, ...pour renverser le cours de l'Histoire! Mais son attentat échoue grâce au dévouement d'un soldat qui offre son corps comme rempart contre les balles. Or, ce soldat n'est autre que le propre ancêtre du voyageur dans le temps. Il meurt, sans avoir encore à cette époque engendré d'enfants... *Et, dès lors, le héros cesse d'exister, il est* annulé, *« rayé » de la surface de la terre. Tout se passe comme s'il n'avait jamais vécu; personne parmi ceux qui l'ont connu ne se souvient de lui, rien de ce qu'il a accompli n'a eu lieu!*

Le thème de Kris Neville a également été employé par Clifford D. Simak, l'auteur du célèbre « Demain les chiens », *dans un roman intitulé* « Dans le torrent des siècles », *(et jusqu'ici publié, en France seulement sous forme de feuilleton). Le sujet en est une guerre dans le temps, dont le but est* d'intervenir *dans une circonstance primordiale du passé.*

Il y a en effet, dans ce passé, un homme qui a écrit un ouvrage métaphysique « inspiré », lequel a révolutionné plus tard le monde et amené un nouvel ordre des choses. Il s'agit, pour une partie des belligérants qui remontent le cours du temps, de tuer cet homme avant *qu'il ait écrit son livre, de façon à transformer, selon leurs vues, les formes de leur propre époque. Et l'autre partie cherche à les en empêcher.*

Il s'ensuit une série de péripéties extraordinaires qui font de cet ouvrage un des plus délirants — et des plus prenants — du genre. Malheureusement, sa complexité et son côté d'avant-garde risquent d'en retarder indéfiniment la publication en volume, qui serait indiquée pourtant dans une collection comme celle de Denoël.

Le Bar de Gavagan

(*Gavagan's Bar*)

par L. SPRAGUE DE CAMP et FLETCHER PRATT

Le célèbre expert de la marine américaine, le commandant Sprague de Camp, et le non moins célèbre historien militaire Fletcher Pratt présentent dans la vie de tous les jours l'aspect de citoyens aussi sérieux que tranquilles. Mais enfermez-les tous les deux en compagnie d'une machine à écrire et il s'ensuivra les désordres les moins attendus. Car seuls ils se sont octroyés le privilège de narrer les événements qui se produisent régulièrement dans « le Bar de Gavagan », quelque part dans Greenwich Village, ce Saint-Germain-des-Prés new-yorkais.

Mais d'abord, qu'est-ce que « le Bar de Gavagan »?

Il est de ces lieux où souffle l'esprit de « l'Ange du Bizarre » de Poe. Ce petit bistrot à l'européenne « découvert » par MM. Pratt et de Camp appartient à une telle espèce. Il est tenu officiellement par l'Irlandais Gavagan, que l'on ne voit jamais, comme l'Arlésienne. A sa place, le barman, Mr. Cohan, reçoit avec courtoisie et componction des magiciens, des savants, des agents secrets, des fantômes et des demi-dieux. Ou tout au moins, c'est l'impression qu'on a. Car les clients du « Bar de Gavagan » ne sont pas des clients ordinaires. Et là, des choses simples et étranges arrivent, des choses qui ne devraient *pas arriver — mettons, par exemple, à un éléphant ou à une poétesse... Avec les deux courtes histoires que vous allez lire :* « Elephas Frumenti » *et* « Un don de Dieu », *commence la « chronique du Bar de Gavagan ». Et vous connaîtrez plus tard d'autres mésaventures parmi celles qui frappent la clientèle de Mr. Cohan.*

A noter, pour finir, que Sprague de Camp nous était déjà connu en tant que co-auteur d'un des seuls romans de « science-fiction » *humoristiques parus en France :* « Le règne du gorille », *un des premiers titres du* « Rayon fantastique ». *Une de ses nouvelles,* « La girafe bleue », *a également paru dans le recueil* « Escales dans l'infini » (*même collection*) *; elle illustrait un goût certain pour le thème des métamorphoses animales loufoques, thème qui se retrouve ici dans* « Elephas Frumenti ».



I – « Elephas frumenti »

(*Elephas frumenti*)

L'HOMME maigre, presque chauve, qui portait un costume de tweed, faillit renverser son verre en le reposant avec une prudence prouvant que la prudence lui était devenue nécessaire.

— « Pensez aux chiens, » dit-il. « Vraiment, ma chère, il n'existe pratiquement aucune limite à ce qui peut être obtenu par la reproduction sélective. »

— « Sauf que là d'où je viens, nous pensons parfois à autre chose, » répondit la blonde cuivrée en appuyant sa phrase d'un tortillement du torse pur style *cover-girl*.

Mr. Witherwax leva le nez de son second *dry*.

— « Connaissez-vous ces gens, Mr. Cohan? » demanda-t-il.

Mr. Cohan, le barman, se tourna de profil pour rincer un verre.

— « Ce doit être le professeur Thott, qui est un homme extrêmement instruit. Je ne saurais vous dire exactement le nom de la dame, mais je crois avoir entendu le professeur l'appeler Elly ou quelque chose de ce genre. Aimeriez-vous que je vous présente? »

— « Certainement. J'ai lu un livre sur cette question de la reproduction sélective, mais je ne l'ai pas très bien compris, et peut-être le professeur pourrait-il éclairer un peu ma lanterne. »

Mr. Cohan sortit de derrière son comptoir et conduisit son client, l'air très important, vers la table occupée par le professeur et sa compagne.

— « Très heureux de faire votre connaissance, professeur Thott, » dit Witherwax.

— « Monsieur, le plaisir est pour moi, entièrement pour moi. Mrs. Jonas, me permettez-vous de vous présenter un très vieil ami à moi, le nommé Witherwax? Vieux dans le sens qu'il a vieilli au sein des liquides admirables produits par Gavagan, tandis que ces liquides eux-mêmes prennent de l'âge dans du bois, ha... ha... un vieillissement au troisième degré. Prenez un siège, Mr. Witherwax. J'attire votre attention sur les qualités remarquables de l'alcool, parmi lesquelles la *peripateia* n'est pas la moindre. »

— « Oui, vous avez raison, » acquiesça Mr. Witherwax qui ressemblait de plus en plus au hibou empaillé trônant au-dessus du comptoir. « Ce que je voulais vous demander... »

— « Monsieur, je m'aperçois que j'ai fait preuve d'une pédanterie qui serait plus de mise dans une salle de classe, ce qui a empêché le

contact de s'établir entre nous comme il l'aurait dû. Je m'explique : la *peripateia* est le renversement des rôles. Quand je suis en état de sainte sobriété je poursuis de mes assiduités Mrs. Jonas et je l'entraîne à des divertissements alcooliques. Mais, après le troisième cocktail « Président », c'est elle qui me poursuit, en accord avec l'ancienne loi biologique selon laquelle l'alcool augmente les désirs féminins et fait décroître la puissance masculine. »

— « En effet, » approuva Witherwax, « il est pénible de constater ce fâcheux résultat de l'alcool qui, non seulement n'accroît pas notre puissance masculine, mais — à proprement parler — nous la chipe... »

Mr. Cohan, derrière son comptoir, paraissait ne rien avoir saisi de ce discours.

— « Non, nous n'avons pas de *chips,* » dit-il, « mais je peux vous offrir des baguettes au fromage. »

Il fouilla sous le comptoir, cherchant le bol.

— « Il n'y en a déjà plus... et moi qui ai entamé une boîte neuve ce matin. Voilà où passent les bénéfices de Gavagan. »

— « Ce que je voulais vous demander... » dit Witherwax.

Le professeur Thott se leva et s'inclina ; salutation qui se termina prématurément, car il fut obligé de se rasseoir plutôt brusquement.

— « Ah ! le mystère de l'univers et de la musique des sphères, comme aurait pu les chanter Prospero ! Qui poursuit? Qui s'enfuit? Les méchants. On préserve la philosophie en restant à la moyenne de Platon, le fil du couteau entre la poursuite et la fuite, la méchanceté et la vertu. Mr. Cohan, une tournée de « Présidents » je vous prie, y compris un pour mon vieil ami. »

— « Permettez-moi de vous offrir cette tournée, » dit Witherwax fermement. « Ce que j'allais vous demander, c'est au sujet de cette reproduction sélective. »

Le professeur se secoua, cligna deux fois des yeux, se laissa aller en arrière dans son fauteuil et plaça une main sur la table.

— « Vous désirez que je sois académique? Fort bien ! Mais j'ai des témoins pour prouver que c'est à votre propre demande. »

Mrs. Jonas dit :

— « Vous voyez ce que vous avez fait. Maintenant vous l'avez mis en train et il ne s'arrêtera plus jusqu'à ce qu'il tombe endormi. »

— « Ce que j'aimerais savoir... » commença Witherwax, mais Thott, le visage rayonnant, l'interrompit.

— « Je vais juste vous exposer le plus brièvement et le moins techniquement possible les lignes générales de la question, » dit-il. « Supposons que parmi seize souris vous choisissiez les plus grosses et que vous les fassiez s'accoupler. A leur tour, leurs enfants s'accoupleraient avec ceux de la plus grande paire de souris d'un autre groupe de seize. Et ainsi de suite. A condition de disposer de suffisamment de temps et de matériel, et à condition que l'espèce trouve un avantage quelconque à

produire des spécimens plus grands, il serait facile de créer ainsi des souris de la taille de lions. »

— « Ouf ! » fit Mrs. Jonas. « Vous devriez cesser de boire. Votre imagination devient affreuse. »

— « Je vous suis très bien, » dit Witherwax. « C'est comme dans un livre que j'ai lu un jour, où on parlait de rats si gros qu'ils mangeaient des chevaux et de guêpes ayant le volume de chiens. »

— « Je me souviens de ce livre, » dit Thott, sirotant son « Président ». « C'était « *La Nourriture des Dieux* », par H. G. Wells. Toutefois, je crains que la méthode qu'il décrit ne soit pas celle de la génétique et, par conséquent, ne possède aucune validité scientifique. »

— « Mais pourrait-on créer de pareilles choses par la reproduction sélective? »

— « Certainement. On pourrait créer des mouches grosses comme des tigres. »

Mrs. Jonas leva la main.

— « Alvin, quelle pensée horrible ! J'espère bien que vous ne l'essaierez jamais. »

— « Inutile d'avoir des appréhensions, ma chère. La loi carré-cube nous protégera pour toujours d'une telle épreuve. »

— « Hein? » fit Witherwax.

— « La loi carré-cube? Eh bien, si vous doublez les dimensions, vous quadruplez la superficie et vous octuplez la masse. Le résultat est que... eh bien ! dans un sens pratique et nullement technique, une mouche domestique de la taille d'un tigre aurait des pattes trop minces et des ailes trop petites pour supporter son poids. »

Mrs. Jonas dit :

— « Alvin, tout ceci est irréalisable. Comment pourrait-elle bouger? »

Le professeur tenta une nouvelle salutation qui fut encore moins réussie que la première, étant donné qu'elle fut exécutée en position assise.

— « Madame, le but d'une telle expérience ne serait pas pratique, mais démonstratif. Une mouche domestique de la taille d'un tigre serait une masse de gelée qu'il faudrait nourrir à la cuiller. » Il éleva la main. « Il n'existe aucune raison de créer un tel monstre et, puisque la nature n'a que faire d'insectes géants, elle fera obstruction à leur évolution. Je suis d'ailleurs d'accord, la pensée en est répugnante. Personnellement, je préférerais la proposition contraire : créer des éléphants ayant la taille de mouches. »

Witherwax appela Mr. Cohan d'un geste.

— « C'est bon, ce machin-là. Refaites-nous-en. Mais, dites-moi, est-ce que votre loi carré-cube ne vous mettrait pas des bâtons dans les roues également pour ceci? »

— « En aucun cas, Monsieur. Pour la réduction de taille elle agit *en notre faveur*. La masse est divisée par huit, mais les muscles restent proportionnellement les mêmes et sont capables de supporter un poids

grandement supérieur. Les pattes et les ailes d'un éléphant miniature non seulement supporteraient son poids, mais lui donneraient l'agilité d'un oiseau de paradis. Considérez les éléphants nains en Sicile, pendant le Plich... »

— « Alvin, » dit Mrs. Jones, « vous êtes ivre. Autrement vous vous souviendriez comment prononcer Pléistocène (1) et vous ne parleriez pas d'ailes d'éléphants. »

— « Nullement, ma chère. Je m'attendrais tranquillement à ce que de telles espèces développent leurs oreilles afin d'en faire des ailes, comme Dumbo, au cinéma (2). »

Mrs. Jonas eut un petit gloussement.

— « Eh bien, je n'aimerais pas avoir un éléphant de la taille d'une mouche. Ce serait trop petit pour un animal domestique et ça entrerait partout. Faisons-le de la taille d'un petit chat, comme ça... » Elle écarta ses deux index d'une vingtaine de centimètres.

— « Très bien, ma chère, » dit le professeur. « Aussitôt que j'aurai réussi à obtenir une subvention de la Fondation Carnegie, nous mettrons le projet en œuvre. »

— « Oui, » dit Witherwax, « mais comment vous y prendriez-vous pour alimenter un éléphant de ce genre? Et pour le dresser à ne pas faire de saletés dans la maison? »

— « Si l'on peut réussir à dresser un homme à ça, ce devrait être facile pour un éléphant, » dit Mrs. Jonas. « Et on pourrait lui faire manger de l'avoine et du foin. C'est bien plus propre que d'avoir des boîtes de nourriture pour chiens à traîner partout. »

Le professeur se frotta le menton.

— « Humm ! » fit-il. « Le taux d'absorption de la nourriture varierait grandement en fonction directe de la surface intestinale qui varierait en fonction du carré des dimensions. Je ne suis pas si certain des résultats, mais je crains que nous ne soyons obligés de prévoir une nourriture plus concentrée et moins conventionnelle. Je suppose que nous pourrions nourrir notre *Elephas pollostei,* comme je me propose de le nommer, avec du sucre en morceaux. Non, pas *Elephas pollostei,* mais *Elephas pollostratos :* « le plus infiniment petit des éléphants. »

Mr. Cohan qui négligeait son seul autre client pour s'appuyer sur le comptoir dans leur direction, dit :

— « Mr. Considine, le voyageur de commerce, me disait l'autre jour que la nourriture la plus concentrée que l'on puisse trouver est un bon whisky de malt. »

— « Mais c'est ça ! » s'écria le professeur en abattant son poing sur la table. « Non pas *Elephas pollostratos*, mais *Elephas frumenti* (3). « l'éléphant-whisky », d'après ce qui le fait vivre. Nous le ferons évoluer de façon à l'adapter à un régime d'alcool. Haut contenu énergétique. »

(1) Epoque géologique correspondant au début du quaternaire.

(2) « *Dumbo l'éléphant volant* », dessin animé de Walt Disney.

(3) D'après le mot latin : *frumens* : blé, céréale, le whisky étant un alcool de grain.

— « Oh ! mais ça ne marchera pas, » protesta Mrs. Jonas. « Personne ne voudra d'un animal domestique qu'il faudra tout le temps nourrir au whisky. Surtout dans les ménages à enfants. »

Witherwax dit :

— « Ecoutez, si vous désirez vraiment de ces animaux, pourquoi ne pas les garder dans des endroits où il n'y a jamais d'enfants et où il y a toujours du whisky... par exemple, dans les bars. De temps à autre on les ferait sortir pour les montrer au public, en organisant au besoin quelques tournées. »

— « Excellente idée ! » dit le professeur Thott. « Et, à propos de tournées, Mr. Cohan, servez-nous-en une autre. Oui, nous avons bien des chevaux comme animaux du dehors, des chats comme animaux de maison, des canaris comme animaux en cage, pourquoi n'y aurait-il pas un animal spécialement conçu et développé pour être un animal de bar. Au fait... ce hibou empaillé que vous avez là, au-dessus de votre comptoir, Mr. Cohan, devient de plus en plus minable. »

— « Mais vos éléphants voleraient des machins de ce genre, » dit rêveusement Mrs. Jonas. « Ils voleraient des tas de trucs, par exemple, des plumes de hiboux, des baguettes au fromage et des dessous de verre à bière pour construire leurs nids dans des coins sombres, près du plafond. »

Le professeur laissa errer un regard bénin sur elle tandis que Mr. Cohan remplaçait les verres.

— « Ma chère, » dit-il, « ce doit être cette discussion au sujet du futur *Elephas frumenti* ou bien le véritable *spiritus frumenti* qui vous monte à la tête. Quand vous commencez à devenir poétique... »

La blonde cuivrée s'était laissée aller en arrière dans son fauteuil et avait levé les yeux au plafond.

— « Je ne suis nullement poétique. Ce machin-là, sur le haut du pilier, est le nid d'un de vos éléphants de bar. »

— « Quel machin là-haut? » demanda Thott.

— « Celui-là, là-bas où il fait si sombre. »

— « Je ne vois rien, » dit Mr. Cohan, « et si vous voulez bien me permettre de le dire, ici c'est un bar propre, on n'y trouve pas même un seul rat. »

— « Ils ne se domestiqueraient jamais complètement, jamais, » dit Mrs. Jonas continuant à regarder en l'air, « et s'ils sentaient qu'on ne leur donne pas suffisamment à manger, ils descendraient se servir eux-mêmes pendant que le barman aurait le dos tourné. »

— « En effet, ce machin-là a un drôle d'air, » dit Thott en repoussant son fauteuil et en essayant de monter dessus.

— « Ne faites pas ça, Alvin, » dit Mrs. Jonas. « Vous allez vous casser le cou. »

— « Venez à côté de moi et laissez-moi vous mettre la main sur l'épaule. »

— « Hé ! » s'écria brusquement Witherwax. « Qui a vidé mon verre? »

Mrs. Jonas baissa les yeux.

— « Ne l'avez-vous pas bu vous-même? »

— « Je n'y ai même pas touché. Mr. Cohan venait de le poser sur la table, n'est-ce pas? »

— « En effet, mais il y a déjà une ou deux minutes et peut-être avez-vous pu... »

— « Je n'ai rien pu et certainement je ne l'ai pas bu... Hé ! dites donc les amis, regardez cette table. »

— « Si j'avais mes autres lunettes... » dit Thott qui chancelait sur son siège, en essayant de percer les ténèbres du plafond.

— « Regardez la table, » répéta Witherwax en pointant le doigt vers celle-ci.

Le verre qui avait contenu son cocktail était vide. Celui de Thott était encore à moitié plein. Celui de Mrs. Jonas était couché sur le côté et avait laissé couler à peu près un dé à coudre de cocktail « Président », qui formait une tache rose irrégulière de la grandeur d'une main d'enfant.

Lorsque les deux autres suivirent la direction indiquée par le doigt de Witherwax, ils virent que depuis cette tache, une ligne de petites marques de pas liquides traversait la table vers l'autre bout, où elles cessaient brusquement. Elles étaient circulaires, chacune environ de la taille d'un petit sou, le bord avant légèrement festonné, comme si elles avaient été faites par un...

2 - Un don de Dieu

(The gift of god)

« ÇA rend un homme triste de voir une chose pareille, » dit Mr. Gross en secouant la tête. « D'abord, un *dry* n'est pas une boisson pour le soir et ensuite une femme qui passe son temps à boire toute seule dans des bars est sur le chemin de sa perte. Qui est-elle, Mr. Cohan? »

Il fit un mouvement de tête en direction de l'une des tables, occupée par une femme qui portait une quarantaine bien conservée. Devant elle était placé un *dry* bien tassé qu'elle sirotait de temps en temps, passant la langue autour de ses lèvres après chaque gorgée, et regardant le verre fixement comme s'il avait quatre mètres de profondeur. Le barman jeta un regard en direction de la femme, puis plaça ses deux mains sur le comptoir et se pencha en avant.

— « Mr. Gross, » dit-il d'une voix sévère. « Vous apprendrez que

c'est moi le seul juge de la quantité de boisson que les gens consomment chez Gavagan, par Dieu ! et je fais en sorte que cet endroit soit respectable. Ceux qui veulent insulter mes clients peuvent aller se faire servir ailleurs. »

— « Je ne voulais rien dire de mal, » dit Mr. Gross, faiblement. « Je pensais simplement à la pauvre famille de cette femme. »

— « De la famille, elle n'en a pas, mais même si elle en avait, celle-ci ne serait ni pauvre ni honteuse d'elle. Cette dame est Joselyn Millard qui écrit des poèmes religieux pour la radio et tout ça. Le Père MacConaghy déclare qu'un de ses poèmes vaut tous les sermons du monde. Elle a été absente pendant un bon bout de temps et c'est la première fois que je la revois ici. »

— « La radio, hein? » dit Mr. Gross, son visage s'épanouissant alors qu'il se tournait pour regarder une fois de plus la poétesse. « Mais c'est merveilleux ! Le cousin de ma femme connaît un type qui a gagné un service de table à la radio un jour, mais il n'était pas marié à l'époque et a dû en faire cadeau après avoir cassé la théière. J'aimerais bien connaître quelqu'un de la radio ; peut-être qu'avec ma voix je pourrais devenir speaker. »

L'objet de leur conservation s'approcha du bar et poussa son verre vers le barman.

— « Un autre, » dit-elle d'une voix rauque.

— « Certainement, certainement, » répondit Mr. Cohan. « Miss Millard, je ne crois pas que vous connaissiez Mr. Gross, ici présent. Plus les gens font connaissance les uns avec les autres, mieux ça vaut pour eux tous. »

— « Très heureux de vous rencontrer, ma'me, » dit Mr. Gross. « Mr. Cohan venait justement de me dire que vous étiez à la radio. »

— « Tout le plaisir est pour moi, » dit Miss Millard. « Mais je ne suis pas du tout à la radio. »

— « Je ne vous ai jamais dit ça ! » déclara Mr. Cohan en frottant vigoureusement le comptoir. « Miss Millard ne fait qu'écrire des poèmes pour la radio. »

— « Au diable la poésie ! » lança Miss Millard.

— « Hein? » fit Mr. Gross. « La poésie vous causerait-elle du tracas, Ma'me? »

— « Je vous crois ! Mais personne n'y peut rien. »

— « Ne dites pas de choses pareilles, Ma'me. Je me souviens qu'un jour où nous avions une fête à la maison un samedi soir, le lavabo s'est bouché et commençait à noyer tout l'appartement. Vous croiriez peut-être que personne ne pouvait y faire quelque chose, étant donné que tous les plombiers étaient fermés pour la nuit, mais il se produisit que l'ami de la sœur de ma femme faisait ses études de vétérinaire pour chevaux. Il enleva simplement son veston et se mit au boulot. »

Miss Millard sirota son *dry* d'un air sombre, puis sembla prendre une brusque décision.

— « Entendu, je vais tout vous raconter, » dit-elle, « et vous n'aurez qu'à voir alors ce que vous pouvez faire, vous ou Mr. Cohan. Si vous avez la moindre trace de sens commun, vous vous enfuirez à un kilomètre de moi. C'est pire que d'être une lépreuse, et c'est moi-même qui me suis créé tous mes ennuis, par-dessus le marché. »

» Vous connaissez le genre de poèmes que j'écris? Ils passent sur la chaîne D.I,T., généralement le soir, mais j'en vends également quelques-uns à des journaux. Des poèmes bien pesants, toujours avec « Mon Dieu, donnez-moi ceci » et « Mon Dieu, donnez-moi cela ». Ce ne sont peut-être pas les meilleurs poèmes du monde, mais ils se vendent, et des gens m'écrivent des lettres en me disant qu'ils y trouvent du réconfort. Même parfois des pasteurs et des prêtres. Il y a également eu une femme qui a déclaré que je l'avais empêchée de se suicider. Si les gens aiment mes poèmes et en tirent quelque chose qui leur rende la vie plus agréable, pourquoi ne leur donnerais-je pas ce qu'ils demandent? Pourquoi ne le ferais-je pas? »

(Gross haussa les épaules pour marquer qu'il n'était pas disposé à discuter sur ce point.)

« Je ne sais pas comment cela s'est produit ou si l'on m'a fait quelque chose, mais maintenant je crains qu'il ne me faille redevenir maîtresse d'école. C'est-à-dire si quelqu'un veut encore bien me donner un emploi après avoir découvert *la chose*. Vous feriez bien de me préparer un autre verre, Mr. Cohan. J'aurai fini celui-ci le temps que vous me le prépariez.

» Tout ceci a commencé il y a quelques semaines, lorsque je décidai qu'il était temps pour moi de prendre des vacances. J'emballai mes affaires, je pris ma voiture et je me rendis dans la vieille région française de Québec. Ils ont des routes infectes par là, mais la nourriture n'est pas mauvaise et j'y ai trouvé quelques belles antiquités. Tout allait à merveille jusqu'à ce que j'arrive à un endroit appelé le Pas d'Ange, en haut de la Rivière Benoit. Il y a un calvaire réputé par là, dans une chapelle tenue par des moines bénédictins. Ces moines ont également un chœur et il faut dire qu'il est vraiment excellent.

» Maintenant, j'écris des poèmes qui sont supposés avoir un aspect religieux et j'essaie de me conduire chrétiennement envers mon prochain, mais d'habitude je ne vais jamais à l'église d'un bout de l'année à l'autre et je ne crois pas que j'aurais mis les pieds dans celle du Pas d'Ange si je n'y étais arrivée un après-midi alors qu'il était trop tard pour continuer ma route jusqu'à la prochaine ville. J'avais épuisé toutes mes lectures et il n'y avait rien d'autre à voir dans cet endroit.

» Aussi, je me rendis à la chapelle et m'assis sur un des bancs. Dehors il faisait une merveilleuse journée d'automne, sans le moindre souffle de vent. La lumière tombait à l'intérieur à travers les vitraux qui étaient vraiment beaux pour une aussi petite chapelle et, tandis que j'étais assise là, je fus envahie par un merveilleux sentiment de paix

et de calme, peut-être le genre de sentiment que la religion est censée vous donner. J'y restai assise très longtemps, ne pensant à rien, du moins n'ayant aucune pensée capable d'être traduite en paroles. Après un moment, la lumière se mit à baisser. Je me levai pour partir et au même instant ce sentiment, dont je vous parlais, me quitta, comme si, en quelque sorte un charme eût été brisé, ne me laissant plus qu'un souvenir au lieu de la chose elle-même. Je venais de commencer à réfléchir à un poème pour la semaine suivante, lorsqu'à la porte de la chapelle je rencontrai un petit prêtre, justement sur le point d'entrer.

» Il s'adressa à moi en français. Je connais cette langue assez bien, mais le français canadien a un accent si étrange qu'il me fut difficile de suivre ce que me disait le prêtre. Finalement, je compris qu'il m'invitait à rester pour le service du soir avec les chœurs. Mais je commençais à avoir faim et le commencement du poème à venir me trottait par la tête, aussi essayai-je de refuser, mais il me parut si malheureux que, finalement, je cédai à ses instances et revins dans la chapelle avec lui. Ce faisant, il me dit quelque chose que je ne réussis pas à saisir complètement, quelque chose au sujet des bénédictions divines inattendues, puis il me quitta.

» Le chœur était à la hauteur de sa réputation et, avec les moines chantant et l'encens s'élevant dans la pénombre, le sentiment que j'avais ressenti auparavant — d'un genre saint et respectueux, si vous voyez ce que je veux dire, un peu comme si j'étais plus légère que l'air et pouvais m'élever tout droit vers le ciel à travers le toit — ce sentiment me revint partiellement, mais seulement par intermittence, car tout le temps mon esprit était absorbé par mon poème. Je paraissais être incapable de dépasser les deux premières lignes :

Mon Dieu, donnez-moi un enfant, un arbre, une fleur ;
Mon Dieu, donnez-moi un oiseau juste pour une heure...

» Après la fin du service je ne revis pas le petit prêtre et, pendant les deux semaines suivantes, je fus tellement occupée à voir les paysages et à trouver mon chemin sur les routes que le poème, que je n'avais pas couché par écrit, me sortit complètement de la mémoire, jusqu'à ce que je sois revenue ici. La vision familière des rues et des magasins me rappela alors que j'avais un problème à résoudre. J'essayai de composer le poème pendant que je rangeais la voiture, commençant par les mêmes lignes qu'auparavant. Tandis que je montais par l'ascenseur, ces deux lignes évoquèrent pour moi la scène de la chapelle et j'eus en un éclair le même sentiment — on pourrait presque l'appeler de l'extase — qui m'avait envahi à ce moment-là.

» Quand j'ouvris la porte de mon appartement, je sentis que quelque chose n'allait pas. J'entendais un criaillement. Je me précipitai dans mon living-room et là il y avait un bébé nouveau-né... qui se traînait sur mon tapis en hurlant à tue-tête. Et le reste y était aussi... un jeune

chêne qui paraissait pousser tout droit du parquet et qui montait jusqu'au plafond ; une rose fraîchement coupée sur ma table de travail et une grive dorée dans les branches de l'arbre.

» Oui, préparez-m'en un autre, Mr. Cohan. Il faut que vous compreniez que c'est une chose de passer des années à répéter à Dieu combien vous avez envie, par exemple, d'un enfant, et que c'en est une autre absolument différente de découvrir tout d'un coup que vous en avez un sur les bras. Premièrement je ne suis pas mariée et je ne l'ai jamais été ; en plus, je venais de rentrer après une longue absence. Je pouvais déjà voir poindre un scandale parfaitement horrible dès qu'on apprendrait mon retour, nantie d'un bébé. Je suppose que je devrais avoir de la force d'esprit et n'y prêter aucune attention, mais les gens qui achètent mes poèmes sont des personnes qui ne badinent pas avec les principes et il me faut bien en tenir compte.

» Deuxièmement, il fallait bien que je prenne soin du lardon. Pardonnez-moi, je suppose que c'est en réalité un bébé vraiment adorable et magnifique, exactement du genre de ceux que je chantais dans mes poèmes. Mais moi je ne connais rien à ces créatures ; quand je vais chez des amis qui en ont, j'ai une peur bleue de les prendre dans les bras. Je réussis cependant à mettre celui-ci dans mon lit et commençai aussitôt par téléphoner pour trouver une infirmière diplômée, tout en essayant d'inventer une histoire qui explique la présence de ce bébé chez moi. Il semblait que toutes les infirmières de la ville soient occupées, mais finalement je réussis à en dénicher une. Pendant que je téléphonais, la grive dorée réussit à s'envoler par la fenêtre et je regardai la pendule. Il y avait exactement une heure que j'étais rentrée et je me souvins que c'était le laps de temps dont j'avais parlé dans mon poème.

» Lorsque l'infirmière arriva, ce fut pis que jamais. Je fus obligée de passer la moitié de mon après-midi à acheter des objets pour le bébé — incidemment il mouilla mon lit — et je ne pus imaginer une histoire meilleure que de dire que l'enfant avait été abandonné sur le seuil de ma porte. Il était évident que l'infirmière n'en croyait rien ; elle pensa probablement que j'avais enlevé ce bébé quelque part et me dit qu'il me fallait absolument le déclarer à la mairie. Finalement, je réussis à sortir, mais mon appartement est devenu un capharnaüm et Dieu seul sait ce que je vais faire à présent. »

— « Quand tout ceci s'est-il passé? » demanda Mr. Gross d'une voix terrifiée.

— « Aujourd'hui même. Pourquoi croyez-vous que je suis ici? »

Mr. Cohan, qui venait de parler à quelqu'un au bout du comptoir, les interrompit.

— « Miss Millard, il y a là quelqu'un qui vous cherche. »

Elle se tourna pour faire face à un homme en bleus de travail.

— « Je suis le plombier de l'immeuble du 415 Henry Street, Miss Millard. Excusez-moi de venir vous déranger ici, mais il semblerait

que vous avez une espèce d'arbre en pot dans votre appartement. Et ses racines ont dû pousser à travers le plancher, parce qu'elles sont en train de casser les conduites de gaz dans le plafond de l'appartement du dessous. J'ai été obligé d'en couper plusieurs. Ils m'ont dit... »

Miss Millard s'accrocha au bord du comptoir. « Mon Dieu, donnez-moi la force ! »

Sous ses doigts, le petit rebord de bois s'écrasa comme s'il était en papier de soie et une pluie de fragments poussiéreux se répandit sur le sol.

— « Que le diable emporte ces termites ! » dit Mr. Cohan. « J'ai dit à Gavagan plus d'une douzaine de fois qu'il fallait faire quelque chose pour nous en débarrasser, mais il s'obstinera à ne rien faire avant que toute cette baraque s'écroule.



La bataille noire

par B. R. BRUSS

R. Blondel, qui écrit sous le pseudonyme — américanisé, puisque cela plaît aux lecteurs — de B. R. Bruss, est originaire de Lille et a débuté dans l'enseignement. Puis il s'est surtout consacré à la peinture et à la décoration et ensuite à la littérature, depuis une douzaine d'années, en faisant peu à peu son métier principal (grâce à des romans et à de nombreuses traductions).

C'est un fervent adepte de la « science-fiction » et il a à son actif quatre romans dans ce genre. Le premier, « Et la planète sauta... », *fut publié en 1946 (après divers contes et nouvelles), aux Editions du Portulan. L'ouvrage, qui ne bénéficia pas d'un bon lancement, eut cependant une excellente presse à cette époque (où l'anticipation n'était pas revenue à la mode, comme maintenant). René Barjavel notamment (expert en la matière) écrivit dans* « Carrefour » *que* c'était un modèle du genre « extraordinaire ».

Parurent ensuite, toujours sous le nom de B. R. Bruss : en 1953, « Apparition des surhommes » *(Editions Jean Froissart) ; en 1954,* « S. O. S. Soucoupes » *(Fleuve noir), dont le compte rendu a été fait dans notre numéro 5 ; et enfin, toujours au Fleuve Noir,* « La guerre des Soucoupes », *suite du précédent, qui vient de sortir le mois dernier.*

Bien entendu, l'auteur a aussi une foule de projets, toujours dans le domaine de la « science-fiction » : un de ses romans est en voie d'achèvement et les plans de quatre ou cinq autres sont à peu près au point.

La peinture cependant reste son violon d'Ingres, mais il précise qu'il ne vend des toiles que fort occasionnellement !

« La Bataille noire », *qui est sa première nouvelle de* S. F., *roule sur un thème célèbre. Une des moutures les plus impressionnantes en avait été donnée par un roman assez ancien du* « Rayon Fantastique » : « Les demi-dieux », *par A. Gordon Bennett. Nous espérons que celle-ci vous plaira et que vous apprécierez le procédé des « notes instantanées » dues à un témoin oculaire, tel que l'a utilisé l'auteur, avec, dans la dernière partie du récit, un « suspense » à l'intensité croissante.*



Me voilà lancé dans un curieux reportage. Un reportage qui sera — si la chose est vraie — un des plus sensationnels qu'on ait jamais écrits. Je vois d'ici la tête des petits confrères qui n'ont pas été prévenus ! Et qui n'arriveront, c'est le cas de le dire, qu'après la bataille.

Mais la chose est-elle vraie ?

Au fond, je n'en suis pas tellement sûr, tant elle paraît, à vue de nez, invraisemblable. Mais ne vivons-nous pas dans des temps étranges, où même les événements les plus impensables peuvent prendre en vingt-quatre heures le visage même de la réalité ? Si l'on avait dit, il y a douze ans, aux habitants de Hiroshima et de Nagasaki — et même à ceux d'entre eux qui avaient des notions de physique assez poussées — qu'il allait leur tomber sur la tête une bombe atomique, ils auraient certainement haussé les épaules d'incrédulité. J'ai lieu de penser que ce que je vais voir — si réellement il y a quelque chose à voir — n'est pas non plus sans rapport avec l'énergie nucléaire. De toute façon, il se passe quelque chose de peu ordinaire. Le capitaine Jim Blood, bien qu'il ait un penchant marqué pour l'humour, n'a certainement pas voulu me jouer une mauvaise farce. Nous sommes de trop bons amis, et depuis trop longtemps. A supposer qu'il ait eu simplement l'envie de me voir et de m'emmener avec lui à quelque chasse au kangourou — un désir que je m'expliquerais fort bien, car il ne doit pas s'amuser tous les jours dans le coin où il est — il s'y serait pris d'une autre façon pour m'inciter à venir.

Comme il n'a pas encore vu la chose par lui-même, il ne m'a pas caché, quand il m'a téléphoné, qu'il restait un doute dans son propre esprit. Il m'a dit qu'il n'était pas exclu qu'il pût s'agir d'une bizarre hallucination collective. Mais même s'il n'y avait rien d'autre, je ne perdrais pas la face : à défaut du grand reportage tonitruant que j'entrevois, je pourrai toujours écrire un petit « papier » drôle. Et j'espère que l'on ne ferait pas trop de difficultés, au journal, pour me rembourser mes frais de voyage.

Ce qui m'a finalement décidé à partir, c'est le ton pressant de Jim. « Il est possible, » m'a-t-il répété, « que tout cela ne soit pas aussi sérieux que je l'imagine. Mais si c'est sérieux, tu seras d'emblée lancé comme grand reporter avec une histoire pareille. C'est une chance à courir. A ta place, je ne la laisserais pas échapper. » Au fond, il avait l'air plus qu'aux trois quarts convaincu que la *chose* est vraie. C'est pourquoi, vingt minutes plus tard, j'étais au camp d'aviation. J'ai eu la chance d'y trouver Bill Craiggs. Bill possède un petit avion biplace dont il se sert pour son agrément, mais avec lequel il fait à l'occasion un peu de « taxi » aérien. Il se trouva qu'il était d'humeur vagabonde, et il accepta sans trop de difficultés de me transporter jusqu'à Amberra — un camp militaire installé près d'une minuscule agglomération de fermiers, à la lisière du grand désert de sable. C'est là que Jim Blood se morfond, avec trois cents hommes dont il a le commandement.

Ce poste a été créé il y a deux ans, avec quelques autres du même

genre, pour assurer la surveillance d'un territoire réservé aux expériences atomiques. En fait, il n'y a pas grand-chose à surveiller, car les promeneurs sont plutôt rares dans ce coin-là. Mais ce n'est pas moi qui blâmerai les autorités militaires de prendre le maximum de précautions.

En fait, bien que deux ou trois techniciens atomiques soient encore sur place, il n'y a pas eu de nouvelles expériences depuis de longs mois. Jim commence à se demander pourquoi on le laisse moisir dans ce trou perdu. Si toutefois ce qu'il m'a rapporté est bien exact, cela va lui donner de la distraction — et peut-être même de l'occupation — pendant quelque temps.

Bill Craiggs, à qui j'ai confié le but de mon voyage quand nous avons été en route, m'a l'air plutôt sceptique. « Ils ont rêvé, » m'a-t-il dit. « Une chose pareille n'est pas possible. Votre ami le capitaine Blood vous a fait marcher ! »

De toute façon, je serai bientôt fixé.

Nous approchons du terme de notre voyage. Je ne serai pas fâché de mettre pied à terre. Il y a une fameuse tirée de Sydney à Amberra, et l'avion de ce bon Bill n'est un modèle ni de confort, ni de vitesse. Nous sommes partis à dix heures ce matin, et dans une heure, il va faire nuit. J'ai les jambes aussi raides que des baguettes de tambour et il me faut tenir en équilibre instable, sur mon genou, le bloc de papier où je sténographie hâtivement ces notes. Nous survolons, depuis deux heures déjà, une région qui m'a l'air pratiquement inhabitée, et qui est d'une monotonie affreuse.

*
* *

La nuit tombait presque quand nous sommes arrivés aux baraquements du camp. Amberra est bien tel que je me l'imaginais, et je deviendrais neurasthénique s'il me fallait vivre ici seulement quinze jours dans les conditions où y vivent Jim Blood et ses hommes. Non pas qu'ils manquent de confort. Les baraques sont bien aménagées et le ravitaillement, abondant. Mais quel sinistre pays ! Pas un accident de terrain, pas un cours d'eau, pas un arbre. Rien qu'une maigre végétation à perte de vue. A l'ouest s'étend le désert de sable, que j'ai aperçu de l'avion et qui offre un aspect encore plus désolé. A un demi-mille du camp, on voit quelques fermes éparses, qui appartiennent à des éleveurs de moutons. C'est tout.

Que quelque chose puisse se produire en un pareil endroit, et surtout quelque chose d'insolite, d'extraordinaire, voilà qui dépasse l'imagination. Et pourtant, dès mes premiers pas sur ce sol ingrat, j'ai été saisi par une crainte étrange, par je ne sais quoi de vague et de menaçant, comme si des monstres allaient surgir à l'horizon.

Mais Jim Blood m'a donné une bonne bourrade dans le dos et m'a accueilli joyeusement, comme à son ordinaire. Il n'a pas l'air inquiet, lui. Pourtant, pendant le dîner — que nous avons pris, Bill Craiggs et moi, au mess des officiers — il m'a paru un peu plus nerveux qu'à son ordinaire.

Il n'a encore rien vu personnellement, et il n'a fait que préciser ce qu'il m'avait dit brièvement au téléphone. J'ai été un peu déçu de constater que les officiers ne prenaient pas, pour la plupart, cette affaire très au sérieux. J'aurais aimé voir les deux techniciens atomiques et recueillir leur avis. Mais j'appris qu'ils étaient partis deux jours plus tôt — pour tuer l'ennui, j'imagine — faire une petite excursion de chasse vers le nord, précisément dans la région où nous irons nous-mêmes demain, et qui est un peu moins plate et un peu plus boisée que celle où nous nous trouvons. Ils ne doivent rentrer que dans deux ou trois jours.

Me voici seul maintenant dans la petite chambre que m'a fait donner Jim à côté de la sienne. Elle ne serait pas désagréable, dans sa nudité quasi monastique, avec ses deux lits de camp et ses petites armoires de bois blanc, si à travers les cloisons de planches on n'entendait tous les bruits du camp et s'il n'y régnait une chaleur de four. Heureusement que j'ai du whisky et de la glace.

Mon voyage m'a un peu énervé et je ne me sens guère en humeur de dormir. Je vais donc en profiter pour travailler. J'ai toujours l'habitude, quand je fais un reportage, de commencer mon papier avant même d'être sur les lieux, en utilisant au mieux ce que je sais déjà. On gagne ainsi du temps, car ensuite, dans le feu de la besogne, on n'a pas toujours le loisir ni la commodité d'écrire aussi abondamment qu'on le voudrait. Allons-y...

***

Les faits que je vais rapporter sont d'une singularité remarquable, et j'entends d'ici le lecteur s'écrier à maintes reprises en lisant cette relation : « Ce n'est pas possible ! Ce journaliste à rêvé ! » Pourtant nos yeux ont vu. Nos caméras ont enregistré. Et les savants du monde entier, au cours des journées et des mois à venir, vont se pencher sur ce phénomène incroyable pour l'étudier et essayer de l'expliquer.

Mais il me faut commencer par le commencement. Et le commencement remonte à un peu plus d'un an et demi.

A trente-cinq milles au nord d'Amberra — où ont eu lieu, comme on le sait, des expériences atomiques, et où je viens d'arriver — se trouve une agglomération plus importante encore, qui s'appelle Elna Springs et qui compte environ deux cents habitants. Plus au nord, et dans une région qui devient accidentée et boisée, près d'un ruisseau sans eau une bonne partie de l'année, existe une ferme isolée — à quelque dix milles d'Elna Springs. Ensuite, si l'on continue dans la même direction, il faut faire plus de cent milles avant de retrouver âme qui vive.

La ferme isolée était encore habitée, il y a un an et demi, par trois personnes : William Thistlebeck, sa femme Rosa et leur fils John, âgé de neuf ans. William Thistlebeck avait la réputation d'un brave homme de fermier un peu bourru et plutôt taciturne. Mais son portrait, moral ou physique, importe peu. Ce qui importe, c'est qu'un matin, alors

que William était allé en compagnie de son fils John couper quelques arbres dans le bois, à deux milles au nord de la ferme, le jeune garçon fit une découverte qui semble l'avoir frappé beaucoup plus vivement que son père. Il ramassa à ses pieds un insecte, de toute évidence une fourmi, une simple fourmi noire, dont je ne pourrais vous préciser la variété, n'étant point entomologiste — et les Thistlebeck l'étaient encore moins que moi — mais qui présentait cette particularié d'être d'une taille absolument insolite : plus longue que l'index. Je sais qu'il existe dans certaines régions du globe, voire même en Australie, des fourmis de forte dimension. Mais je ne sache pas qu'on en ait jamais vu de cette taille-là. Et c'est à juste raison que l'enfant s'étonna. Il tenait la bestiole entre le pouce et l'index, et la présenta à son père.

— « Regarde, daddy, une fourmi extraordinaire... »

— « Oui, elle est grosse. Jette ça... Elle va te piquer. »

— « Mais, daddy, elle est plus que grosse... Elle est énorme. »

— « Jette ça, te dis-je. Et aide-moi à couper ces branches. »

William Thistlebeck, c'est évident, montrait peu de curiosité pour les bizarreries de la nature.

Le père et le fils ne retournèrent dans ce même bois que trois mois plus tard. L'enfant avait oublié sa découverte. Il émondait une branche avec une serpette quand tout à coup il s'écria :

— « Oh ! daddy, regarde... »

Cette fois, il n'avait pas osé se saisir de l'insecte. On le comprend aisément. La fourmi qu'il montrait à son père — car il s'agissait encore d'une fourmi — était en effet aussi longue que la main. Elle avançait maladroitement, sur ses pattes minces, en traînant son gros ventre noir, parmi des herbes et des débris de bois.

— « C'est une fourmi, » dit placidement William Thistlebeck. « Elle est énorme. »

— « Tu veux dire, daddy, qu'elle est formidable ! »

Mais le père, en guise de commentaire, écrasa le monstrueux insecte du plat de sa hache. Il n'aimait pas perdre son temps à des choses futiles. Et l'enfant était dressé à ne pas insister.

Pourtant le petit John, qui ne manquait pas de cette imagination propre à son âge, reparla de la fourmi quand ils furent rentrés à la maison. Il en parla les jours suivants. Il demanda à son père de l'emmener de nouveau dans le bois, « pour voir s'il n'y en avait pas d'autres. » William Thistlebeck le lui promit, pour un prochain dimanche. Mais comme il avait toujours quelque chose à faire, même le jour du Seigneur, et que son travail ne l'amenait pas de ce côté-là, sa promesse resta lettre morte pendant de longues semaines. Un dimanche matin enfin, où il semblait plus qu'à l'ordinaire en humeur de flâner, le petit John réussit à l'entraîner. Ils partirent après avoir pris leur breakfast. Mais Rosa, la mère, ne les vit pas revenir. A l'heure du déjeuner, elle commença à s'inquiéter. Comme ils étaient décidément en retard, ce qui ne leur arrivait jamais, elle partit à leur rencontre. Elle alla jusqu'à l'orée du bois sans les voir. Elle les appela vainement pen-

dant un quart d'heure. Puis elle fut prise d'une frayeur soudaine et rentra chez elle en courant. Elle passa l'après-midi dans les transes, et une nuit qui fut pire encore. A l'aube, son mari et son fils n'étaient toujours pas rentrés. Elle décida d'aller chercher du secours. Comme elle ne savait pas conduire l'auto, elle partit à pied pour Elna Springs. Là, elle trouva cinq hommes de bonne volonté — notamment le jeune Fred Blith, dont il sera plus amplement question par la suite — qui acceptèrent de la ramener chez elle et de faire une battue dans le bois où avaient disparu le fermier et le petit John.

***

Tout ce qui précède, on le tient évidemment de Rosa Thistlebeck. On notera qu'elle n'avait parlé des fourmis qu'afin d'indiquer la raison pour laquelle son fils avait voulu retourner dans le bois. Elle ne paraissait pas avoir été spécialement frappée par ce qu'il avait dit de leur grosseur. Le récit de ce qui suit repose, lui, sur le témoignage de Fred Blith.

Le petit groupe dont il faisait partie et qu'accompagnait Mrs. Thistlebeck, après s'être restauré à la ferme, se dirigea à pied vers le bois. C'était au début de l'après-midi. La fermière, n'étant plus seule, n'hésita pas à pénétrer cette fois sous les arbres. Les chercheurs, au bout d'un moment, s'égaillèrent quelque peu, en restant toutefois à portée de voix les uns des autres. Ils poursuivaient ainsi leurs recherches depuis une demi-heure, sans avoir absolument rien remarqué d'anormal, quand soudain Fred Blith, qui marchait en tête, appela ses compagnons. Puis, comme ceux-ci approchaient de lui, il quitta l'endroit où il se trouvait pour se diriger précipitamment vers Mrs. Thistlebeck.

— « Il vaut mieux, » lui dit-il, « que vous n'avanciez pas davantage. Soyez courageuse. Je viens de faire une pénible découverte. »

La fermière pâlit. Mais elle s'attendait au pire.

— « Je veux les voir ! » s'écria-t-elle. « Je serai courageuse. Je veux les voir ! »

Ils s'avancèrent vers le petit groupe déjà réuni à l'endroit où s'était arrêté Fred Blith. Alors elle vit. Dans l'herbe, au pied d'un arbre, gisaient deux squelettes, celui d'un homme et celui d'un enfant. Ils étaient d'une netteté parfaite, blancs et comme polis, sans que la moindre trace de chair adhérât aux os.

Mrs. Thistlebeck éclata en sanglots, puis s'agenouilla auprès de ces lugubres restes, pour prier. Les autres, silencieux, se recueillaient.

C'est à ce moment là que l'attaque se produisit.

Fred Blith fut le seul à pouvoir raconter ensuite ce qui se passa. « Je ne pensais pas, pour ma part, » expliqua-t-il, « que nous courions un danger quelconque. A part Mrs. Thistlebeck, nous étions d'ailleurs tous armés. Soudain, ces bestioles surgirent. Je ne compris pas, tout d'abord, qu'il s'agissait de fourmis. Or c'étaient bel et bien des fourmis, des fourmis noires, absolument semblables à celles que l'on voit tous les jours, mais colossales. Elles avaient au moins la taille d'un lapin...

Et elles arrivaient par centaines. Mrs. Thistlebeck, qui était à genoux, fut la première submergée. J'essayai de la dégager, mais je me rendis vite compte que c'était une folie de vouloir lutter contre ces affreux insectes, qui déjà grimpaient le long de mes jambes, me mordant avec leurs mandibules. Mes compagnons fuyaient. Mrs. Thistlebeck s'était redressée en hurlant de terreur. Je la saisis par le bras, en lui criant : « Fuyons ». Nous courûmes un instant ensemble, mais elle trébucha et tomba, et je fus séparé d'elle. En une seconde, elle avait disparu sous les fourmis. Moi-même, je me débattais comme un forcené. Je crois bien que je ne dus mon salut qu'à la vitesse de mes jambes. Je parvins à un endroit où elles étaient moins denses. Je réussis, non sans peine, à me défaire de celles qui étaient accrochées à moi et qui déjà m'avaient fait de cruelles morsures au visage et aux mains. En arrivant à la ferme, je m'abattis, exténué, dans la poussière. »

Fred Blith était le seul survivant de ce drame effarant.

L'émotion fut grande à Elna Springs. Mais comme la mort des trois habitants de la ferme isolée et celle des quatre hommes qui avaient participé aux recherches ne comportaient aucun mystère, personne ne proposa de retourner sur les lieux. Les gens d'Elna Springs vivent très isolés du reste du monde. Ils n'avaient même pas alors le téléphone — ils ne l'ont que depuis huit jours. Au surplus, ce sont des gens fort simples, qui ne songent guère qu'à leur travail. Et comme ils voyagent peu, le bruit de cette étrange affaire ne se répandit guère.

Il parvint toutefois à Amberra, où Jim Blood était déjà. Mais ceux qui le recueillirent — et Jim lui-même en eut connaissance à l'époque — tout en admettant la réalité du drame, jugèrent très exagérées les descriptions qui étaient faites des fourmis géantes. Ce n'était pas la première fois que des gens — pris de malaise, ou blessés, ou épuisés par la fatigue — avaient été dévorés par des insectes. Il ne fait pas bon tomber dans le voisinage d'une grosse fourmilière ou d'une termitière. Et on pensa que c'était ce qui avait dû se produire.

Au cours des mois qui suivirent, Jim entendit encore parler deux ou trois fois des fourmis géantes. Mais les propos étaient confus et n'émanaient pas de témoins directs. On racontait qu'un chasseur, passant dans le voisinage de la ferme abandonnée, avait été attaqué par deux fourmis gigantesques. Cette fois, les insectes étaient décrits comme ayant la taille d'un fox-terrier ! On raconta aussi l'histoire d'un troupeau de moutons — ou plutôt d'une partie d'un troupeau — qui s'était égaré dans ces mêmes parages. Le lendemain, au cours des recherches qui furent faites, on retrouva, non pas les moutons — il y en avait une vingtaine — mais leurs squelettes proprement récurés.

Les gens d'Elna Springs n'osaient plus aller du côté de la ferme abandonnée. Jim Blood et les officiers du camp jugèrent que ces histoires de fourmis devaient leur faire travailler l'imagination. Jim toutefois songea à aller en excursion de ce côté-là, pour voir par lui-même de quoi il retournait, et il l'aurait certainement fait s'il avait eu le sentiment que cette situation pouvait comporter quelque péril pour la population d'Elna

Springs. Mais comme, d'une part on ne lui avait point demandé son aide, et, que d'autre part une foule de besognes routinières l'occupèrent constamment, il remit de jour en jour, et cette histoire finit par lui sortir de l'esprit. Les gens d'Elma Springs eux-mêmes, quand ils venaient à Amberra, n'en parlaient d'ailleurs plus.

Mais brusquement, il y a trois jours, deux faits nouveaux se produisirent. Deux faits ahurissants s'ils sont bien exacts.

Jim Blood était en train de déjeuner lorsqu'on vint le demander. Deux jeunes gens voulaient le voir. L'un d'eux se présenta comme étant Fred Blith, dont il a déjà été parlé. Fred rappela qu'il avait été mêlé à l'affaire de la ferme Thistlebeck, dont il était le seul survivant. Il expliqua qu'il avait toujours eu le désir, depuis, de retourner « là-bas » pour voir ce qui s'y passait. Mais il ne voulait pas y aller seul, et il ne réussit pas à former le petit groupe de jeunes gens qu'il désirait emmener avec lui. Tout le monde avait peur, surtout depuis l'affaire des moutons. Finalement, la nuit précédente, ayant décidé un de ses amis à l'accompagner, il partit en voiture, vers minuit. Il faisait un beau clair de lune. Sur la mauvaise route — plutôt une piste — qui relie la ferme à Elna Springs, ils ne notèrent rien de suspect. Mais en arrivant à destination, ils eurent une surprise. Il y avait de la lumière dans la maison inhabitée. Ils laissèrent leur voiture à quelque distance et s'approchèrent prudemment, en pensant que quelque voyageur, voyant la ferme abandonnée, s'y était installé pour la nuit. Mais au lieu d'entrer délibérément, ils eurent le bon esprit d'inspecter d'abord les lieux et de jeter un coup d'œil par les fenêtres. Alors ils virent un spectacle incroyable. Dans la grande pièce de la ferme qui avait autrefois servi de cuisine, se trouvaient six ou sept fourmis — mais des fourmis colossales, qui se tenaient debout et qui avaient au moins la taille, affirma Blith, d'un enfant de dix à douze ans. Elles semblaient occupées à quelque chose que les deux témoins, épouvantés, ne parvinrent pas à déterminer. Tout au plus remarquèrent-ils que la cuisine était encombrée de toutes sortes de choses : branchages, feuilles sèches, squelettes de petits animaux, graines et baies, que les fourmis y avaient apportées. Ils ne poussèrent pas plus loin leurs investigations et retournèrent en courant vers leur voiture qu'ils mirent aussitôt en marche. Rentrés chez eux, ils prirent quelques heures de repos, puis se hâtèrent de venir à Amberra pour prévenir les autorités militaires. Ils étaient encore tout secoués par ce qu'ils avaient vu.

Le capitaine Blood n'accorda qu'un crédit limité à ce récit, qui lui parut un peu trop fantastique. Il eut l'impression que Blith n'était peut-être pas un garçon tout à fait normal. Néanmoins, il promit aux deux jeunes gens de s'occuper sans tarder de cette affaire.

Mais, le soir-même, arrivèrent au camp deux géologues travaillant pour le compte du gouvernement australien. Eux aussi parlèrent — et avec une visible animation — de fourmis géantes qu'ils avaient vues dans la matinée. Oh ! ils ne firent pas un récit aussi ahurissant que celui de Blith. Les insectes qu'il avaient rencontrés en cours de route n'étaient pas beaucoup plus longs que la main. Mais c'était déjà plus qu'il n'en

fallait pour expliquer leur émoi. Ils étaient tombés sur un groupe d'une quinzaine de ces fourmis énormes, qui les avaient attaqués. Sans doute en seraient-ils venus assez aisément à bout ; mais craignant qu'il n'en surgît d'autres, ils avaient pris la fuite, sans même essayer d'en capturer une, ce qu'ils regrettaient maintenant. Ils insistèrent sur le danger que pouvait constituer à bref délai l'apparition de cette variété d'insectes absolument nouvelle.

Jim se fit désigner sur la carte l'endroit où la rencontre s'était produite. Il était situé non loin de la ferme des Thistlebeck...

Le capitaine accorda beaucoup plus de crédit au récit des deux géologues qu'à celui des jeunes gens. Il jugea que ce que lui avait dit Fred Blith était assurément exact, mais très exagéré en ce qui concernait la taille des fourmis. A partir de ce moment-là, il prit l'affaire au sérieux et décida d'aller lui-même sur les lieux avec une patrouille d'exploration de quinze ou vingt hommes. Les géologues lui conseillèrent de se munir pour plus de sûreté, lui et ceux qui l'accompagneraient, d'équipements spéciaux : vêtements de cuir, bottes, gants épais, masques. J'ai trouvé en arrivant à Amberra, dans la chambre qui me fut réservée, un équipement de cette sorte. La perspective de le revêtir avec la chaleur qu'il faisait ne me souriait guère et je jugeais ce luxe de précautions peut-être un peu superflu...

(Voilà. J'espère que je n'aurai pas trop à modifier, demain, le début de ce « papier ». Maintenant, je vais me coucher.)

*
* *

Je dormais, d'un sommeil assez agité, rêvant que je voyais des fourmis grosses comme des hippopotames, quand je fus brusquement réveillé par une voix joyeuse :

— « Hello, Jack ! On ne dit plus bonjour aux amis? »

J'ouvris un œil et aperçus Lloyd Fergusson. Je fis la grimace. Lloyd est un bon ami à moi. L'ennui est qu'il est aussi mon collègue. Il fait les grands reportages au *Sydney Express*. Ainsi donc je ne serais pas le seul à annoncer au monde l'apparition des fourmis géantes sur le continent australien. Tant pis ! Il faut se faire une raison. Je me suis consolé en me disant que j'avais une sérieuse avance sur mon copain. Les pages que j'ai déjà écrites, il lui reste à les écrire. Son « papier », s'il veut faire vite, sera moins complet que le mien.

En réalité il aurait dû arriver avant moi. Son avion, m'a-t-il expliqué, a eu une panne à deux cents milles d'Amberra et il a dû continuer la route en auto. Je me demande par qui il a été prévenu? Sans doute par un officier du camp.

Devant deux whiskies bien glacés, nous avons bavardé un moment. Lloyd Fergusson est de mon avis. Il croit que ce qui nous a amenés ici n'est pas sans rapport avec les expériences atomiques qui ont eu lieu dans le voisinage, il y a deux ans. Nous avons évoqué ce que nous avions lu l'un et l'autre, au cours de ces dernières années, sur les curieuses

mutations animales provoquées par les radiations, après une explosion nucléaire. Il me montra un récent numéro d'une publication américaine qu'il avait emporté avec lui pour le relire en cours de route, et où il est question de l'influence de ces radiations sur les insectes. Il paraît que les guêpes, et certainement aussi les fourmis et les termites, opposent aux ondes meurtrières une résistance cent fois plus grande que celle de l'homme. On aurait même constaté, dans certains cas, une vitalité accrue. Que des phénomènes de grossissement puissent se produire aussi, voilà qui ne semble guère douteux maintenant. Il est probable qu'un nuage de poussières atomiques s'est abattu sur le fameux bois d'où sortent les fourmis géantes.

En réfléchissant à ces faits mystérieux, je me sens repris par cette bizarre inquiétude qui m'a envahi lorsque je suis arrivé ici. Je ne crois pas que le danger soit très grand dans l'immédiat. Mais si tout ce que j'ai appris depuis que je suis ici est bien exact, si les deux géologues n'ont pas été victimes eux aussi d'une hallucination — après avoir bavardé avec les gens d'Elna Springs qui ont dû leur raconter des histoires affolantes — il faudra à coup sûr envisager des mesures sévères et probablement envoyer une escadrille d'avions chargés de D. D. T.

Lloyd Fergusson, lui, à l'air de trouver cette aventure très drôle. Il n'a jamais rien pris au sérieux. Il dort maintenant à poings fermés sur le second des deux lits de camp dont la chambre est pourvue. Je vais essayer de faire comme lui.

***

J'ai été encore réveillé en sursaut, il y a un quart d'heure. Et nous sommes en plein drame. Je sténographie hâtivement ces mots au coin d'une table, en prenant une tasse de thé.

Quand je suis sorti du sommeil, le camp était en émoi. Il commençait à faire jour. Des hommes couraient dans tous les sens, achevant de se harnacher. C'était une bousculade, pour ne pas dire un affolement.

Je sentis sur mon épaule la main de Fergusson. Il me demandait : « Qu'est-ce qui se passe? » Je ne savais rien.

Le capitaine Blood entra dans notre chambre. Il était pâle comme un mort. Il nous lança d'une voix hachée :

— « Les fourmis géantes ont attaqué cette nuit Elna Springs... Trois des survivants viennent d'arriver au camp... Deux d'entre eux sont affreusement blessés... D'après ce qu'ils racontent, ce fut effroyable... Ils craignent que presque toute la population n'ait péri... J'ai alerté le camp... Je vais me porter sur les lieux, avec tous les effectifs dont je dispose... Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage... Préparez-vous vite... Nous partons dans vingt minutes... Je vous préviens qu'il y a des risques... Si vous préférez rentrer à Sydney je n'insiste pas pour vous retenir... Et peut-être cela vaudrait-il mieux pour vous... »

Blood, avant même d'avoir attendu notre réponse, s'éloigna en courant.

Lloyd et moi, nous nous regardâmes.

— « Bah ! » fit Lloyd. « Il exagère sans doute... Moi, je reste. Je ne veux pas rater ça... »

— « Moi non plus, » dis-je.

*
* *

Nous sommes, Lloyd et moi, dans la voiture qui a amené mon collègue. Bill Craiggs, le pilote a préféré ne pas nous accompagner. Après s'être montré sceptique, il juge que tout cela sent maintenant plutôt mauvais. Il nous attendra au camp.

J'écris en tenant mon bloc-notes sur mon genou, tandis que nous roulons. Le chemin est affreux. Le paysage sinistre, plat. Par endroits, nous longeons le désert de sable ; et nos véhicules n'avancent que lentement. Le ciel s'est couvert et a pris une teinte blafarde. Il fait déjà passablement chaud, mais je n'ai qu'un léger vêtement de toile. Au dernier moment, le capitaine Blood est venu me reprendre mon équipement de cuir, en me disant qu'il serait plus utile à un des hommes qui subiront le premier choc — si choc il y a. Mais il nous a donné à chacun un revolver et un masque. Jim Blood a toujours l'air très soucieux. Peut être ne m'a-t-il pas dit tout ce qu'il savait. Mais ce qu'il m'a dit est déjà bien assez effroyable. Je me sens un peu crispé, mais je fais bonne contenance. Lloyd lance des plaisanteries. Il n'a pas encore commencé son « papier ». Il n'est jamais pressé.

La voiture du capitaine roule devant la nôtre. Derrière nous viennent les camions cahotants dans lesquels les soldats sont entassés. Nous avons l'air d'une petite expédition coloniale. Une vingtaine d'hommes seulement portent des équipements de cuir.

Les troupiers ont l'air assez contents de cette sortie, qui rompt un peu la monotonie de leur existence au camp. Ils n'ont pas l'air de très bien savoir de quoi il s'agit. L'idée d'aller combattre des fourmis leur paraît plutôt farce. J'en vois un, dans le premier camion, qui parle avec de grands gestes. Je distingue le mot « doryphore ». Ce qu'il dit fait rire les autres.

La voiture du capitaine s'est arrêtée. Je vais voir pourquoi...

Jim Blood a simplement voulu profiter de ce que nous étions arrivés sur un monticule pour examiner l'horizon avec ses jumelles. Lloyd et moi, nous nous sommes approchés de lui. Il ne remarque rien d'anormal. Devant nous, tout est calme, silencieux et désert. Nous sommes à peu près à mi-chemin d'Elna Springs. La route est plus mauvaise que jamais.

— « Ce qui m'inquiète, » nous a dit le capitaine, « c'est que j'ignore absolument quels effets nos armes pourront avoir sur ces bestioles au cas où nous serions attaqués. Nous n'avons que des fusils, des mitraillettes, des mitrailleuses et quelques caisses de grenades. J'ignore également, si je puis ainsi parler, quels sont les effectifs de l'ennemi. »

Mais il se mit à rire.

— « Je suis d'ailleurs convaincu, » reprit-il, « que ces insectes ont

regagné leur fourmilière dans le bois. C'est nous, au contraire, qui allons être obligés de les attaquer. »

Notre convoi s'est remis en marche. La route est de plus en plus mauvaise. Par endroits, elle disparaît même à peu près complètement. Je comprends maintenant pourquoi les gens d'Elna Springs ne venaient que si peu souvent à Amberra. Ils allaient bien plutôt à Casney Hill, qui est un petit centre de ravitaillement, à quarante milles à l'ouest, dans un région un peu plus riante.

Nous avons encore roulé pendant une demi-heure, assez lentement. Toujours rien. Jim a raison sans aucun doute : les fourmis ont dû regagner leur tanière. Au fond, je préfère cela.

Le paysage commence à changer un peu. Toujours aussi morne, mais plus accidenté. Devant nous, maintenant, à trois quarts de mille de l'endroit où nous sommes, s'étend une longue crête basse, une sorte de dune pelée et sablonneuse, qui nous masque l'horizon.

La voiture du capitaine s'arrête de nouveau. Cette fois, je ne comprends pas pourquoi. Lloyd, qui conduit fait halte lui aussi. Il se met debout pour mieux voir. Tout à coup il me prend le bras et me dit : « Regarde ! » Je n'ai pas de très bons yeux et je regrette d'avoir oublié, dans la précipitation du départ, de prendre mes jumelles. J'aperçois au loin, devant nous, un vague point blanc en mouvement.

— « C'est un homme qui vient vers nous en courant, » me dit Lloyd. « Il a l'air d'avoir le diable à ses trousses. »

Nous descendons pour rejoindre le capitaine. Celui-ci observe la route avec ses jumelles.

— « Ma parole, » s'écrie-t-il, « c'est Joe Rowdiss ! »

Il se tourne vers nous.

— « C'est un des deux techniciens atomiques qui sont partis à la chasse il y a trois jours. »

Une idée soucieuse barre le front de Jim.

Il murmure : « Pourquoi est-il tout seul? Et pourquoi court-il si vite? »

Maintenant je vois distinctement l'homme qui s'approche de nous de toute la vitesse de ses jambes, dans un petit nuage de poussière. Il porte un costume blanc. Il a l'air grand et maigre. Il n'est plus qu'à cent mètres... Plus qu'à cinquante... Il ralentit un peu... Il a un visage convulsé, des yeux hagards... Je voudrais pouvoir sténographier aussi tout ce qui se passe en moi tandis que je trace ces mots... Le voilà près de nous... J'entends son souffle rauque... Il ne peut pas parler... Il se tient la poitrine à deux mains... Il y a dans son vêtement des déchirures, des taches de sang caillé... Il halète... Jim lui tend sa gourde... Il boit avec avidité... Il dit d'une voix étranglée :

— « Elles arrivent... Dieu soit loué ! Vous êtes là ! »

— « Les fourmis? » demande Jim.

— « Oui, les fourmis... Les fourmis géantes... Elles sont là... Derrière cette crête... »

— « Où est John Wilden? »

— « Mort, je le crains... Dévoré... Nous sommes arrivés à Elna Springs un peu avant l'aube, après avoir marché une partie de la nuit pour éviter la chaleur... A Elna Springs il n'y a plus que des squelettes... Tout y est passé... Les êtres humains, le bétail... Les fourmis n'y étaient plus. Mais nous n'avons pas tardé à les trouver... Je ne sais pas comment j'ai pu leur échapper... Mais elles arrivent... Fuyez, je vous en conjure.... Pour l'amour du ciel, fuyez ! »

— « Mais nous sommes armés, » dit Jim.

L'homme vêtu de blanc a un geste las qui semble signifier que cela ne servira pas à grand-chose. Je le vois se cramponner à la portière de la voiture, puis s'affaisser, évanoui. Jim nous fait signe de nous occuper de lui. Il a tiré un sifflet de sa poche. Il donne des ordres, d'une voix ferme. Tandis que Lloyd et moi nous hissons le technicien dans la voiture du capitaine, les camions s'ébranlent et se déploient en éventail sur le terrain sablonneux en avant de nous. Ils s'immobilisent. Les hommes en descendent, forment une ligne continue devant les véhicules. Ils mettent en batterie leurs mitrailleuses. Je glisse entre les lèvres du technicien évanoui le goulot de mon flacon de whisky. Il soulève ses paupières, avale une gorgée, les referme. Lloyd Fergusson est tout pâle. Moi aussi, sans doute...

Voilà, nous attendons...

J'ai l'impression que trois cents hommes, même étalés en éventail, ça ne pèse pas lourd, dans ces étendues désertiques. Personne ne dit mot. Il règne un silence plus effrayant que tout le reste... Tous les regards sont fixés sur la dune sablonneuse. devant nous... Le capitaine dicte un message à un radiotélégraphiste... J'entends qu'il demande qu'on envoie des avions d'observation... On aurait dû y penser plus tôt... Au fond, jusqu'à maintenant, personne n'avait pris cette affaire très au sérieux. Le technicien a sans doute raison... Nous ferions mieux de fuir... Mais même s'il y songe maintenant, Jim ne voudra pas perdre la face. Les militaires sont de sacrés entêtés. J'écris comme un automate... Lloyd lui aussi a sorti son bloc-notes... C'est plutôt pour s'occuper les mains. Il m'a semblé, tout à l'heure, que ses mains tremblaient légèrement... Nous avons regagné notre voiture.

Je regarde ma montre. Il est neuf heures trois. Il n'y a que quatre minutes que le technicien est auprès de nous. Cette attente est crispante... A Sydney, c'est l'heure où je prends mon bain... Rien encore... Le technicien n'aurait-il pas eu, lui aussi, une hallucination ? Mais l'absence de son compagnon est troublante... Et ses vêtements déchirés... Ses blessures... J'ai la sensation bizarre que nous sommes hors du monde, en pleine irréalité... Que je vis un cauchemar fiévreux... Les survivants de Nagasaki et d'Hiroshima ont dû vivre eux aussi un drôle de cauchemar... L'homme a-t-il déchaîné des forces dont il perdra bientôt le contrôle? La planète tout entière est-elle vouée à vivre bientôt dans un cauchemar monstrueux, parmi des périls étranges et nouveaux? J'essaie de faire taire mon imagination... Neuf heures cinq... Toujours rien. Rien qu'un silence écrasant, sous un ciel couleur de plomb... *Elles*

ont peut-être fait demi-tour. Jim Blood, qui s'entretient avec un officier à quelques pas devant notre voiure, m'adresse un pâle sourire. Llyod écrit à toute allure... Moi aussi... Je sens que si je cessais d'écrire, *on verrait que j'ai peur.* J'ai pourtant fait la guerre contre les Japonais, il y a douze ans, et je me suis très correctement conduit... Mais ici, c'est la peur de l'inconnu qui m'oppresse. J'essaie de penser à autre chose... A cette soirée, l'autre jour, chez les Griffith... Ils avaient d'excellent whisky... Griffith était en pleine forme... Il sait être si spirituel quand il veut... Il parlait de ses classes en Nouvelle Zélande. Qu'est-ce qu'il aurait dit s'il...

Un cri, sur la droite! Un cri aigu comme une pointe de poignard. « Les voilà ! » Un remous le long de la ligne d'hommes... Des exclamations... Je regarde... Je vois trois points noirs sur la dune... Puis quatre... Puis dix... Les voilà ! Les voilà !... Le cri est répété cent fois... Je le pousse moi aussi... Je vois les vingt hommes revêtus d'équipements spéciaux, qui jusque-là s'étaient tenus au centre de notre petit front, se diriger dans la direction où vient de surgir la menace... Jim regarde de ce côté-là avec ses jumelles... Je l'entends crier : « Elles sont énormes ! » D'autres cris éclatent... « Là ! Par là aussi... » Sur la gauche, et au centre, d'autres points noirs... Dix, vingt... Cinquante... Il en sort de partout... Jim s'est précipité pour diriger la défense... La crête est noire... Des coups de sifflets retentissent... Les hommes vêtus d'équipements spéciaux se replient sur leur position primitive... J'entends Jim hurler : « Ne vous affolez pas ! » C'est curieux, je me sens moins crispé. Ce spectacle est hallucinant, mais fascinant... On dirait... J'ai l'impression, qu'il y a en moi, maintenant, deux créatures distinctes : l'une de chair, qui tremble d'épouvante, et une autre, plus dégagée et libre, qui ne veut rien perdre de cet événement inouï... On dirait que la crête devant nous, est devenue une vague de bitume, une marée noire et grouillante, qui déferle...

Une mitrailleuse se met à crépiter, puis deux, puis dix... Voilà qui me donne du cœur au ventre... Ce bruit-là est rassurant... Exaltant... L'homme ne peut pas ne pas avoir le dernier mot... Cette marée hideuse va refluer... Je suis tout yeux... Mais que se passe-t-il... La marée ne remue pas... Elle continue à déferler... Elle déborde sur les côtés... Je ne peux pas distinguer s'il y a eu des fourmis d'abattues et si ce sont de nouvelles vagues qui surgissent par-dessus celles qui sont tombées... Je regarde Lloyd. Le côté droit de sa bouche est agité par un tic nerveux. Il transpire à grosses gouttes... Je sens que si je cessais d'écrire, je me mettrais à hurler de terreur... Le hideux tapis noir avance inexorablement. Jim gueule : « Gardez votre sang froid ! Préparez vos grenades ! » Je me rappelle ce qu'il nous disait il y a une heure, en riant, à propos des « effectifs de l'ennemi ». Leurs effectifs ! C'est une marée ! Un déferlement ! Il y en a des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers peut-être. Tout le paysage, devant nous, sur notre droite, sur notre gauche, est noir, avec des reflets de mica. C'est un grouillement formidable, qui se rapproche d'instant en instant, qui va

se resserrer sur nous comme une pince gigantesque... La main de Lloyd se crispe sur mon épaule. J'entends sa voix à travers le crépitement de la fusillade, une voix hachée et bizarre. « Les balles les perforent sans les arrêter, » dit-il... « Je n'en vois presque pas tomber... » Il a une meilleure vue que moi. Mais maintenant qu'elles se sont rapprochées, je commence à les distinguer individuellement. Il y en a de toutes les tailles, mais elles sont toutes énormes. Les plus grosses, quand elles se tiennent debout, ont presque l'air de créatures humaines engoncées dans d'étranges armures d'un noir luisant... Elles se rapprochent... Elles se rapprochent...

J'ai eu une sorte de vertige... J'ai dû boire une forte rasade de whisky pour me réconforter... Je ne sais plus où j'en suis... Nous vivons dans un cauchemar noir, violent, fantastique... Dans la voiture du capitaine, le technicien atomique est toujours évanoui. Je vois son bras pendre, inerte. C'est lui qui a le plus de chance. Jim vient de passer en courant près de nous, les yeux hagards, la bouche tordue. Il hurle : « Formez le cercle ! » Je ne comprends pas pourquoi. Lloyd a un visage de fou. Sa voix étranglée me parvient comme à travers des épaisseurs de coton. Il crie : « Nous sommes perdus ! Fuyons ! » Il met le moteur de la voiture en marche. Trop tard ! Je regarde autour de moi. De tous côtés le même flot noir, à perte de vue... Des hommes courent, se démènent, hurlent... Nous sommes au centre d'un petit îlot qui va être submergé... Lloyd a dit vrai... Les balles n'ont presque pas d'effet sur ces monstres... Il n'en tombe qu'un de loin en loin... Sans doute faut-il que la balle atteigne quelque centre vital... Les voilà à cinquante mètres, à trente mètres. Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus !...

Mais voilà un bruit nouveau... Des grenades éclatent, avec un terrible bruit de déchirure sèche... Là, sur la droite, où un paquet de fourmis géantes avance à vive allure... Oh !... Les effets sont plus meurtriers que ceux des balles et des mitraillettes... Des monstres tombent, déchiquetés. Les grenades claquent de tous côtés... Nos hommes ont l'air de reprendre espoir... Les fourmis géantes semblent déconcertées... Mais il en vient d'autres, d'autres, encore d'autres... Elles s'empêtrent dans les cadavres de celles qui sont tombées, mais elles continuent à avancer... C'est monstrueux... Notre cercle se resserre... Les grenades claquent... Des hommes hurlent... J'ai cru un instant que nous étions sauvés... Mais nous sommes perdus ! Des hommes maintenant sont au corps à corps avec ces hideux insectes... Ils frappent à coups de crosse, à coups de baïonnette... Ils sont submergés... J'en vois qui refluent vers les camions, qui sautent dedans, qui essaient de les mettre en marche... Mais les fourmis les rattrapent, grimpent avec eux dans les véhicules... C'est une mêlée noire... Nous sommes perdus... Dans une heure, on ne retrouvera que nos squelettes, épars dans cette plaine sinistre... Deux avions bourdonnent dans le ciel... Trop tard, ils arrivent trop tard !... Lloyd, à mon côté, hurle comme un dément : « Au secours ! Au secours ! » Les hommes sont maintenant ramassés tout autour de notre voiture, formant un dernier rempart entre nous et les monstres... Je

noterai tout jusqu'au bout... Je... Sur la droite... Quand je verrai que c'est la fin, je mettrai ce bloc-notes dans la boîte métallique où est mon masque à gaz... On le retrouvera peut-être intact... Je vois... Maintenant les fourmis sont à moins de vingt mètres de nous... Toutes énormes, dressées, avec leurs gros yeux étranges et leurs terribles mandibules... J'aperçois Jim dans un tourbillon noir... C'en est fait de lui... Quelques grenades éclatent encore... Elles font des ravages, mais... Affreux... Horrible... Je ne trouve plus les mots... Lloyd tire des coups de revolver comme un fou... Nous sommes perdus... Dans un instant, je vais me faire sauter la cervelle... Ce sera préférable... Les voilà sur nous... L'univers est noir... L'univers n'est plus qu'un ramassis de fourmis géantes... Au secours! Au secours! Je... Vision infernale... Infernale... Je... Des clameurs de mort et d'épouvante... Tout vacille et tournoie... C'est la fin... Je...



ENVOI DE MANUSCRITS

A peine notre numéro 1 était-il en vente depuis quelques jours, que nous étions déjà submergés de manuscrits qui nous étaient proposés pour une publication éventuelle ultérieure. Nous nous excusons même auprès de certains de nos correspondants auxquels nous n'avons pas eu le temps matériel d'accuser réception de leurs envois, tant ceux-ci ont été nombreux.

Nous demandons donc à tous les auteurs qui ont des manuscrits de contes ou nouvelles entrant dans le cadre de ce que nous publions et qui auraient l'intention de nous les soumettre, de vouloir bien surseoir à tout envoi jusqu'à nouvel avis de notre part. Nous sommes actuellement couverts en matière rédactionnelle pour plusieurs mois à l'avance et sommes dans l'impossibilité complète d'examiner de nouveaux manuscrits.

Les conséquences d'un savon

(*Soap opera*)

par ALAN NELSON

Sans aller forcément jusqu'à sonder les galaxies, la « science-fiction » peut se contenter de broder sur le proche avenir quotidien, dans les simples limites de notre planète. En effet, on peut faire à perte de vue des conjectures sur l'évolution possible, dans seulement quelques décades, des formes les plus banales de notre vie moderne. L'une de celles qui offre le plus matière à rêverie est par exemple la publicité, dont on se demande — non sans inquiétude — où s'arrêtera l'envahissement. Sur ce thème, nous avons publié dans notre numéro 2 une nouvelle satirique brillante, « Auditions forcées à perpétuité », *qui décrivait l'abêtissement d'une société asservie littéralement par les slogans publicitaires. Alan Nelson n'a pas eu le dessein d'étudier de semblables répercussions et les méthodes de publicité de l'an 1973 servent seulement de point de départ à son amusant récit. Mais il a eu, pour servir de base à ce dernier, une de ces « idées » dont l'efficacité porte la marque de l'évidence. L'invention de son héros ainsi que les suites catastrophiques qu'elle entraîne constituent, à notre avis, une assez délicieuse trouvaille (trouvaille cependant à peine éloignée de la réalité, comme nous vous le signalerons en conclusion).*



On ne saurait écrire l'histoire de cette turbulente période des années 1970-1980 sans mentionner l'épisode célèbre du « pilote en folie » dont la technique de publicité aérienne mit la ville de San Francisco en ébullition pendant trois délirantes journées de septembre 1973. Nul événement de ce temps ne causa autant de confusion et ne donna lieu à une telle éclosion de rapports fantaisistes dans les journaux. Bref, voici quels sont les faits :

Le 27 août 1973, un petit homme surexcité, à la tignasse blanche, chaussé de cuir fauve, pénétra d'un air important dans un long corridor, poussa une porte sur laquelle on lisait « *Publicité* » et, traversant la pièce avec un bruit de guêpe irritée, alla droit à la fenêtre, releva le châssis d'un coup sec, passa la tête au dehors et scruta le ciel d'un œil mauvais.

Ce personnage était H. J. Spurgle, propriétaire et fondateur de la *H. J. Spurgle Soap Company* (fabricant du détersif pour tous usages domestiques dénommé KIP) et son regard courroucé était fixé sur les

restés d'un slogan publicitaire tracé un instant auparavant dans le ciel de San Francisco et qui planait en fumée au-dessus des toits de la ville :

BON CHIEN CHASSE DE RACE ET KIP CHASSE LA CRASSE

Derrière lui, Nita Kribbert, sa secrétaire, une ravissante petite brune coiffée avec art, émettait de petits sons indistincts visant à l'apaiser.

— « Qui m'a fait ce travail-là? » gronda Spurgle, rentrant la tête à l'intérieur et pointant un doigt noueux en direction du ciel. Son visage était devenu tout rouge et luisant comme s'il venait d'être vigoureusement frotté.

Les onze employés du service de publicité, mal à l'aise, battirent des paupières et regardèrent par la fenêtre.

— « C'est moi. »

Spurgle fit volte-face et considéra d'un œil farouche un grand jeune homme maigre, à l'allure empruntée, vêtu d'un blouson de cuir, qui venait d'entrer.

— « Eh bien ! c'est la pire des publicités aériennes que j'aie jamais vue? » fit Spurgle avec hargne, marchant lentement sur le jeune homme, son chronomètre à la main. « Vos lettres ont commencé à se séparer avant 30 secondes. »

— « Mais la brise, Monsieur... » protesta Everett Mordecai, en jetant un regard malheureux à Nita.

— « Brise ou pas brise, » tonna Spurgle, « je ne vous paie pas pour traîner dans le ciel des masses de fumée que personne ne peut lire. Bon sang ! Je ferais mieux avec un cigare à 30 cents. Mettez-moi au point ce mélange fumigène, mon vieux ! Je veux voir un peu de persistance dans ces lettres. Compris? De la per-sis-tance ! »

Tout déconfit par le savon que venait de lui passer son patron, Mordecai jeta d'abord un coup d'œil sur le petit homme furibond, puis sur la charmante Nita, se demandant si tous ses espoirs n'étaient pas en train de s'effondrer. Engagé cinq mois auparavant comme chimiste au service des recherches, tout jusque-là lui avait été contraire. Dès la première semaine, il avait fait sauter un petit laboratoire au cours d'une expérience clandestine tendant à produire un savon à « action rapide » pour dégraisser les mains. Affecté au service de la comptabilité, il avait, avec un encrivore de sa composition, presque complètement dissous un registre sous les yeux de son chef de section horrifié. De brefs séjours au service des ventes et à celui du matériel de transport s'étaient révélés tout aussi désastreux.

Et maintenant, ce misérable emploi de pilote chargé de la publicité dans le ciel était sur le point de lui être retiré également. Et qui plus est, en présence de Nita. Une telle perspective était insupportable. Depuis des mois, il suivait pas à pas, comme un esclave ébloui et pitoyable, cette délicieuse créature qui se dérobait sans cesse — un jour elle était prête à l'épouser et le lendemain c'était non. « Je ne saurais

souffrir un échec, » lui avait-elle dit dès le début. « Ce que je veux, c'est un homme *qui ait de l'avenir.* » Mais plus il déployait d'efforts pour réussir, pires étaient les résultats. Il avait déjà perdu cinq kilos à la peine et sentait, tout au long de la journée, un léger bouillonnement au creux de son estomac, comme s'il avait eu là un tube à essais en perpétuelle effervescence.

— « De la persistance ! » hurlait Spurgle. « Est-ce assez clair ? »

Profondément dépité, Mordecai regarda le petit homme coléreux quitter le bureau en coup de vent. Nita resta encore un instant.

— « Continuez vos efforts, » dit-elle avec un sourire encourageant.

***

Après avoir écrit son message habituel : POUR NETTOYER NEC PLUS ULTRA : KIP, KIP, HURRAH ! à une altitude de 700 mètres, Mordecai posa son hélicoptère sur le terrain, sauta de la carlingue et s'approcha de Nita et de Mr. Spurgle qui l'attendaient à côté du hangar.

— « Everett ! » s'écria Nita, s'élançant à sa rencontre. « Voilà deux semaines que j'essaye de vous joindre. Où diable étiez-vous donc ? »

— « En congé, » répondit Mordecai d'une voix tendue par l'émotion. Il était encore plus maigre et, dans son visage défait, deux grandes poches sombres frémissaient légèrement sous ses yeux.

— « J'ai quelque chose à vous dire, » commença-t-elle.

— « Jeune homme, » interrompit Spurgle avec impatience, « je suppose que vous allez m'expliquer ce que tout ceci signifie. » Il jeta les yeux sur une feuille de calepin qui s'agitait dans sa main. « Pourquoi, avant tout, était-il indispensable que je sois sur le terrain d'atterrissage ce matin à 11 heures ? »

Mordecai tira un chronomètre de sa poche et leva la tête pour regarder le slogan qu'il venait d'écrire.

— « Peut-être voudrez-vous bien chronométrer ces lettres-là ? »

Aussitôt, Spurgle regarda lui aussi. Les lettres, toujours fermes, toujours résistantes et parfaitement formées, semblaient se rapprocher très lentement du sol, nullement altérées par la forte brise qui balayait le terrain.

— « Elles descendent, » fit Nita, surprise.

Spurgle fronça les sourcils et les considéra avec attention, pensant les voir fatalement se dissoudre et disparaître.

Contre toute attente, il n'en fut rien.

Comme de grands ballons flasques, les lettres descendaient peu à peu, leur volume et leur visibilité augmentant à mesure qu'elles se rapprochaient et, finalement, lorsqu'elles touchèrent le sol, elles rebondirent doucement à plusieurs reprises avant de se coucher gentiment.

En silence, ils se dirigèrent tous trois vers le slogan. Spurgle donna un coup de pied à la lettre K de KIP ! C'était une gigantesque chose

blanche, de trois mètres d'épaisseur, d'une longueur égale à la moitié d'un pâté de maisons, faite d'une matière flexible, élastique, qui semblait tenir à la fois de la gélatine et du caoutchouc mousse et qui, cependant, était opaque et si légère que, malgré ses dimensions, Mordecai put soulever la lettre entière d'une seule main. Il tint le K en équilibre sur sa paume un instant.

— « Vous avez demandé des lettres persistantes... »

Mordecai inclina alors la main. La lettre géante glissa, fit quelques bonds désordonnés sur le sol, ondula comme un monstrueux serpent et se coucha calmement, agitée d'un imperceptible frisson. Nita trouva le point de la lettre I — une énorme sphère ondulante, aussi volumineuse qu'un garage pour deux voitures — et s'amusa à le faire rebondir contre le mur du hangar.

Spurgle prit sa mine renfrognée et se frotta la mâchoire en signe de perplexité.

— « Avec quoi est-ce fait? » demanda-t-il enfin, saisissant un coin du K et le comprimant dans sa main. Il lâcha sa prise et la substance reprit aussitôt sa forme première.

— « Oh ! Juste deux tiers d'un dérivé de caoutchouc synthétique, un tiers de néoprène et un zeste de koroseal... »

— « Peu importe ! » s'écria Spurgle, de plus en plus exaspéré. Il prit un canif, l'ouvrit et se mit à tailler dans un côté du P. « Je vais l'envoyer au labo pour le faire analyser. »

Il en fut pour sa peine ; cette chose était impossible à couper. Par deux fois, Spurgle plongea son canif dans la substance molle, son bras suivant le mouvement et y disparaissant jusqu'à l'épaule, mais autant vouloir perforer une éponge avec un presse-purée.

— « Eh bien, je dois avouer que c'est original, » dit-il d'un ton bourru et comme à regret. « Malheureusement, il se trouve que j'ai décidé, pas plus tard que la semaine dernière, de laisser tomber ce système de publicité aérienne. Après tout, nous sommes en 1973 et ces inscriptions en fumée font terriblement démodé. Votre idée n'est pas bête, c'est un fait, mais je crains que cela ne frappe plus le public. Personne ne fait plus de publicité dans le ciel. »

Il consulta rapidement sa montre, puis s'adressant à Nita :

— « Grand Dieu ! Nita. Courez vite chercher les billets. Il nous reste exactement vingt-cinq minutes. »

Nita demeura encore juste le temps de tirer doucement Mordecai par la manche.

— « Continuez vos efforts, » dit-elle, souriante, et elle s'éloigna d'un pas rapide.

— « Comme je le disais, Mordecai, » reprit Spurgle. « Vous avez eu là une bonne idée. Malheureusement, c'est encore un coup pour rien. Quand je rentrerai de mon voyage de noces, je tâcherai de vous trouver un autre emploi — au service des expéditions, peut-être... »

— « Votre voyage de noces? » fit Mordecai en écho, pressentant un désastre.

— « Eh bien, oui, » dit Spurgle, dont les traits se détendirent tandis qu'il regardait Nita disparaître au loin. « Nita et moi, nous partons pour Palm Springs dans un instant. Mais je ne devrais pas le dire ; c'est un secret... »

Accablé par ce dernier coup du sort, Mordecai regarda Spurgle se diriger d'un pas assuré vers les bâtiments administratifs. Alors, avec un gémissement étouffé qui sembla mettre tout son corps à la torture, il remonta dans son appareil et, d'une impulsion bien calculée, envoya le point d'exclamation se perdre au-delà du champ d'aviation.

⁂

Tels sont les événements qui aboutirent aux trois journées les plus extravagantes et les plus invraisemblables de l'histoire de San Francisco. Les actes auxquels se livra ensuite Mordecai furent-ils la conséquence d'un dérangement mental causé lui-même par une amère désillusion ou constituèrent-ils une tentative désespérée de « continuer ses efforts »? Après bientôt vingt ans on en discute toujours.

Quoi qu'il en soit, on pouvait lire en première page dans le *San Francisco Chronicle* du 14 septembre 1973 la dépêche suivante :

« Les habitants de quartiers les plus divers de la ville ont été surpris de voir au petit jour de gigantesques lettres caoutchouteuses appuyées contre les façades des maisons, encombrant les arrière-cours et bloquant les voies de tramways. Dans le centre, un immense « O » élastique entourait l'immeuble de la Shell comme un anneau sur un goulot de bouteille, calé au seizième étage par une hampe de drapeau. Les Fonderies Atlas ont signalé l'obstruction d'une de leurs cheminées géantes par une grosse sphère blanche.

» Le météorologue Fred Ballard, qui n'a pu déterminer immédiatement l'origine du phénomène, pense que ces objets pourraient être des sous-produits émanant d'un nouveau centre de recherches atomiques situé quelque part dans la région.

» Au début de la matinée, cette pluie d'objets semblait augmenter. Une gêne certaine avait déjà été causée dans plusieurs quartiers par suite de la difficulté éprouvée pour dégager le passage. Ces lettres, impossibles à brûler, à couper ou à dégonfler, ne pouvaient être que déplacées. Mais la question était : Où les mettre? Les terrains vagues en étaient encombrés et, selon la police, des rixes éclataient entre voisins, chacun s'efforçant de se débarrasser de ces objets en les jetant par-dessus son mur de clôture... »

Ce n'est que le matin suivant que les habitants de San Francisco découvrirent avec colère que le phénomène — qui continuait de tomber sans interruption — n'était pas un sous-produit atomique, mais un vieux truc publicitaire nouvellement perfectionné. Car, si Mordecai s'était jusque-là contenté de lâcher des lettres séparées, il les assemblait maintenant en une belle écriture moulée ; les slogans dégringolaient d'un

seul bloc et les gens ne lisaient que trop bien les KIP, KIP, HURRAH ! tandis que ceux-ci descendaient doucement pour venir couvrir la ville comme un manteau de neige.

De plus, le format augmentait. C'est ainsi qu'un seul KIP, KIP, HURRAH ! s'insérait parfaitement dans Van Ness Avenue, depuis Golden Gate jusqu'à Post Street et qu'un NETTOYEZ SANS FATIGUE — FAITES CONFIANCE A KIP ! qui atterrit sur la pointe au milieu du stade Kezar, resta incliné à quarante-cinq degrés comme une cuiller dans un bol de café au lait.

Les clameurs de protestation qui s'élevèrent d'une foule exaspérée, au matin de ce second jour — le matin du « vendredi frénétique » — constituèrent une démonstration de fureur populaire telle que nous n'en reverrons sans doute jamais. Il était inévitable que la *Spurgle Soap Company* fût la cible sur laquelle cet accès de fureur vint se décharger à bout portant.

Quarante mille ménagères indignées appelèrent presque au même moment la firme Spurgle au téléphone, si bien que les quatre opératrices de service au standard, la crampe aux doigts, succombant sous l'avalanche, posèrent là leur casque, observèrent encore un moment avec des yeux égarés le scintillement ininterrompu des lampes d'appel et s'esquivèrent sur la pointe des pieds.

Dehors, une foule houleuse, qui pouvait comprendre, selon les estimations, de dix à vingt mille personnes, se pressait derrière les grilles, poussant des cris hostiles et bombardant par intermittence la cour de l'usine avec des briques et des pavés.

Ce ne fut guère que vers onze heures du matin qu'un comité de citoyens composé de sept membres à la tête desquels se trouvait le maire, Mr. Randolph Rockwell, un gros homme au visage crispé, se fraya non sans peine un passage à travers la foule et pénétra dans le luxueux bureau de H. J. Spurgle. Ils trouvèrent ce dernier en proie à une rage froide, se balançant doucement dans son fauteuil, la figure cramoisie, s'efforçant désespérément de maîtriser une crise imminente.

— « Quel est l'auteur de cette *chose?* » hurla le maire qui bondit à la fenêtre et désigna le ciel du doigt. « J'exige que vous fassiez cesser immédiatement cette indécente publicité ! »

Un moment s'écoula avant que Spurgle pût trouver sa voix.

— « La faire cesser ! » s'exclama--t-il. « Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir ? Elle a commencé par empoisonner mon mariage et maintenant elle ruine mes affaires. La faire cesser ? Mais comment, bon Dieu ? »

— « En faisant descendre votre aviateur, c'est bien simple. »

Spurgle laissa échapper un petit rire amer.

— « Faites-le donc descendre, vous ! Il est devenu complètement fou. La seule façon de le faire descendre est d'abattre son zinc. »

Un homme qui portait une serviette de cuir s'interposa.

— « De toute manière, Spurgle, » déclara-t-il sur un ton doctoral, « en ma qualité d'avocat de la municipalité, je dois vous avertir que cet homme est votre employé et que, en conséquence, nous vous tenons pour légalement responsable. »

— « Qu'est-ce que vous me chantez, légalement responsable? » cria Spurgle. « La société Spurgle possède une licence en bonne et due forme pour sa publicité aérienne au-dessus de la ville de San Francisco, en 1973. Ce n'est pas la responsabilité légale qui me tracasse. Je suis en règle. » Il fouilla dans ses paperasses et, prenant un document, il le tendit à l'homme de loi, lequel l'examina avec soin et se mit bientôt à hocher la tête d'un air grave.

— « Ce papier me semble parfaitement en règle, » dit-il. « Franchement, Messieurs, je ne vois vraiment pas quelle ordonnance est violée, si ce n'est, peut-être, le règlement qui vise à limiter la production de fumée. Toute cette affaire, à mon grand regret, est parfaitement légale. »

Il s'ensuivit un silence embarrassé.

— « Combien de temps peut-il tenir là-haut? » demanda quelqu'un.

— « Des mois, » répondit Spurgle d'une voix tragique. « Les deux hélicoptères de la maison sont à propulsion atomique. »

— « Mais la provision de... de caoutchouc ou de quoi que ce soit qu'il utilise, » fit le maire d'un ton plaintif, « elle n'est sûrement pas inépuisable. Qu'en pensez-vous, Cliff, vous qui êtes ingénieur des services municipaux? »

— « Je n'ai pas encore eu le temps d'analyser cette substance, » répondit un homme flegmatique en complet de serge bleue. « Mais je puis vous dire ceci : il y a davantage de caoutchouc dans une balle de golf ordinaire que dans un de ces slogans tout entier. Vous connaissez ces friandises volumineuses en filaments sucrés vendues sur les fêtes foraines? Eh bien, c'est pareil ; une petite quantité de produit suffit pour en faire des montagnes. Si ce type-là a pris par hasard avec lui trois ou quatre cents livres de vieux pneus, on ne peut pas prévoir pendant combien de temps il peut faire durer la plaisanterie. «

— « Dans ces conditions, on ferait peut-être *mieux* de l'abattre, » dit le chef de la police.

— « Non et non ! » dit avec force l'avocat de la ville. « Vous n'avez donc pas entendu quand j'ai dit qu'il ne commettait aucun acte délictueux? Ecrire des obscénités dans un lieu public, oui, c'en serait un. Mais qu'on l'abatte sans autre motif et la municipalité aura sur le dos un procès qui lui coûtera un demi-million de dollars. »

Le maire, que ces propos avaient quelque peu démonté, cessa de mâchonner les branches de ses lunettes, s'éclaircit la gorge et, se tournant vers un grand maigre à la mine revêche :

— « Eh bien ! Ed, j'ai l'impression que c'est à vous de jouer. »

— « Je déclare catégoriquement que cela ne regarde pas la Défense Civile, » répondit avec humeur l'interpellé. « Nous ne sommes pas

attaqués. Personnellement, je suis d'avis que l'affaire est du ressort de la Commission de l'Aéronautique Civile. »

— « Absolument pas ! » s'écria un petit homme qui se tenait dans le fond. « C'est une question locale, purement et simplement. Peut-être le représentant du Service de l'Organisation Rationnelle des Entreprises a-t-il une suggestion à nous faire... »

— « Débrouillez-vous pour faire descendre ce maboul ! » s'exclama Spurgle d'une voix étranglée.

***

Cependant, dehors, la ville était de plus en plus submergée par le torrent publicitaire. Quand vint l'après-midi, Mordecai, visiblement las des phrases stéréotypées, commença à en écrire de son cru, comme par exemple :

KIP CONTIENT DU TRI-SODIUM PHENO-BARBITO-HYPER-CHLOROSOL ET EST PRODUIT PAR LA COMBINAISON D'ALCOOLS POLYHYDRIQUES ET D'ACIDES POLYBASIQUES,

qui s'étendait des pentes de Twin Peaks, à l'est, jusqu'à l'Embarcadero, embouteillant complètement Market Street.

Ensuite, pour un temps relativement court, le whisky y étant peut-être pour quelque chose, on vit pleuvoir une série de messages sans queue ni tête, du genre de ceux-ci :

NITA KRIBBERT AGIT RAPIDEMENT ET SUREMENT
ET N'ABIME PAS LES MAINS
H. J. SPURGLE NE NÉCESSITE AUCUN RINÇAGE
MEILLEURS VŒUX DE BONHEUR A KIP !

Au soir du second jour, le centre de la ville était complètement paralysé. Toute circulation avait cessé. Les lettres caoutchouteuses bloquaient toutes les rues, gisaient dans des positions grotesques sur les toits des maisons, s'empilaient les unes sur les autres comme du bois assemblé pêle-mêle en un tas colossal. Seule la partie supérieure des immeubles les plus élevés restait visible.

Le compte rendu ci-dessous, d'un témoin oculaire, Edgar Fogleman, employé de banque, est extrait du numéro de novembre de la revue *Glimpse* :

«... Je n'étais pas sûr que la banque allait ouvrir, mais je partis tout de même pour mon travail. La situation empirait à mesure que j'approchais du quartier de la finance.

» Je ne sais pas comment décrire cela, sinon qu'on aurait cru marcher dans un bain de bulles de savon. Ce n'est pas que l'air et la lumière aient fait défaut au niveau de la chaussée, mais il était facile de se perdre,

parce que vous alliez pour tourner un coin de rue et vous vous aperceviez que ça n'en était pas un, mais que c'était simplement la fin d'une lettre.

» Personne n'avait peur ni ne prenait l'affaire au tragique, car les objets étaient faciles à déplacer s'ils vous obstruaient le passage, mais tous les gens étaient ahuris et ne décoléraient pas.

» Quand j'arrivai au carrefour Montgomery-California, un type avec un brassard me dit que tous les hommes valides du quartier étaient réquisitionnés pour traîner les lettres hors de l'endroit. On me fit faire équipe avec trois autres gars et nous nous mîmes à tirer un de ces gros objets par une rue étroite qui avait été déblayée jusqu'au quai. Ce n'était pas tellement difficile à transporter, mais très encombrant et pas commode à empoigner.

» Au bout d'environ quatre heures, l'Embarcadero était à ce point encombré que nous ne pouvions même plus approcher de la baie. Nous restâmes un moment sur les lieux, jusqu'au moment où le responsable nous dit de rentrer chez nous, qu'on allait former un convoi automobile pour essayer de traîner ces choses plus bas, le long de la péninsule... »

Deux heures auparavant, le maire d'Oakland, de l'autre côté de la baie, dans un élan de solidarité spectaculaire, dépêcha sur les lieux plus de cinq cents boy-scouts qui tenaient leur jamboree sur les rives du lac Merritt. Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre écrite plus tard par le Chef-scout Jerrold Danielsen au Président Général des Boy-scouts américains et sont reproduites avec l'autorisation de leur aueur :

«... désire m'élever contre les termes de votre lettre réprimandant la « Patrouille des Porcs-Epics » pour leur « conduite indigne de scouts ». Il est exact que nos enfants se sont perdus et ont erré pendant plus de trois heures, mais je crois qu'il est tout à leur honneur de ne pas avoir complètement perdu la tête. Après tout, s'égarer dans une forêt et s'égarer dans un labyrinthe de lettres en caoutchouc sont deux choses qui n'ont rien de commun. Dois-je vous rappeler qu'il était impossible de tailler des repères dans les troncs de ces slogans ?

» Quant au reproche que vous leur faites d'avoir « allumé des feux de camp à tous les coins de rue, ajoutant ainsi à la confusion générale », je ferai remarquer que ces feux de camp ont servi à préparer des repas qui ont soutenu le moral de plus de quinze citoyens affamés — chiffre certifié — avec lesquels ces jeunes gens les ont partagés.

» En ce qui concerne vos affirmations, selon lesquelles... »

Il va de soi que la police avait depuis longtemps reçu des ordres pour faire descendre à tout prix le forcené.

Il ne fut pas difficile de le repérer.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un pilote militaire signalait que Mordecai faisait des acrobaties aux environs de 1.500 mètres, laissant échapper un caoutchouc liquide d'apparence bizarre qui se solidifiait presque instantanément.

— « Mais comment s'y prendre pour le faire descendre, s'il est interdit de tirer sur son appareil? » demanda-t-il. « On ne peut pas s'approcher assez près pour le forcer à atterrir, il n'a qu'à se réfugier derrière un de ses slogans. »

Et quand la nuit tomba, en ce « vendredi frénétique », non seulement

Mordecai continuait de se promener dans le ciel, mais il avait encore ajouté un ingrédient à son mélange pour le rendre fluorescent.

FAITES BRILLER VOS EVIERS ET VOS CUIVRES

AVEC H. J. SPURGLE

Le slogan resplendit d'un éclat pourpre et vint finalement se coller, tel un hideux reptile, contre le Musée d'Art Moderne. A partir de ce moment, le ciel nocturne ne cessa plus d'être brillamment illuminé par de grosses boules vertes, orange et vermillon, qui atterrissaient partout et baignaient tout le paysage de lueurs blafardes et insupportables.

Enfin, le troisième jour, à 5 h. 17 du matin, alors que toute la ville de San Francisco était ensevelie sous un matelas en technicolor tremblotant comme de la gelée, les slogans cessèrent subitement de pleuvoir. Une accalmie pleine d'inconnu dura cinq bonnes minutes. Puis, tout à coup, un message différent des précédents flamboya dans le ciel :

ATTENTION ! VOICI UNE IMPORTANTE COMMUNICATION

Plusieurs centaines de milliers de spectateurs scrutèrent l'obscurité, au-dessus des toits, attendant avec espoir. Finalement, le message apparut :

DEMANDEZ ESKANPETT,

LA *TOUTE NOUVELLE* POUDRE DE SAVON

Un autre le suivit bientôt :

ESKANPETT FAIT DÉCAMPER KIP !

Les centaines de milliers d'observateurs, qui ne comprenaient pas et qui commençaient à devenir indifférents, se regardèrent avec des yeux fatigués, injectés de sang, haussèrent les épaules d'un air las et résigné, et reprirent leurs travaux de déblaiement.

Ce devait être le dernier message à briller dans le ciel de San Francisco.

On ne saurait sans doute mieux rapporter le dénouement de l'affaire qu'en reproduisant ce passage d'une déclaration d'une dame Millie Speicher, ménagère, résidant 2390 Washington Street, et publiée par le « *San Francisco News* » du 23 septembre 1973 :

«... Je me trouvais au croisement de la 14e Rue et de Market Street samedi vers 9 heures du matin quand je remarquai un magasin qui avait apposé une grande enseigne sur laquelle on lisait : ACHETEZ VOTRE ESKANPETT ICI.

» Je me souvins de la réclame pour ESKANPETT inscrite dans le ciel peu de temps auparavant et entrai dans le magasin. L'endroit était plein à craquer de paquets de ce produit, en simples sacs en papier d'une contenance de cinq livres. L'employé me dit d'en acheter et de faire l'essai d'ESKANPETT sur un des slogans KIP.

» Une fois dehors, j'ouvrit le paquet et je répandis une petite quantité de produit sur le premier slogan KIP auquel je me heurtai. Instantanément,

toute la phrase se désintégra avec un simple plouf! Je racontai la chose à quelques personnes et en moins d'un quart d'heure il s'était formé devant le magasin une queue qui allait jusqu'aux bâtiments du ferry-boat.

» Quand arriva midi, il n'y avait plus une seule réclame de KIP! Il ne restait en fin de compte qu'une légère couche de poudre grise qui recouvrait presque tout mais que les pompiers eurent tôt fait d'évacuer par les égouts au moyen de leurs lances à incendie. C'est vraiment un produit merveilleux... »

C'est ainsi que se termina l'incident du « pilote en folie », épisode sur lequel San Francisco essaie vainement de jeter un voile depuis vingt ans.

Les avis restent partagés : il y a ceux qui tiennent que Mordecai perdit réellement la boule, que ses actes furent ceux d'un fou et qu'il trouva la meilleure fin possible en s'engloutissant quelque part dans le Pacifique avec son appareil endommagé.

Mais certains se montrent moins affirmatifs et font ressortir quelques faits pour le moins troublants :

Premièrement, que, sous la pression de l'opinion publique, les fabricants de KIP ont été effectivement mis dans l'impossibilité d'exploiter plus longtemps leur entreprise.

Deuxièmement, qu'ESKANPETT, dont la popularité creva les plafonds après sa sensationnelle action, le troisième jour, sur les slogans KIP, a fait son apparition avec un à-propos tout à fait suspect.

Troisièmement, que la société ESKANPETT, qui s'est constituée à cette époque, fut gérée pendant des années par un conseil d'administration fantôme, la direction réelle ne se manifestant pour ainsi dire jamais.

Quant à Nita Kribbert, les deux textes ci-dessous offrent à son égard un certain intérêt. Le premier parut dans les petites annonces du « *San Francisco Examiner* », sous la rubrique « Communications personnelles », en date du 14 novembre 1973 :

EVERETT! OU ÊTES-VOUS? COMMENT AVEZ-VOUS PU CROIRE QUE J'AIE JAMAIS EU L'INTENTION D'ÉPOUSER H. J.? C'EST UN HORRIBLE MALENTENDU. JE PEUX TOUT EXPLIQUER. METTEZ-VOUS EN RAPPORT AVEC MOI! KRIBBIE.

Le second parut dans le « *San Francisco Night Life* » de février 1974 :

«... Oui, je vais me marier. Mais je ne puis vous dire où, ni avec qui, ni quoi que ce soit. C'est un grand secret. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est jeune, beau garçon et plein d'avenir.

» S'il est exact que j'aie voulu me faire enlever par H. J. Spurgle? *Absolument pas!* Nous partions bien pour un mariage, mais non pour *le mien*. H. J. Spurgle allait épouser une femme qu'il avait connue dans l'Arizona et il m'avait priée de l'accompagner à titre de secrétaire particulière pour servir ensuite de demoiselle d'honneur. Et puis le bombardement de slogans

KIP s'est déchaîné et a tout gâché. Comment ces stupides rumeurs ont-elles bien pu prendre naissance ?

» Je puis affirmer que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'en ce moment... »

Quelques lignes encore avant de conclure. Il y a seulement deux ans, voici ce que le Service des Recherches pour la Protection du Consommateur disait au sujet d'ESKANPETT :

« La frénésie avec laquelle les ménagères se sont ruées sur ESKANPETT a fait que ce produit est devenu, du jour au lendemain, un des détersifs aux chiffres de vente les plus forts. Cette position favorable sur le marché, ESKANPETT la détient depuis plus de quinze ans, bien que nos essais en laboratoire aient abondamment prouvé qu'ESKANPETT est absolument inopérant pour le nettoyage des éviers, des baignoires, de la porcelaine, de l'émail, du linoléum ou apparemment de quoi que ce soit, et qu'il ne répond qu'au seul but pour lequel il fut créé à l'origine : la destruction des slogans KIP »

Aux dernières nouvelles, les slogans à trois dimensions imaginés par l'auteur et qui transforment une ville en jungle impénétrable sont presque dans le domaine des possibilités immédiates. Ne vient-on pas en effet d'annoncer la création d'une mousse plastique ne pesant que 2 kilos au mètre cube, alors que l'air en pèse 1,293 ? Une fois de plus, la vie rattrape la fiction...



JULES VERNE, PÈRE DE LA SCIENCE-FICTION ?

III. - Edgar Poe et Jules Verne

par J.-J. BRIDENNE

Esthète de l'effroi pathologique et métaphysique, rénovateur du Conte Fantastique, Poe n'en est pas moins aussi le grand promoteur de la littérature scientifique et policière. Et c'est ainsi que « *Le Canard au Ballon* » (direction aérostatique), « *L'aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal* » (voyage à la Lune), « *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* », riches en coups de théâtre géographiques et, à un degré moindre, « *Eiros et Charmion* », « *Une descente dans le Maëlstrom* », « *Double Assassinat dans la Rue Morgue* », doivent être considérés comme ayant contribué à la vocation de Jules Verne. En 1863, celui-ci consacra une étude, parue dans « *Le Musée des Familles* », aux écrits de Poe traduits par Baudelaire. Tout en faisant des réserves sur leur (prétendu) matérialisme morbide et sur la... relativité de leur caractère de lectures familiales, Verne ne pouvait s'y défendre d'une sagace admiration à leur égard. Lui-même n'avait-il pas débuté au reste dans le genre fantastique ? « *Maitre Zacharius* » et « *Un Drame dans les Airs* », qui furent composés environ entre 1851 et 1855, marquent le passage, déjà très net alors dans tout un domaine de la littérature française, de l'influence d'Hoffmann à celle d'Edgar Poe (1). La première de ces nouvelles est encore bien dans la ligne de l'extraordinaire romantique d'inspiration germanique et médiévale; la seconde associe les deux thèmes modernes, mais bien « poesques », de l'aérostation et de la démence. Et puis.... pour les étrennes de 1863, Verne publia son premier grand ouvrage, « *Cinq semaines en Ballon* », et dès lors il ne se trouvera plus dans sa production aucun fantastique au sens exact (et étroit) de ce terme, tel qu'il ressort des travaux de critiques, au premier rang desquels nous citerons notre éminent maître, M. Pierre G. Castex. Peintre géographique, chantre de l'Invention et du Voyage, Jules Verne — pourtant spiritualiste — semble bannir rigoureusement le surnaturel, sauf pour le démonter sur le mode mécanicien : « *Mathias Sandorf* », « *Les Indes Noires* » (sur lesquelles planent le souvenir de Walter Scott), « *Le Château des Karpathes* » (qui par endroits rappelle si bien Hoffmann et Poe), « *Le Secret de Wilhelm Storitz* », sont particulièrement caractéristiques de ce point de vue, et aussi « *Le Docteur Ox* » qui est une manière de « *Diable dans le Beffroi* » à explication chimico-biologique. Jules Verne ne cultive même pas les ambiguïtés poétiques, le trouble laissé par les demi-solutions et c'est rationellement et totalement qu'il s'attache à répondre aux innombrables interrogations dont il parsème ses livres. Ce triomphe de l'explication naturelle et du raisonnement de type mathématique sur la permanence du mystère, sur la fantaisie volontiers morbide est manifeste avec « *Le Sphinx des Glaces* », suite donnée par Verne au « *Gordon Pym* » de Poe ; et M. Léon Lemonnier l'a utilement marqué dans son livre « *Edgar Poe et les Conteurs Français* ». Le roman du « fantastiqueur » américain nous fait entrevoir, au terme d'aventures déroutant toute intelligence humaine, une immense figure blanche et immobile vers laquelle les voyageurs sont irrésistiblement entraînés. Est-ce

(1) Ces deux nouvelles parurent plus tard chez J. Hetzel en annexe du « *Docteur OX* » avec celle qui s'intitule « *Un hivernage dans les glaces* », qui est déjà du classique Jules Verne, mais pas du meilleur.

l'allégorie de l'attrait fatal vers l'Aventure, de l'aspiration vers l'Inconnu ou du mystère de toute destinée humaine ? Peu importe ici. Ce qui est certain c'est que Poe nous laisse dans les plus sombres incertitudes et que Verne prétend nous en tirer... et nous en tirer par des voies positives, sinon positivistes. Ses héros ne retrouvent rien des sites magiques décrits par sir A. Gordon Pym : un mouvement sismique a tout bouleversé, en sorte que l'on ne peut savoir si les étrangetés de l'île Tsalal existaient ou non. Quant à la prodigieuse créature ou statue blanche, c'est un mont ayant vaguement les formes du sphinx et qui se dresse exactement au pôle magnétique antarctique ; l'invincible attraction qu'il a exercée se conçoit aisément dès qu'on découvre qu'il était composé de minerai puissamment aimanté. Donc, ce que Verne a essentiellement retenu de Poe — qu'il cite volontiers — c'est l'emploi romancé de véritables données scientifiques. Car il est un point à ne jamais perdre de vue ; cet Edgar Poe en qui l'on a accoutumé de voir un génial délirant, cet Edgar Poe dont le nom est presque devenu synonyme d'ésotérisme et d'hallucination, apparaît au fond comme un étonnant logicien. Ce n'est point aux amateurs de « détective-novels » qu'il est utile de rappeler quel esprit mathématique, à tout le moins quelle apparence d'esprit mathématique, Poe a fait présider à ses écrits de ce genre. Ce n'est point aux cybernéticiens qu'il est utile de rappeler comment Poe s'en prit au « Joueur d'échecs » de Kaempelen et démontra qu'il y avait forcément là une supercherie d'illusionniste (ce qui s'est révélé exact). L'enchainement logique, le souci de lois naturelles et de procédés de laboratoire se retrouvent même couramment lorsqu'il est le plus « fantastique », au cœur des récits imaginatifs et des visions poétiques apparemment les plus marqués d'insolite et d'invraisemblable. Non seulement les « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* », « *Le Canard au Ballon* », « *La vérité sur le cas de M. Valdemar* », mais même « *Ligéia* » et « *Les Souvenirs de M. Auguste Bedloë* » adoptent le ton du découvreur ou au moins du rapporteur d'expériences nouvelles ; et les conversations de Monos et Una, d'Eiros et Charmion revêtent souvent le ton d'un professeur officiant hors de l'espace et du temps. L'immensité des possibilités ainsi offertes, Jules Verne l'a fort bien saisie. Mais il a voulu que la science introduite dans ses romans soit sérieuse, profitable et, tout le premier, il l'a prise au sérieux. Si habiles qu'ils puissent être, les semblants que Poe en exploite ne sauraient le satisfaire. Non seulement il se refuse aux solutions irrationnelles ou pseudo-rationnelles, mais lorsqu'il imagine une traversée aérostatique du continent africain, elle est rigoureusement plausible et s'inspire valablement d'expéditions terrestres et aériennes. Narrant avec un luxe trompeur de détails techniques une traversée de l'Atlantique en ballon dirigeable, Poe n'avait manifestement voulu que lancer un « Canard », mystifier la presse et ses fanatiques. Si le voyage Terre-Lune et retour en boulet de canon revêt un peu le même caractère, il n'en est pas moins raisonnable dans son impossibilité, se fonde sur des calculs effectués par un cousin de l'auteur qui serait devenu un mathématicien en renom, s'il n'était prématurément disparu, et tient plaisamment compte des indications de l'astro-physique. Surtout, l'auteur sait les limites de l'atmosphère terrestre, sait qu'il ne peut être question d'aucun passage d'air entre la Terre et son satellite, que par conséquent il ne peut être question d'atteindre celui-ci dans un ballon (ou tout autre aéronef) comme l'a fait Hans Pfaal. Au reste cette « Histoire extraordinaire », où abondent également les précisions (?) cosmographiques et mécaniques, s'avérait être aussi une galéjade volontiers satirique. Satire encore, « *La Petite Discussion avec une Momie* », où l'égyptologie et l'électricité sont mises au service d'un thème que Verne se fut refusé à traiter et qu'Edmond About a traité sérieusement sous des airs fantaisistes. Avec « *Trois Dimanches en une Semaine* », Poe avait bien vu déjà le trait scientifique dont Jules Verne fera le nœud du « *Tour du Monde en 80 Jours* », mais il le présente en brève anecdote alors que son héritier l'emploiera savamment pour amener la réussite imprévue, mais naturelle de Phileas Fogg. Poe respecte la Science et s'en moque tout à la fois ; il se montre essentiellement sensible à ses effets drôlatiques ou métaphysiques. Bien qu'il fût chrétien (et sans doute

plus que Poe), Jules Verne ne s'est livré dans ses romans à aucune spéculation métaphysique. Par ailleurs, il n'a généralement pas recherché la drôlerie aux dépens des sciences pures ou appliquées, en lesquelles il avait foi, et qu'il voulait faire largement connaître au public juvénile. Poe — qui ne nourrissait d'ailleurs pas de préoccupations pédagogiques ni utilitaristes — a des positions sensiblement différentes. Certes, nous ne croyons point que tout soit artifice dans le « mathématisme » qu'il affiche, spécialement lorsqu'il fait du roman policier avant la lettre; et sans les exagérer, on ne peut nier qu'il avait certaines qualités scientifiques. Mais Poe est très porté à mépriser les savants officiels au même titre que les magnats de la presse, de la politique moderne et de la finance. Sa curiosité pour la Science est loin d'être toujours mêlée de sympathie, surtout lorsque la Science se fait industrialiste, et il n'a apparemment aucune foi dans le Progrès. Verne ne s'est pas fait faute, surtout vers la fin de sa vie, de s'élever contre certains emplois de la Science ou du moins des techniques : « *Les* 500 *Millions de la Bégum* », « *Sens Dessus Dessous* », « *Face au Drapeau* », « *Maître du Monde* », sont là pour l'attester. Mais il est risible de nous conter (comme font d'aucuns) qu'il devint un doctrinaire du Pessimisme, un désabusé du Progrès. Jusqu'au bout, la Science a été chez lui l'inspiratrice souveraine, sinon même jalouse, et il a visiblemennt espéré que l'humanité saurait s'adapter aux progrès techniques, vaincre ceux qui voudraient les détourner à des fins personnelles redoutables. Cependant, M. Léon Lemonnier exagère lorsqu'il écrit :

« *Jules Verne ne conserve, dans son romanesque, ni humour ni mysticisme, à côté de la science positive.* »

Nier la présence de l'humour dans cette œuvre, c'est donner à douter qu'on l'ait lue avec la moindre attention. A cet humour vernien, en particulier à celui qu'ont inspiré la Science et les savants, M. René Escaih a consacré un chapitre de l'excellent essai dont nous avons précédemment parlé. Par contre, l'absence d'éléments « mystiques » ou « hermétiques » n'est guère contestable. Mais par la seule grâce de connaissances variées et solides et des extrapolations qu'elles lui ont permises, Jules Verne a souvent atteint à une étrange grandeur, à une sereine exaltation des beautés, des curiosités et des fureurs de la Nature, à une étonnante et concrète appréhension des Lendemains. Resterait d'ailleurs à voir ce qu'il y a de vraiment mystique chez Poe. Si l'auteur « d'*Eureka* » était réfractaire à la civilisation machiniste, s'il ne prenait pas très au sérieux ses propres données scientifiques, il n'est pas du tout évident qu'il prenait davantage au sérieux le surnaturel. Chez lui, le surnaturel n'est pas plus celui des religions classiques que des féeries, pas plus celui de Cazotte que de Shakespeare ou d'Hoffmann. Et ce n'est pas sans de valables motifs que Régis Messac s'est demandé s'il n'avait pas joué la comédie en pratiquant avec tant de brio la poésie du Terrible, l'art renouvelé du Mystère. On voudra bien observer enfin que par des pages comme on en trouve dans « *Le Chancellor* », Jules Verne a prouvé qu'il savait manier puissamment l'horreur, sans tomber pour autant dans les abus de l'ancien « roman noir » (encore moins, évidemment, dans ceux du nouveau...) Le discrédit que connaissait le vieux genre fantastique lorsqu'il débuta en littérature et le caractère non sérieux qu'on attacha longtemps à l'aventure scientifique l'ayant amené à n'écrire que pour les enfants et les adolescents, dans une collection à buts éducatifs, Verne a soigneusement évité de s'abandonner à cette tendance de son inspiration. Mais on est en droit de se demander s'il n'était pas destiné à être un continuateur intégral d'Edgar Poe. M. René Escaich, que nous citerons une fois de plus, a très utilement attiré l'attention sur deux étranges nouvelles publiées en 1867-1869 chez Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, et que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale. L'une s'intitule « *Une Prodigieuse Découverte et ses incalculables conséquences par X. Nagrien* », l'autre, « *Un Cauchemar* ». Or, le début de la première rappelle singulièrement le début de « *Robur le Conquérant* » (qui paraîtra en 1886). Son héros-narrateur a trouvé le moyen de nager dans les airs par jeu d'électricités positives et négatives. Il se vante de faire le tour du monde aérien en 6 jours et 11 heures, songe à des

vaisseaux fondés sur l'antigravitation et bouleversant les transports. Rien de scientifique dans cette « prodigieuse découverte » dont le soi-disant auteur est un déséquilibré rappelant celui du « *Drame dans les Airs* », un déséquilibré dont les chimériques recherches ont sans doute causé la maladie et qui se croit persécuté par les compagnies de Chemins de Fer. « *Un Cauchemar* » est très différent et rappelle bien moins Jules Verne que Villiers de L'Isle-Adam ou plutôt le Maupassant de « *L'Endormeuse* » et de « *La Nuit* ». Aucune logique, sinon une logique onirique, une accumulation de bizarreries sous laquelle transparaissent toutefois de mystérieuses allusions politiques. Mais cette nouvelle est signée X. Nagrien, fait mention de la précédente et doit donc être attribuée au même auteur. A l'instar de R. Escaich, nous sommes bien près d'admettre que cet auteur était Jules Verne, qui aimait tant être un « X » et qui baptisera Ile X le repaire de l'ingénieur Robur. Si la chose était prouvée, il serait prouvé du même coup que l'auteur de « *Voyages extraordinaires* » demeurait foncière-l'auteur de « *Maitre Zacharius* » et de « *Gil Braltar* », mais qu'il avait refoulé ses velléités fantastiques et qu'en particulier il se refusait à mettre de la fausse science et des touches hallucinatoires dans les ouvrages signés de son nom, en raison de la tâche qui lui était dévolue, en raison de la nature des lecteurs auxquels il s'adressait. On notera aussi que Verne ne publia pas de son vivant « *L'Eternel Adam* », qui nous conduit vers des cimes sombrement philosophiques qu'on n'a guère coutume de fréquenter avec lui. On sait que cette nouvelle porte sur la destruction par un cataclysme de la civilisation du XXe siècle et sur sa « retrouvaille » par des savants de l'avenir, alors que la nouvelle humanité est repassée, au cours des siècles, par les différents stades qu'avait traversés la précédente. Sans discuter de savoir quelle est la stricte part de Jules Verne dans cette courte et saisissante production (dont le thème se retrouve en bien des anticipations actuelles), on ne peut s'empêcher de songer à « *Eiros et Charmion* » et aussi à « *L'Incendie Terrestre* » de Marcel Schwob, dont nous rappelons que le père avait écrit, dans sa jeunesse, une pièce de théâtre avec Jules Verne.

Il est vrai d'autre part que Verne n'à à peu près rien retenu de l'héritage « détective » d'Edgar Poe. Il y a bien du mystère criminel dans « *Un Drame en Livonie* » et « *Le Pilote du Danube* », mais la résolution n'en est pas obtenue par méthodes policières dites classiques, au terme d'une enquête à la Dupin. Nous en approchons davantage avec « *Les Frères Kip* » où l'on trouve une utilisation brillante, mais abusive de l'expertise photographique; mais presque dès le début du drame, le lecteur sait pratiquement à quoi s'en tenir au sujet du coupable. En revanche, les personnages déments se rencontrent assez souvent chez Verne — Verne qui faillit tomber sous la balle d'un déséquilibré mental—même dans ses livres les plus nettements destinés à l'Enfance : John Hatteras sombre dans la « folie polaire » ; « *La Maison à Vapeur* » comporte le personnage de la Flamme Errante; Mme Bathory et Mme Branican deviennent folles pour un temps ; dans « *Maître du Monde* », le capitaine Robur n'est plus qu'un délirant génial et l'on est presque tenté d'en dire autant de Barmicane, Nicholl et J.-T. Maston tels qu'ils apparaissent dans « *Sens Dessus Dessous* » ; Frantz de Telek, l'un des héros du « *Château des Karpathes* », perd la raison après un épisode digne de la Maison Usher (une Maison Usher dont la chute aurait été provoquée par l'électricité et la dynamite) ; fous aussi le Silfax des « *Indes Noires* », l'inventeur Thomas Roch de « *Face au Drapeau* » et l'inventeur Camaret de « *L'Etonnante Aventure de la Mission Barsac* ». Ce qu'on pourra observer — même déjà avec « *Un Drame dans les Airs* » — c'est que l'on reste toujours du côté de la raison et que Verne ne semble jamais porté à prêter quelque sagesse extra-lucide ou la moindre clairvoyance à ses déséquilibrés, dont certains sont même assimilables à des malfaiteurs.

Sans que l'originalité de Jules Verne soit en cause, il apparaît donc douteux que les oppositions littéraires entre Poe et lui soient aussi fondamentales qu'on le croit souvent. A tout le moins est-il injuste de ne les rapprocher que pour attribuer intégralement à l'un le privilège du frisson poétique, du sens profond du Mystère, à l'autre le « pri-

vilège » d'une érudition réelle, mais simpliste et d'une rationalité naïvement optimiste.

BIBLIOGRAPHIE

M. Léon Lemonnier, à qui l'on doit une édition complète et commentée des « *Histoires Extraordinaires, Grotesques et Sérieuses* », apparaît comme l'un des meilleurs spécialistes de la vie et de l'œuvre de Poe. Son livre précédemment cité et paru aux Editions Montaigne (*Edgar Poe et les Conteurs Français*) est d'une particulière importance, bien que certains points de vue en soient contestables. L'auteur est de ceux qui commettent l'injustice que nous venons de relever parce qu'ayant tendance à considérer que dans l'héritage de Poe, le Fantastique rénové, mais « à l'état pur » est seul vraiment digne d'intérêt littéraire. A tort croyons-nous, il postule que Verne, dès « *Cinq Semaines en Ballon* », n'a guère fait que combiner du Defoe et de l'Edgar Poe. Si cette double influence est hors de doute, il n'en est pas moins erroné de poser la formule : Voyages extraordinaires de Verne = Capitaine Singleton + Canard au Ballon ou = Hans Pfaal + Robinson Crusoe. Régis Messac, lui, a étudié dans sa thèse annexe les « *Influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poe* » : il y montre en particulier, avec autant de finesse que d'érudition, ce que Poe lui paraît devoir à Cyrano de Bergerac, à Nodier, aux premiers Romantiques et même... à Voltaire. Dans sa thèse principale de doctorat, « *Le Détective-Novel et l'Influence de la Pensée Scientifique* (1) », son étude du rôle tenu par une certaine face du génie de Poe dans la naissance du roman policier n'est pas exclusive de considérations sur son rôle littéraire en général. Enfin l'influence de Poe sur un important secteur des Lettres a été magistralement examinée et présentée par le professeur Pierre-Georges Castex dans « *Le Conte Fantastique en France de Nodier à Maupassant* (2) »; c'est d'ailleurs une somme (combien séduisante!) pour l'histoire littéraire du merveilleux scientifique presque autant que pour celle du pur fantastique.

---

(1) Librairie Ancienne Honoré Champion (1929).

(2) Editions J. Corti (1951).



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres des romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Y. F. J. LONG .... Les Atlantes du ciel.
Les Maîtres du temps.
Le Tumulus de l'ancien.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par ***JACQUES BERGIER*** *et* ***IGOR B. MASLOWSKI***

Nous avions annoncé dans notre dernière rubrique la prochaine publication de trois livres sur les soucoupes volantes. Deux de ces livres nous sont parvenus maintenant. L'un est d'un auteur américain, l'autre d'un auteur français.

Le premier, « *Le Dossier des Soucoupes volantes* » de Donald E. Keyhoe (Hachette) alimentera les sottisiers des revues qui, comme notre excellent confrère « *Atomes* », collectionnent chaque mois les plus belles gaffes pseudo-scientifiques. A ce point de vue, le livre de Mr. Keyhoe est inépuisable. Toutes les sciences y passent. Si jamais Mr. Keyhoe essaie de passer le certificat d'études primaires en France, je lui prédis un échec retentissant.

Quant au second, « *Les Soucoupes volantes viennent d'un autre monde* » (Edit. Fleuve Noir) par Jimmy Guieu, il est remarquable par l'étendue de sa documentation et par son optimisme.

Auteur de « science-fiction » lui-même, Jimmy Guieu part du principe que la science comme la « science-fiction » sont restées constamment en dessous de la réalité. Il croit qu'il existe dans l'univers des civilisations infiniment plus avancées que la nôtre et qu'une ou plusieurs de ces civilisations viendront infailliblement nous rendre visite tôt ou tard.

La même croyance étant le sujet de la plupart des récits de « *Fiction* », il nous est difficile de ne pas être d'accord avec M. Guieu là-dessus.

Par contre, il ne nous a pas convaincu quant à la réalité des soucoupes volantes en tant qu'astronefs interstellaires.

En voici les raisons :

1° Les hallucinations sont beaucoup plus fréquentes, surtout à notre époque d'hystérie collective, que Jimmy Guieu ne le croit. 99 % des cas qu'il cite relèvent visiblement de l'hallucination ou de la mythomanie.

2° Les mystifications dans l'affaire des soucoupes ont été beaucoup plus nombreuses que Jimmy Guieu ne le dit. De nombreux mystificateurs ont avoué et ont été condamnés, les informateurs de Frank Scully en particulier. Des détails à ce sujet ont paru dans « *True* » aux U.S.A. et « *Libération* » en France.

3° Il existe une hypothèse beaucoup plus plausible que les astronefs pour expliquer les manifestations observées autour des bases américaines. Cette hypothèse, due à l'écrivain allemand Freder Van Holk, est celle-ci : l'effet « soucoupe » est une polarisation de la lumière autour d'un faisceau concentré d'ondes ultra-courtes, utilisé pour guider les fusées. Cette hypothèse — dont il existe des confirmations expérimentales que nous tenons à la disposition de M. Guieu — expliquerait les ambiguïtés du « projet soucoupe » et les mouvements rapides et silencieux de celles-ci.

Pour nos lecteurs voulant observer cet été le ciel nocturne — où il y a bien d'autres spectacles que les soucoupes — nous recommandons « *Le Ciel sans télescope* » de P. Ravigneaux (Dunod). Cet excellent ouvrage les guidera dans le ciel.

Nous avons été fort déçus enfin par le livre de A. Sternfeld (traduit du russe par Paul Koloskine) : « *Le Vol dans l'espace cosmique* », (Editeurs Français Réunis). M. Sternfeld est certes un des pionniers de l'astronautique, mais sa documentation date de 1930 environ et ne tient compte d'aucun des travaux modernes. Nous recommandons plutôt sur cette question « *L'Exploration de l'Espace* » par Arthur C. Clarke (Denoël).

J. B.

●

Une nouvelle collection d'A. S. est née le mois dernier. Intitulée « Série 2.000 » et éditée par les Ed. Métal, elle ne publiera, sauf exception, que des auteurs de langue française. Son pre-

mier volume, « *La Dixième Planète* » de C.-H. Badet, sans être une révélation, est agréable à lire et je suis persuadé que cet auteur nous donnera d'ici peu des ouvrages qui pourront efficacement concurrencer les Anglo-Américains. La principale faiblesse de « *La Dixième Planète* », c'est son début : cette histoire de clochard qui, par inadvertance, déclenche le mécanisme d'une fusée n'est pas très drôle, et le style, très « clochard » également, n'est pas fait pour arranger les choses. Mais, les trente ou trente-cinq premières pages digérées, on commence à se rendre compte des véritables intentions de C.-H. Badet — son roman est avant tout une satire de mœurs. Car ledit clochard, après avoir parcouru des milliards de kilomètres dans l'espace, finit par atterrir sur la planète Mère, une réplique quasi parfaite de notre bonne vieille Terre, mais située de l'autre côté du Soleil (et c'est la raison pour laquelle nous ne la voyons pas). A partir de ce moment, tout devient clair : l'auteur n'a pas cherché à faire vraisemblable, scientifiquement parlant. Non! Il lui fallait simplement un prétexte pour nous entraîner sur cette planète inconnue, pour opposer sa civilisation à la nôtre. Et cette étude comparée se lit avec beaucoup d'agrément. Le style, redevenu normal (le clochard a perdu ses expressions vulgaires et s'est souvenu de l'homme qu'il était avant sa déchéance) est léger, gaulois par moments. Les « Mériens » ne vivent que par ou pour la Raison et cela donne à M. Badet l'occasion, plus d'une fois, de mettre en boîte, de la façon la plus malicieuse qui soit, les tendances à l'enrégimentation spirituelle ou autre qui se manifestent périodiquement en divers endroits de notre planète. Sous ce rapport, certains chapitres de « *La Dixième Planète* » ne sont pas sans rappeler des passages du « *Voyageur Imprudent* » de Barjavel. En résumé, un volume qui vous fera passer deux heures de distraction, à condition de ne pas vous montrer trop exigeants sur le caractère scientifique de cette anticipation.

Avec « *L'homme illustré* » (The Illustrated Man) de Ray Bradbury, les Ed. Denoël nous offrent, une fois de plus, un recueil de dix-huit excellentes nouvelles de « science-fiction ». Certaines d'entre elles sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Je fais allusion, en particulier, à « *Boules de Feu* », que je ne suis pas loin de considérer comme la meilleure du volume, et où l'on voit deux missionnaires américains expédiés sur Mars afin de sauver les Martiens du péché originel; à « *La Brousse* », où le réel et l'irréel se mélangent de façon hallucinante; au « *Visiteur* », qui retrace la venue sur Mars d'un hypnotiseur; à « *La Bétonneuse* », pastiche fort spirituel de l'arrivée des premiers Martiens sur Terre; à « *L'Homme de l'Espace* », à la fin poignante. « *L'Homme Illustré* » n'a peut-être pas toujours le « fini » des « *Chroniques martiennes* » — car le lien entre les divers contes et nouvelles est plus arbitraire — mais certains des récits, grâce justement à leur indépendance, offrent un aspect plus compact. A mon avis, la meilleure A. S. romancée du mois.

« *Marionnettes humaines* » (The Puppet Masters) de Robert Heinlein (Gallimard) eût été un parfait roman de « science-fiction » s'il ne souffrait pas d'un certain nombre de longueurs qu'il eût été facile d'éliminer à l'adaptation (fort bonne, d'Alain Glatiny). L'action se déroule en l'an de grâce 2007, aux Etats-Unis, dont une partie du territoire a été envahie par des boules gélatineuses qui se fixent sur le dos des humains qu'elles réduisent spirituellement et physiquement à leur merci. Les Etats non atteints par l'invasion déclenchent des opérations contre les larves, originaires de la planète Titan, mais comment les tuer sans, pour cela, trucider la moitié de la population américaine? Trois personnes : le « Patron », chef des services secrets des U.S.A., son fils Elisée et une jeune femme, Mary, vont par tous les moyens s'employer à délivrer leur pays et à rendre leur liberté aux « marionnettes humaines ». Autant qu'un roman d'anticipation, c'est un ouvrage d'aventures dont certains chapitres vous communiquent une espèce de malaise physique. Et il s'en dégage un *suspense* que bien des auteurs de romans policiers pourraient envier.

« *Métal de mort* » (The Catalyst) de Vargo Statten (Fleuve Noir) commence sur Mercure où un couple d'astronautes atterrit pour recueillir des spécimens de la flore locale. Hélas,

parmi ce qu'ils ramènent sur Terre figure, en dehors d'une impressionnante quantité de diamants, une espèce de mâchefer qui, allié à l'eau, tranforme en or tout ce qu'il touche : hommes, bêtes, plantes. Un moment arrive où notre Planète tout entière risque de se transformer en métal précieux et il faudra toute l'ingéniosité de l'homme pour venir à bout du danger et pour éviter qu'il ne s'étende aux autres planètes de notre système.

Comme dans tous les romans de Vargo Statten, le rôle du « personnage noir » est joué par un industriel ambitieux (qui finira mal, comme on s'en doute). Les héros, Scott et Nan Andrews, sont bien sympathiques, mais Nan est parfois trop femme et pas assez savante. Le récit est bien mené, il y a d'excellents coups de théâtre et, scientifiquement, tout a l'air on ne peut plus logique.

I. B. M.



Documentation bibliographique

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

ROMANS

BADET (C.-H.). — La dixième planète. « La série 2.000 ». *Edit Métal*.............. 270 fr.

DEKOBRA (Maurice). — L'armée rouge est à New-York. (La guerre future.) *Les Editions du Scorpion*.......................... 585 fr.

STATTEN (Vargo). — Métal de mort. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*........ 240 fr.

VANDEL (J. G.). — Naufrage des Galaxies. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. 240 fr.

DOCUMENTAIRES

MICHEL (Aimé). — Lueurs sur les soucoupes volantes. Coll. « Découvertes ». *Mame*. 570 fr.

SAURAT (Denis). — L'Atlandide et le règne des géants. *Denoël*.................. 600 fr.

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous autres volumes en dehors du domaine de la « science-fiction ».

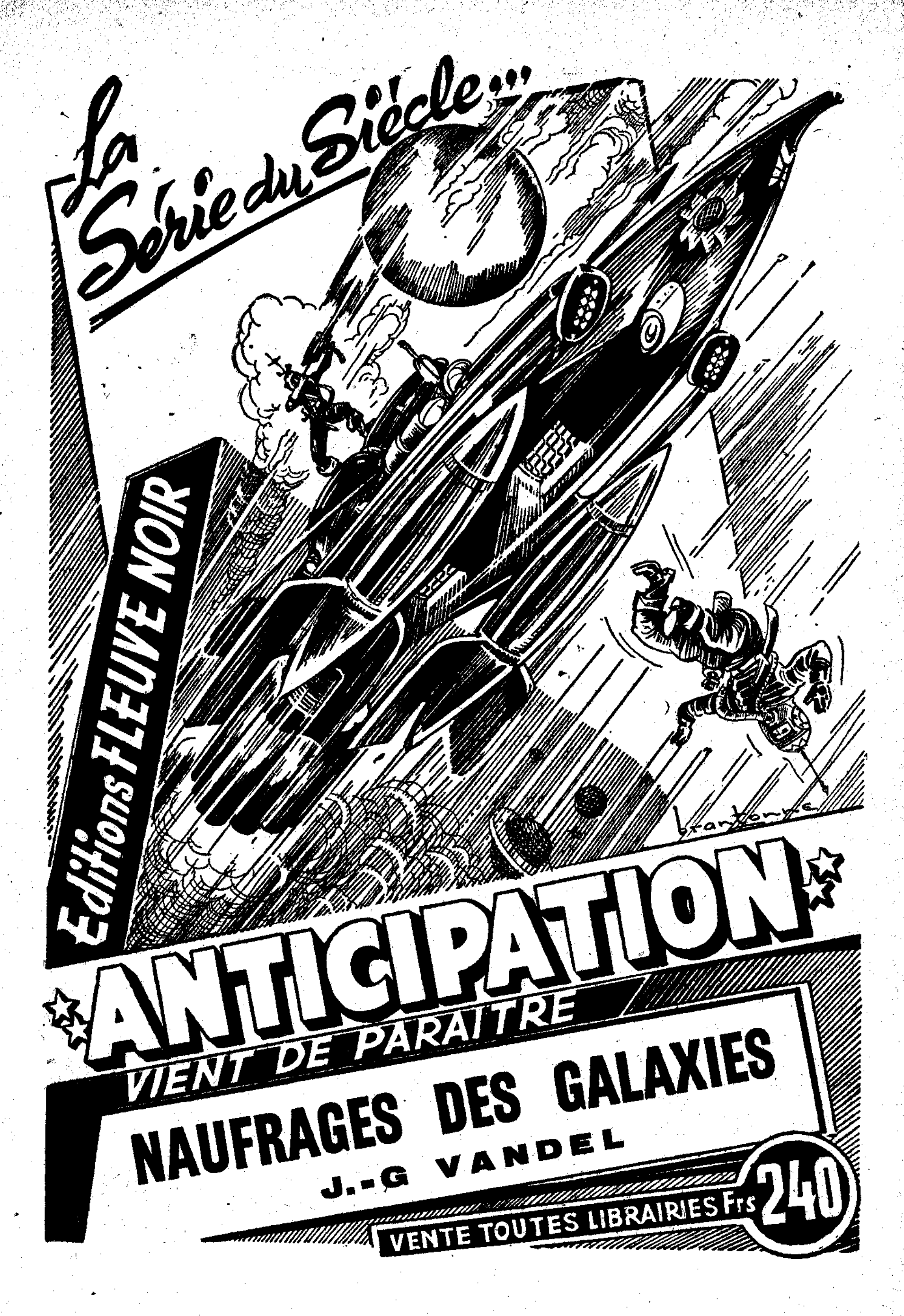
PARODIE DE L'ÉPOUVANTE

par F. HODA

Si la production cinématographique dans le domaine de l'étrange se développe à un rythme... infernal dans le monde entier, nos distributeurs, eux, semblent bien peu pressés de la soumettre au jugement du public. La récolte du mois est donc bien pauvre. Mais au lieu de rêver à tous ces titres prometteurs qui s'étalent sur les affichettes bariolées des magazines corporatifs anglo-saxons, je voudrais aujourd'hui profiter de cette carence pour opérer un petit retour en arrière. J'ai eu l'occasion de voir tout récemment un excellent petit film (de trente minutes) réalisé il y a quelques années par un jeune metteur en scène plein de talent, Paul Paviot. Il s'agit de « *Torticola contre Frankensberg* », amusante parodie des films d'épouvante. Ceux qui ont vu « *Terreur en Oklahoma* » ou « *Chicago Digest* » et qui ont jusqu'ici raté « *Torticola* » voudront sûrement connaître ce mystérieux personnage. Ils ne seront pas déçus. Le scénario de Louis Sapin et d'Albert Vidalie, adapté par Paviot lui-même, est plein d'astuces et de gags. Paviot connaît très bien le genre et c'est en quelque sorte en ami qu'il le raille; il utilise fort intelligemment tout l'arsenal de la terreur pour faire rire le spectateur : château sinistre, brouillards, forêts, paysages désolés, mer en furie, orages, laboratoires inquiétants, trappes, personnages mystérieux, etc. L'histoire elle-même suit de très près les thèmes du genre. Une belle jeune fille, Lorelei, est contrainte par la misère d'interrompre ses études et de se réfugier chez son oncle et tuteur, le sinistre Docteur Frankensberg. Ce dernier, homme de grand savoir, se livre à de mystérieuses expériences dans son château de Todenvald, en Poméranie. Peu après son arrivée, l'innocente Lorelei s'aperçoit avec épouvante que son oncle nourrit des intentions machiavéliques à son égard... Elle rencontre les monstres qu'il a créé : un homme-chat, un chat qui parle et Torticola qui n'est rien moins que son âme damnée... Aidé par son assistant, le malfaisant Furrespiegel, et son énigmatique gouvernante, le docteur entreprend de pomper le sang de l'innocente Lorelei pour l'injecter au monstrueux Torticola. La belle jeune fille échappera-t-elle à ce complot? Je ne voudrais pas vous donner la « solution », mais vous aurez tous deviné sans peine qu'elle est optimiste.

De fort belles images ajoutent à l'attrait du film raconté à la façon des bons vieux *serials;* il ne comporte pas moins de 3 épisodes (de dix minutes chacun) aux titres évocateurs : « Le Laboratoire de l'épouvante », « La Proie du maudit », « Le Monstre avait un cœur ». On est fort étonné et amusé de voir régulièrement passer une procession de religieux masqués, chantant : « *Nous sommes les moines de Saint-Bernardin...* » dans cette imaginaire Poméranie dont les menhirs ne trompent d'ailleurs personne : ces porteurs de cagoule représentent en quelque sorte la voix de la conscience. De temps en temps aussi, on voit apparaître Daniel Gélin ou même Pierre Brasseur à la recherche de l'homme invisible qui fait dire bien entendu qu'il n'est visible pour personne. Les acteurs jouent très bien sous l'habile direction de Paviot et il convient de les féliciter tous : Vera Norman (Lorelei), Roger Blin (le Dr Frankensberg), François Patrice (Eric von Meusemberg (l'homme-chat), Helena Manson (la gouvernante), Marc Boussac (Furrespiegel) et Michel Piccoli admirable sous son accoutrement de Torticola. La musique de Joseph Kosma souligne avec beaucoup d'à-propos les effets de « terreur ».

Paul Paviot a su construire avec « *Torticola* » un petit film fort attachant qui démontre une fois de plus son talent de réalisateur. Me permettra-t-il de faire une petite réserve? Le scénario accumule trop de détails des films d'épouvante et, en définitive, on a parfois l'impression que l'histoire est encombrée de choses inutiles. Avec toutes les « ficelles » utilisées dans « *Torticola* » on aurait pu faire un


La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
brantonne
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
NAUFRAGES DES GALAXIES
J.-G VANDEL
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

film de quatre-vingt-dix minutes... Ceci n'empêche pas d'ailleurs l'ensemble d'être une très bonne parodie de certains films dits « d'épouvante »!...

⁂

NOUVELLES DU CINEMA D'ANTICIPATION ET D'EPOUVANTE

« *Devil Girl from Mars* », film anglais de David MacDonald, dont notre revue avait déjà annoncé le tournage, vient de sortir sur les écrans londoniens. On y voit Nyah, une ravissante « dirigeante » de la planète Mars (où, paraît-il, on manque d'hommes) venir sur Terre pour kidnapper quelques beaux spécimens de mâles.

En Amérique « *The Mad Magician* » de John Brahm vient d'être projeté, mais ne semble pas avoir remporté un très grand succès. Par contre, « *Gorilla at Large* » de H. Jones, « *Creature from Black Lagoon* » (qui nous montre un homme-grenouille) de Jack Arnold et « *Riders to the Stars* » de Richard Carlson ont commencé une carrière qui s'annonce brillante. On dit également le plus grand bien de « *Phantom of the Rue Morgue* » de Roy del Ruth (film en relief dont la sortie est prochaine en France). C'est une adaptation fort libre de la fameuse nouvelle de Poe, où l'on reverra Claude Dauphin dans le rôle d'un policier français.

D'autres films sont tournés ou sont en préparation : « *The Rocket Man* », comédie dans laquelle intervient un homme-de-l'espace; « *Monster from Beneath the Sea* » de Wyott Ordung nous raconte l'aventure d'un savant et d'une jeune fille qui découvrent avec leur petit sous-marin une région de l'Océan infestée de monstres gigantesques; « *Ring of Fear* » de James E. Grant est l'histoire d'un criminel maniaque; « *Conquest of Space* » est un nouveau technicolor de l'équipe Byron Haskin-George Pal qui nous avaient déjà donné « *La Guerre des mondes* ».

⁂

L'ANTICIPATION AU FESTIVAL

Si l'on s'en tient aux courts métrages, et plus particulièrement aux dessins animés, il convient de relever que la « science-fiction » fait de timides apparitions au festival de Cannes. L'année dernière, nous y avions applaudi l'excellent dessin animé canadien intitulé : « *Sports et transports* ». Cette année, ce sont les Russes qui ont fait la relève avec « *Polet na Lounou* » (*Voyage dans la Lune*), dessin animé de Valentine et Zinaida Broumberg, dont je parlerai dans ma prochaine chronique.

COURRIER DES LECTEURS

Recherches bibliographiques.

M. F. A. Vattaire *à Saïgon.*

La demande formulée par le lecteur ci-dessus mentionné et que nous avons publiée dans notre « Courrier » *du n° 6 a provoqué plusieurs réponses d'érudits correspondants. Il ressort de l'ensemble de ces réponses que la nouvelle d'anticipation recherchée par M. Vattaire a paru dans* « Lectures pour Tous » *de août 1921. Elle s'intitulait* « L'Oiseau sans ailes »; *elle était signée Andrée Linville et illustrée par Lanos. La plupart de nos correspondants nous signalent que cette nouvelle n'a qu'un intérêt rétrospectif. Elle se situe pendant la guerre 1914-1918 et combine une histoire d'espionnage et d'anticipation dont l'attrait paraîtrait bien mince à l'heure actuelle.*

Nous remercions tout particulièrement : Mme C. Lortscher à Alger, MM. Louis Moellan à Brest et René Vinit à La Varenne *des renseignements qu'ils nous ont adressés à ce sujet.*

***

M. P. Fontaine, *à Vervins (Aisne.)* — J'ai lu, il y a une quinzaine d'années, un roman d'anticipation scientifique, perdu depuis lors, et dont il me serait très agréable de retrouver un exemplaire.

Si ma mémoire est fidèle, le thème en était le suivant : Les Terriens, sous la menace d'un cataclysme prochain, quittent notre planète avec l'intention d'atteindre, par étapes, un monde idéal (le Soleil ou un monde voisin de celui-ci).

Ce livre s'appelait peut-être *«l'Agonie de la Terre »*.

Un lecteur de « *Fiction* » pourrait-il me renseigner à son sujet ?

•

Nous ne connaissons, en ce qui nous concerne, qu'un roman portant le titre « L'agonie de la Terre ». *C'est le deuxième volume de* « L'épopée martienne » *de Théo Varlet et Octave Jonquel dont le premier tome est* « Les titans du ciel », *livres épuisés tous les deux maintenant.*

Le thème de « L'agonie de la Terre » *étant assez nettement différent de celui évoqué par notre correspondant, nous ne pensons pas qu'il s'agisse de ce livre. Espérons donc qu'un de nos lecteurs érudit pourra répondre à la question posée.*



Dépôt légal : 3e trimestre 1954. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé